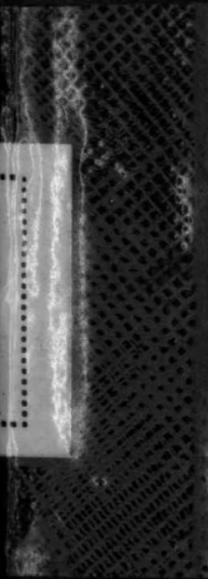
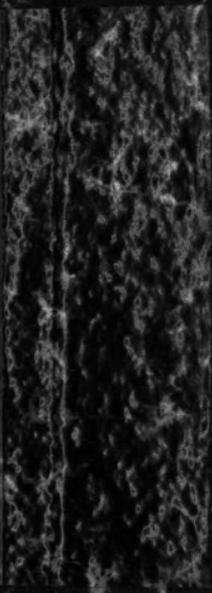
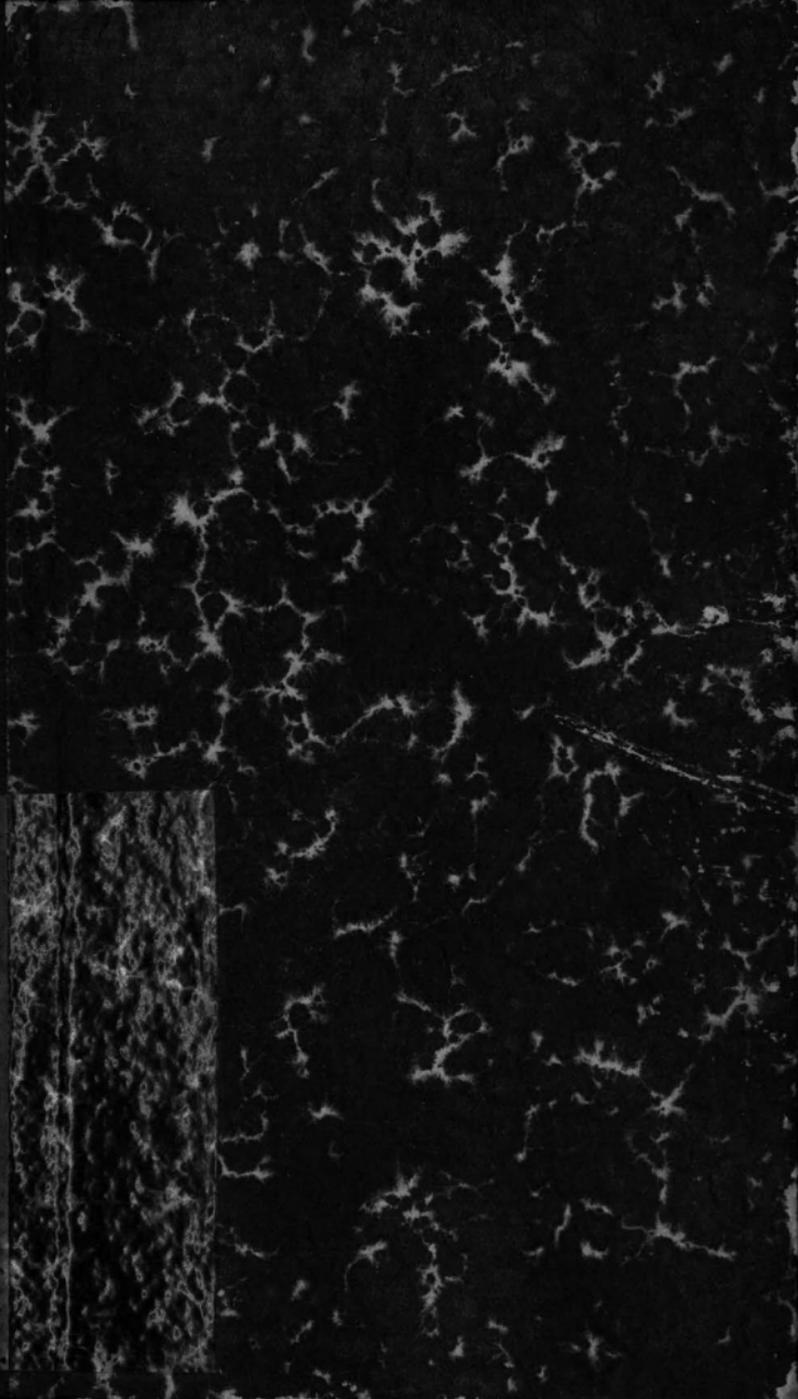
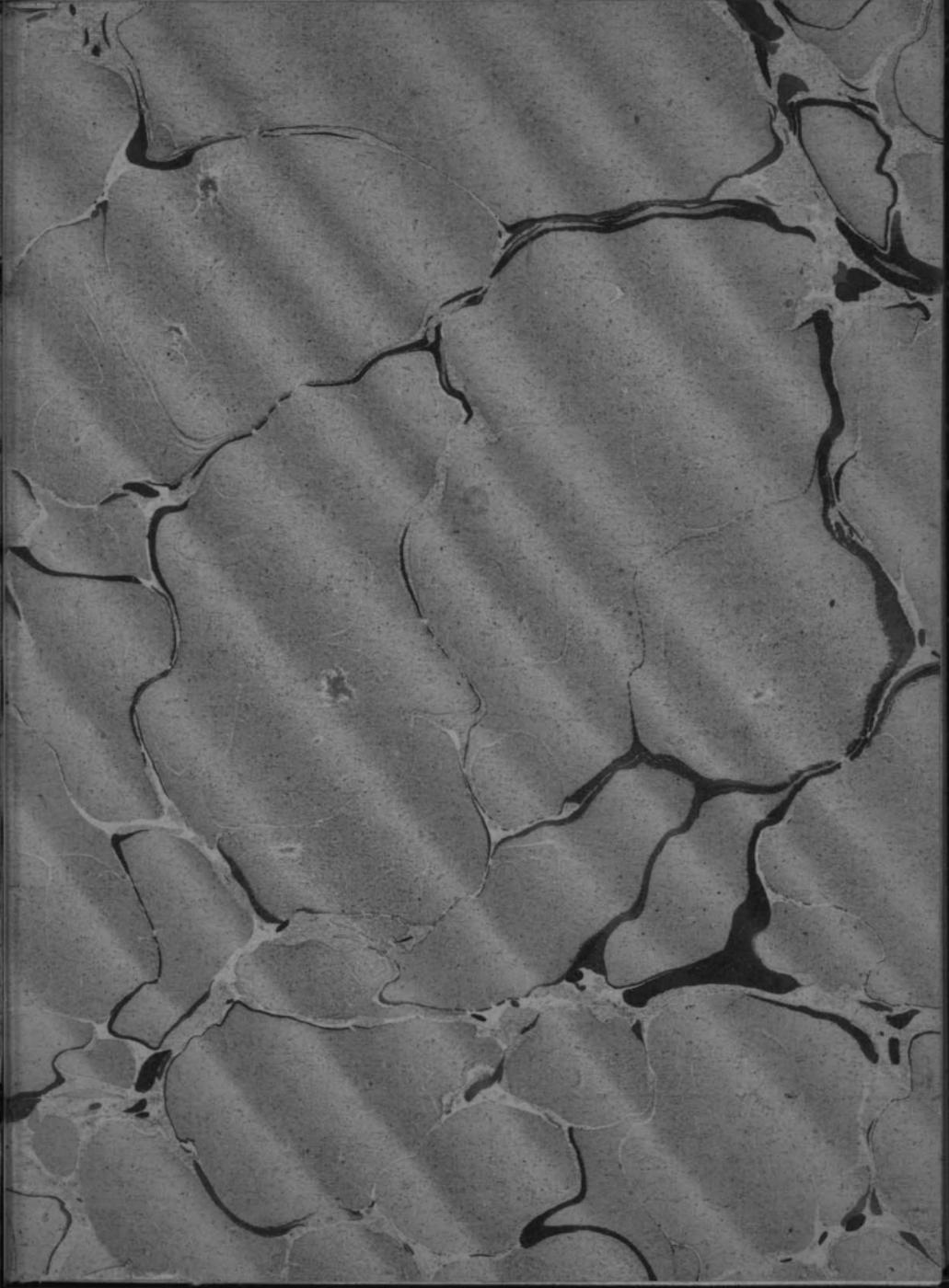


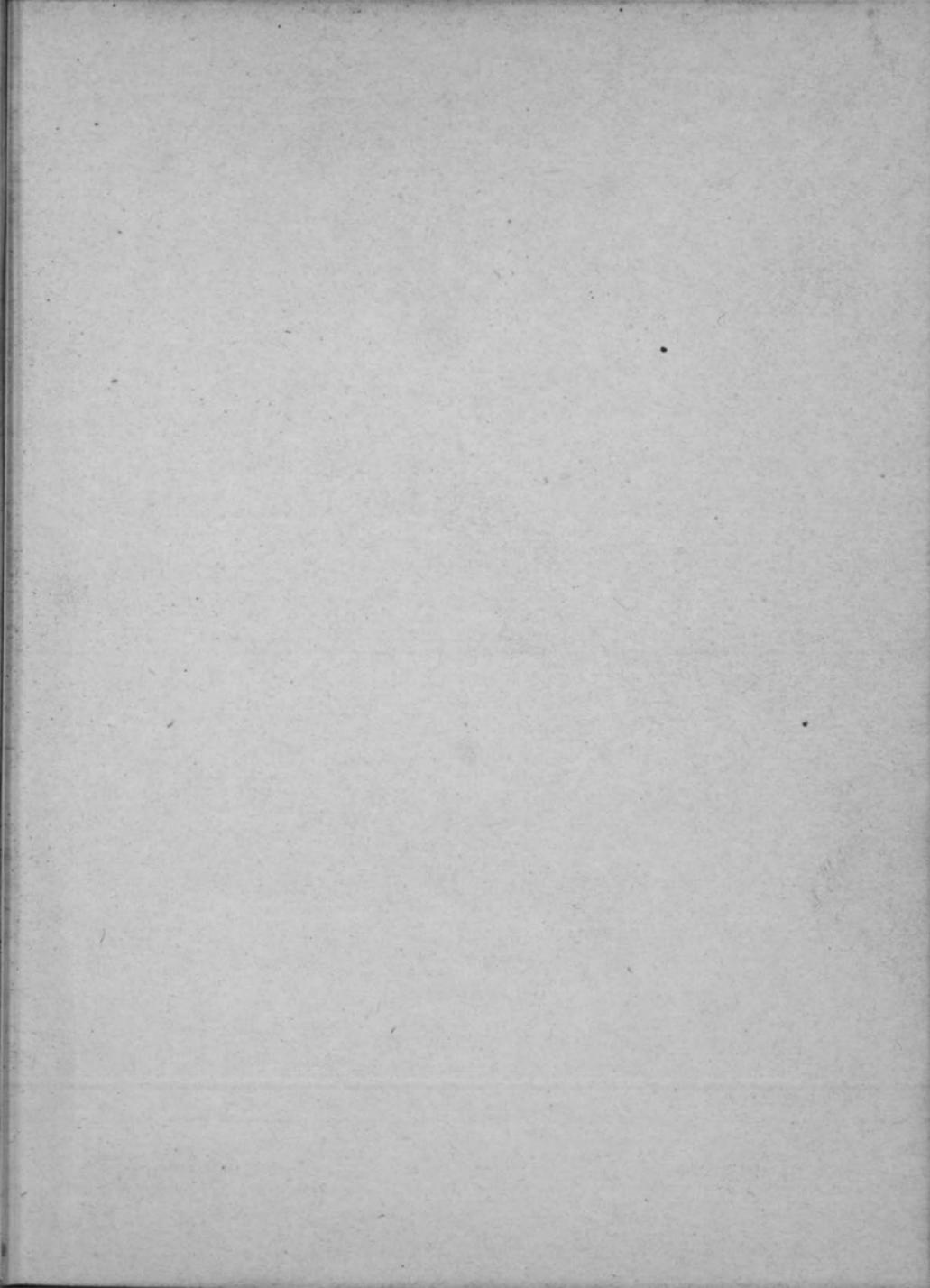
2001-2002







8.603





FONDS DUBOIS : 4533 - 1852
ALMANACH

Fonds Dubois - 4533
(1852)

PHALANSTÉRIEN

Pour 1852.

Fourier nous dit : Sors de la fange,
Peuple en proie aux déceptions ;
Travaille, groupé par phalange,
Dans un cercle d'attractions.
La terre, après tant de désastres,
Forme avec le ciel un hymen ;
Et la loi qui régit les astres
Donne la paix au genre humain.
BÉRANGER.

Prix ; 50 centimes *

Mauné

PARIS.



A LA LIBRAIRIE SOCIÉTAIRE,
AUX BUREAUX DE LA DÉMOCRATIE PACIFIQUE,

Rue de Beaune, 2, et quai Voltaire, 29.

L'École Phalanstérienne ou Sociétaire date ses publications de 1832, année dans laquelle parut, le 1^{er} juin,

LE PHALANSTÈRE, journal pour la fondation d'une Phalange, agricole et manufacturière, associée en travaux et en ménage, qui prit le 7 septembre le titre de la *Réforme industrielle*. Ce journal contient de très nombreux articles de Fourier. Il parut une fois par semaine jusqu'au 16 août 1833, et depuis une fois par mois jusqu'au 28 février 1834, époque à laquelle il cessa de paraître. La collection forme 2 vol. in-4°. (Il manque quelques numéros.) Prix : 30 fr.

LA PHALANGE, journal de la science sociale, lui succéda. Elle parut le 10 juillet 1836, d'abord trois fois par mois jusqu'en mai 1837, puis une fois par mois jusqu'à la fin de la même année, puis deux fois par mois, de janvier 1838 à août 1840. La collection forme 3 vol. in-4°, prix : 20 fr. Elle se continua sous le même titre,

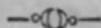
LA PHALANGE, qui parut régulièrement trois fois par semaine, depuis le 2 septembre 1840 jusqu'au 30 juillet 1843. La collection forme 7 vol. in-4°. Prix : 20 fr. Elle a été remplacée le 1^{er} août 1843 par

LA DÉMOCRATIE PACIFIQUE, qui a paru quotidiennement jusqu'au 22 mai 1850, jour auquel elle a été suspendue. La collection forme 15 vol. in-folio.

A partir de 1845 jusqu'à la fin de 1849, a paru, en même temps que la *Démocratie*, une revue mensuelle intitulée **LA PHALANGE**, et contenant de nombreux manuscrits de Fourier. La collection forme 10 vol. in-8°. Prix : 45 francs.

La *Démocratie pacifique* a reparu le 4 août 1850, sous forme de journal hebdomadaire (une fois par semaine), contenant 8 pages d'impression sur trois colonnes. Prix : 12 fr. par an pour Paris et les départements ; 6 fr. pour 6 mois, 3 fr. pour 3 mois.

On s'abonne, 2, rue de Beaune, à Paris.



ALMANACH PHALANSTÉRIEN.

Il reste encore des exemplaires de cet Almanach pour chacune des années 1845, 1846, 1847, 1848, 1849, 1850 et 1851. On peut s'en procurer à la Librairie Phalanstérienne, quai Voltaire, 25, au prix de 20 c. l'exemplaire ; et par la poste, 65 c.

Imprimerie Lange Lévy, rue du Croissant, 46, à Paris.

JANVIER.

P. L. le 7 à 6 h. 48 m. du matin.
D. Q. le 14 à 1 28 du soir.
N. L. le 21 à 7 36 du soir.
P. Q. le 29 à 10 43 du matin.

Les jours croissent de 21 m. le matin
et 42 m. le soir.

1	jeudi	LA CIRCONCISION.
2	vendredi	saint Basile, évêq.
3	samedi	sainte Geneviève.
4	DIMANCHE	saint Rigobert.
5	lundi	sainte Amélie.
6	mardi	ÉPIPHANIE.
7	mercredi	saint Théau.
8	jeudi	saint Lucien, évêq.
9	vendredi	saint Furcy, abbé.
10	samedi	saint Paul, ermite.
11	DIMANCHE	saint Théodose.
12	lundi	saint Arcadius.
13	mardi	Baptême de J.-C.
14	mercredi	saint Hilaire, évêq.
15	jeudi	saint Maur, abbé.
16	vendredi	saint Guillaume.
17	samedi	saint Antoine.
18	DIMANCHE	Chaire S. P. à R.
19	lundi	saint Sulpice, évêq.
20	mardi	saint Sébastien.
21	mercredi	sainte Agnès, vierge.
22	jeudi	saint Vincent.
23	vendredi	saint Ildéfonse.
24	samedi	saint Babilas.
25	DIMANCHE	Conv. de saint Paul.
26	lundi	sainte Paule.
27	mardi	saint Julien.
28	mercredi	saint Charlemagne.
29	jeudi	saint François de S.
30	vendredi	saint Bastide.
31	samedi	sainte Marcelle.

Léver du soleil. Coucher du soleil.

Le 1 ^r à 7 h. 56 m.	Le 1 ^r à 4 h. 41 m.
Le 14 à 7 54	Le 11 à 4 24
Le 21 à 7 46	Le 21 à 4 38

FÉVRIER.

P. L. le 5 à 7 h. 2 m. du matin.
D. Q. le 12 à 10 42 du matin.
N. L. le 20 à 1 4 du matin.
P. Q. le 28 à 5 41 du soir.

Les jours croissent de 48 m. le matin
et 45 m. le soir.

1	DIMANCHE	saint Ignace.
2	lundi	PURIFICATION.
3	mardi	saint Blaise.
4	mercredi	saint Philéas.
5	jeudi	sainte Agathe.
6	vendredi	saint Waast.
7	samedi	saint Romuald.
8	DIMANCHE	SEPTUAGÉSIME.
9	lundi	sainte Apolline.
10	mardi	sainte Scholastique.
11	mercredi	saint Severin.
12	jeudi	sainte Eulalie.
13	vendredi	saint Bénigne.
14	samedi	saint Valentin.
15	DIMANCHE	SEXAGÉSIME.
16	lundi	sainte Julienne.
17	mardi	saint Silvain.
18	mercredi	saint Siméon.
19	jeudi	saint Gabin.
20	vendredi	saint Eucher.
21	samedi	saint Pépin.
22	DIMANCHE	QUINQUAGÉSIME.
23	lundi	saint Mérault.
24	mardi	saint Mathias.
25	mercredi	LES CENDRES.
26	jeudi	saint Nestor.
27	vendredi	sainte Honorine.
28	samedi	saint Romain.
29	DIMANCHE	QUADRAGÉSIME.

Léver du soleil. Coucher du soleil.

Le 1 ^r à 7 h. 34 m.	Le 1 ^r à 4 h. 53 m.
Le 11 à 7 48	Le 11 à 5 42
Le 21 à 7 4	Le 21 à 5 27

MARS.

P. L. le 6 à	5 h. 39 m.	du matin.
D. Q. le 12 à	8 39	du soir.
N. L. le 20 à	6 52	du soir.
P. Q. le 28 à	8 59	du soir.

Les jours croissent de 62 m. le matin
et 46 m. le soir.

AVRIL.

P. L. le 4 à	9 h. 33 m.	du soir.
D. Q. le 11 à	9 9	du matin.
N. L. le 19 à	11 54	du matin.
P. Q. le 27 à	8 42	du matin.

Les jours croissent de 57 m. le matin
et 43 m. le soir.

1	lundi	saint Aubin
2	mardi	saint Ledger.
3	mercredi	saint Noflette. 4 T.
4	jeudi	saint Casimir.
5	vendredi	saint Ambroise. 4 T.
6	samedi	sainte Colette. 4 T.
7	DIMANCHE	REMINISCERE.
8	lundi	saint Jean Damascus
9	mardi	sainte Françoise.
10	mercredi	saint Doctrovée.
11	jeudi	sainte Euloge.
12	vendredi	saint Pol, évêq.
13	samedi	sainte Euphrasie.
14	DIMANCHE	OCULI.
15	lundi	saint Lubin.
16	mardi	saint Abraham.
17	mercredi	sainte Gertrude.
18	jeudi	saint Alexandre.
19	vendredi	saint Joseph.
20	samedi	saint Joachim.
21	DIMANCHE	LETARE.
22	lundi	saint Emile.
23	mardi	saint Gabriel.
24	mercredi	saint Simon.
25	jeudi	ANNONCIATION.
26	vendredi	saint Irénée.
27	samedi	saint Rupert.
28	DIMANCHE	PASSION.
29	lundi	saint Eustache.
30	mardi	saint Rieul.
31	mercredi	saint Benjamin.

Lever du soleil. Coucher du soleil.

Le 1 ^r à 6 h. 44 m.	Le 1 ^r à 5 h. 42 m.
Le 11 à 6 24	Le 11 à 5 57
Le 21 à 6 03	Le 21 à 5 42

4	jeudi	saint Hugues.
2	vendredi	saint François de P.
3	samedi	saint Richard.
4	DIMANCHE	LES RAMEAUX.
5	lundi	saint Zenon.
6	mardi	saint Prudent.
7	mercredi	saint Hégésippe.
8	jeudi	saint Gauthier.
9	vendredi	sainte Marie, égypt.
10	samedi	saint Fulbert.
11	DIMANCHE	PAQUES.
12	lundi	saint Jules.
13	mardi	saint Marcellin.
14	mercredi	saint Tiburce.
15	jeudi	saint Paterne.
16	vendredi	saint Fructueux.
17	samedi	saint Anicet.
18	DIMANCHE	QUASIMODO.
19	lundi	saint Léon.
20	mardi	sainte Hildegonde
21	mercredi	saint Anselme
22	jeudi	sainte Opportune
23	vendredi	saint Georges.
24	samedi	sainte Beuve.
25	DIMANCHE	saint Marc, évêq.
26	lundi	saint Clet, pape.
27	mardi	saint Polycarpe.
28	mercredi	saint Vital.
29	jeudi	saint Robert, abbé.
30	vendredi	saint Eutrope.

Lever du soleil. Coucher du soleil

Le 1 ^r à 5 h. 40 m.	Le 1 ^r à 6 h. 29 m.
Le 11 à 5 19	Le 11 à 6 44
Le 21 à 5 00	Le 21 à 6 58

MAI.

P. L. le 3 à 40 h. 32 m. du soir.
 D. Q. le 40 à 41 32 du soir.
 N. L. le 19 à 3 25 du matin.
 P. Q. le 26 à 3 48 du soir.

Les jours croissent de 37 m. le matin
 et 39 m. le soir.

1	samedi	saint Philippe.
2	DIMANCHE	saint Albanase.
3	lundi	Invent. Sainte Croix
4	mardi	sainte Monique.
5	mercredi	saint Augustin.
6	jeudi	saint Jean Porte Lat.
7	vendredi	saint Stanislas.
8	samedi	saint Désiré.
9	DIMANCHE	saint Grégoire de N.
10	lundi	saint Gordien.
11	mardi	saint Mamert.
12	mercredi	saint Pancrace.
13	jeudi	saint Servais.
14	vendredi	saint Boniface.
15	samedi	saint Isidore.
16	DIMANCHE	saint Pascal.
17	lundi	saint Honoré.
18	mardi	saint Célestin.
19	mercredi	saint Yves.
20	jeudi	ASCENSION.
21	vendredi	sainte Emilie.
22	samedi	sainte Julie.
23	DIMANCHE	saint Didier.
24	lundi	saint Donatien.
25	mardi	saint Urbain.
26	mercredi	sainte Camille.
27	jeudi	saint Philippe.
28	vendredi	saint Germain.
29	samedi	saint Maximin.
30	DIMANCHE	PENTECOTE.
31	lundi	sainte Pétronille.

Lever du soleil. Coucher du soleil.

Le 1^r à 4 h. 41 m. Le 1^r à 7 h. 43 m.
 Le 11 à 4 26 Le 11 à 7 27
 Le 21 à 4 13 Le 21 à 7 40

JUN.

P. L. le 2 à 6 h. 35 m. du matin.
 D. Q. le 9 à 3 24 du soir.
 N. L. le 17 à 4 56 du soir.
 P. Q. le 24 à 8 56 du soir.

Les jours croissent de 5 m. le matin
 et 42 m. le soir.

1	mardi	saint Pamphile.
2	mercredi	saint Polhin. 4 T.
3	jeudi	sainte Clotilde.
4	vendredi	saint Optat. 4 T.
5	samedi	saint Boniface. 4 T.
6	DIMANCHE	TRINITÉ.
7	lundi	saint Paul.
8	mardi	saint Médard.
9	mercredi	sainte Pélagie.
10	jeudi	FÊTE-DIEU.
11	vendredi	saint Barnabé.
12	samedi	saint Basilde.
13	DIMANCHE	saint Antoine.
14	lundi	saint Rufin.
15	mardi	saint Cyr.
16	mercredi	saint Adolphe.
17	jeudi	saint Avit.
18	vendredi	sainte Marine.
19	samedi	saint Gerv. s. Prot.
20	DIMANCHE	saint Silvère.
21	lundi	saint Leufroi.
22	mardi	saint Paulin.
23	mercredi	saint Félix.
24	jeudi	saint Jean-Baptiste.
25	vendredi	saint Prosper.
26	samedi	saint Ladislas.
27	DIMANCHE	saint Crescent.
28	lundi	saint Irénée.
29	mardi	saint Pierre, s. Paul.
30	mercredi	Comm. saint Paul.

Lever du soleil. Coucher du soleil.

Le 1^r à 4 h. 37. Le 1^r à 7 h. 53 m.
 Le 11 à 3 58 Le 11 à 8 0
 Le 21 à 3 56 Le 21 à 8 6

JUILLET.

P. L. le 1 ^{er} à 3 h. 37 m. du soir.
D. Q. le 9 à 8 46 du matin.
N. L. le 17 à 4 24 du matin.
P. Q. le 24 à 1 44 du matin.
P. L. le 31 à 2 21 du matin.

Les jours décroissent de 31 m. le mat.
et 26 m. le soir.

1	jeudi	saint Martial.
2	vendredi	Visit. N. D.
3	samedi	saint Anatole.
4	DIMANCHE	Tr. de saint Martin.
5	lundi	sainte Zoé.
6	mardi	saint Tranquille.
7	mercredi	sainte Aubierge.
8	jeudi	sainte Elisabeth.
9	vendredi	sainte Victoire.
10	samedi	sainte Félicité.
11	DIMANCHE	Tr. de saint Benoît.
12	lundi	saint Gualbert.
13	mardi	saint Turiaf.
14	mercredi	saint Bonaventure.
15	jeudi	saint Henri.
16	vendredi	saint Eustache.
17	samedi	saint Alexis.
18	DIMANCHE	saint Clair
19	lundi	saint Vincent de P.
20	mardi	sainte Marguerite.
21	mercredi	saint Victor, martyr
22	jeudi	sainte Madeleine
23	vendredi	saint Apollinaire.
24	samedi	sainte Christine.
25	DIMANCHE	saint Jacques M.
26	lundi	saint Christophe.
27	mardi	saint Pantaléon.
28	mercredi	sainte Anne.
29	jeudi	sainte Marthe.
30	vendredi	saint Abdon.
31	samedi	saint Germain.

Lever du soleil. Coucher du soleil.

Le 1^{er} à 4 h. 2 m. Le 1^{er} à 8 h. 4 m.

Le 11 à 4 40 Le 11 à 8 0

Le 21 à 4 21 Le 21 à 7 51

AOÛT.

D. Q. le 8 à 1 h. 36 m. du matin.
N. L. le 15 à 2 7 du soir.
P. Q. le 22 à 6 44 du matin.
P. L. le 29 à 3 46 du soir.

Les jours décroissent de 42 m. le mat.
et 54 m. le soir.

1	DIMANCHE	saint Pierre ès L.
2	lundi	saint Etienne.
3	mardi	Inv. saint Etienne.
4	mercredi	saint Dominique.
5	jeudi	saint Yon, martyr.
6	vendredi	Transf. de N. S.
7	samedi	Susc. sainte Croix
8	DIMANCHE	saint Justin.
9	lundi	saint Spire.
10	mardi	saint Laurent, mart.
11	mercredi	Susc. sainte Cour.
12	jeudi	sainte Claise.
13	vendredi	saint Hippolyte.
14	samedi	saint Eusèbe.
15	DIMANCHE	ASSOMPTION.
16	lundi	saint Roch.
17	mardi	saint Mammès.
18	mercredi	sainte Hélène.
19	jeudi	saint Louis, évêq.
20	vendredi	saint Bernard.
21	samedi	saint Privat.
22	DIMANCHE	saint Symphorien.
23	lundi	saint Sidoine, évêq.
24	mardi	saint Barthélemy.
25	mercredi	saint Louis, roi.
26	jeudi	saint Zéphirin.
27	vendredi	saint Césaire, évêq.
28	samedi	saint Augustin.
29	DIMANCHE	Déc. de saint J.-B.
30	lundi	saint Fiacre.
31	mardi	saint Ovide.

Lever du soleil. Coucher du soleil.

Le 1^{er} à 4 h. 35 m. Le 1^{er} à 7 h. 37 m.

Le 11 à 4 48 Le 11 à 7 21

Le 21 à 5 2 Le 21 à 7 8

SEPTEMBRE.

D. Q. le 6 à 6 h. 44 m. du soir.
 N. L. le 13 à 40 48 du soir.
 P. Q. le 20 à 1 27 du soir.
 P. L. le 28 à 6 34 du matin.

Les jours décroissent de 43 m. le mat.
 et 39 m. le soir.

1	mercredi	saint Leu. s. Gille.
2	jeudi	saint Lazare.
3	vendredi	saint Grégoire.
4	samedi	sainte Rosalie.
5	DIMANCHE	saint Bertin, abbé.
6	lundi	saint Onésippe.
7	mardi	saint Cloud.
8	mercredi	NAT. DE LA VIERGE.
9	jeudi	saint Omer.
10	vendredi	sainte Pulchérie.
11	samedi	saint Patient.
12	DIMANCHE	saint Raphaël.
13	lundi	saint Maurice.
14	mardi	Ex. de Sainte Croix.
15	mercredi	saint Lubin. 4 T.
16	jeudi	saint Cyprien.
17	vendredi	saint Lambert. 4 T.
18	samedi	saint J. Chrys. 4 T.
19	DIMANCHE	saint Janvier
20	lundi	saint Eustache.
21	mardi	saint Matthieu.
22	mercredi	saint Maurice.
23	jeudi	sainte Thècle.
24	vendredi	saint Andoche.
25	samedi	saint Cléophas.
26	DIMANCHE	sainte Justine.
27	lundi	saint Côme.
28	mardi	saint Cèran.
29	mercredi	saint Michel, arch.
30	jeudi	saint Jérôme.

Lever du soleil. Coucher du soleil.

Le 1^r à 5 h. 18 m. Le 1^r à 6 h. 41 m.
 Le 11 à 5 32 Le 11 à 6 20
 Le 21 à 5 46 Le 21 à 5 59

OCTOBRE.

D. Q. le 6 à 10 h. 46 m. du matin.
 N. L. le 13 à 7 24 du matin.
 P. Q. le 20 à 0 5 du matin.
 P. L. le 28 à 0 4 du matin.

Les jours décroissent de 46 m. le mat.
 et 50 m. le soir.

1	vendredi	saint Rémi.
2	samedi	ss. Anges gard.
3	DIMANCHE	saint Cyprien.
4	lundi	saint François d'As.
5	mardi	sainte Aure, vierge.
6	mercredi	saint Bruno.
7	jeudi	saint Serge.
8	vendredi	sainte Brigitte.
9	samedi	saint Denis, évêq.
10	DIMANCHE	saint Géréon.
11	lundi	saint Firmin, évêq.
12	mardi	saint Wilfrid, évêq.
13	mercredi	saint Edouard.
14	jeudi	saint Caliste, pape.
15	vendredi	sainte Thérèse.
16	samedi	saint Gal, abbé.
17	DIMANCHE	saint Carbon.
18	lundi	saint Luc, évang.
19	mardi	saint Savinien.
20	mercredi	saint Sendou, p.
21	jeudi	sainte Ursule.
22	vendredi	saint Mellon.
23	samedi	saint Hilarion.
24	DIMANCHE	saint Magloire.
25	lundi	saint Crépin.
26	mardi	saint Rustique.
27	mercredi	saint Frumence.
28	jeudi	saint Simon.
29	vendredi	saint Faron, évêq.
30	samedi	saint Lucain.
31	DIMANCHE	saint Quentin.

Lever du soleil. Coucher du soleil.

Le 1^r à 6 h. 4 m. Le 1^r à 5 h. 37 m.
 Le 11 à 6 16 Le 11 à 5 47
 Le 21 à 6 31 Le 21 à 4 57

NOVEMBRE.

D. Q. le 5 à 0 h. 50 m. du matin.
N. L. le 11 à 4 50 du soir.
P. Q. le 18 à 2 37 du soir.
P. L. le 16 à 6 50 du soir.

Les jours décroissent de 46 m. le mat.
et 34 m. le soir.

DÉCEMBRE.

D. Q. le 4 à 0 h. 32 m. du soir.
N. L. le 11 à 3 41 du matin.
P. Q. le 18 à 8 48 du matin.
P. L. le 26 à 4 49 du soir.

Les jours décroissent de 21 m. le ma-
tin et 3 m. le soir jusqu'au 13, et
croissent de 44 m. du 14 au 31.

1	lundi.	LA TOUSSAINT.
2	mardi	Les Trépassés.
3	mercredi	saint Marcel, évêq.
4	jeudi	saint Charles Bor.
5	vendredi	sainte Berthilde.
6	samedi	saint Léonard.
7	DIMANCHE	saint Willebrod.
8	lundi	saintes Reliques.
9	mardi	saint Mathurin.
10	mercredi	saint Léon 1 ^{er} pape.
11	jeudi	saint Martin, évêq.
12	vendredi	saint René, évêq.
13	samedi	saint Brice, évêq.
14	DIMANCHE	saint Maclou.
15	lundi	saint Eugène.
16	mardi	saint Gal.
17	mercredi	saint Agnan, évêq.
18	jeudi	sainte Aude, vierge.
19	vendredi	sainte Elisabeth
20	samedi.	saint Edmond.
21	DIMANCHE	Prés. de la Vierge.
22	lundi	sainte Cécile.
23	mardi	saint Clément.
24	mercredi	sainte Flore, vierge.
25	jeudi	sainte Catherine.
26	vendredi	sainte Geneviève d'A.
27	samedi.	saint Jean, apôtre.
28	DIMANCHE	L'ÂVENT.
29	lundi	saint Sosthène.
30	mardi	saint André.

Lever du soleil. Coucher du soleil.

Le 1 ^r à 6 h. 49 m.	Le 1 ^r à 4 h. 38 m.
Le 11 à 7 3	Le 11 à 4 23
Le 21 à 7 20	Le 21 à 4 11

1	mercredi	saint Saturnin.
2	jeudi.	saint Eloi.
3	vendredi	saint François Xav.
4	samedi	sainte Barbe.
5	DIMANCHE	saint Sabas, abbé.
6	lundi	saint Nicolas.
7	mardi	sainte Fare, vierge.
8	mercredi	CONCEPTION,
9	jeudi	sainte Gorgone.
10	vendredi	sainte Valérie.
11	samedi	saint Fuscien.
12	DIMANCHE	sainte Constance.
13	lundi	sainte Luce, vierge.
14	mardi	saint Nicaise.
15	mercredi	saint Mesmin. 4 T.
16	jeudi	sainte Adelaïde.
17	vendredi	sainte Olympe. 4 T.
18	samedi	saint Gatien. 4 T.
19	DIMANCHE	sainte Meuris
20	lundi	saint Philogone.
21	mardi	saint Thomas.
22	mercredi	saint Honorat.
23	jeudi	sainte Victoire.
24	vendredi	sainte Delphine.
25	samedi	NOEL
26	DIMANCHE	saint Etienne, mart.
27	lundi	saint Jean, évêq.
28	mardi	saints Innocents.
29	mercredi	saint Thomas de C.
30	jeudi	sainte Colombe.
31	vendredi	saint Sylvestre.

Lever du soleil. Coucher du soleil.

Le 1 ^r à 7 h. 35 m.	Le 1 ^r à 4 h. 4 m.
Le 11 à 7 46	Le 11 à 4 1
Le 21 à 7 53	Le 21 à 4 4

CONCORDANCE DES ÈRES DES DIFFÉRENTS PEUPLES.

Année de la période julienne.	6565
Depuis la première Olympiade jusqu'en juillet.	2628
De la fondation de Rome, selon Varron.	2605
De l'ère de Nabonassar (depuis février).	2599
De la naissance de Jésus-Christ.	1852
L'année des Turcs commence le 27 octobre 1851, et finit le 26 octobre 1852.	

COMPUT ECCLÉSIASTIQUE.

Nombre d'or en 1852,	40
Epacte,	IX
Cycle solaire,	43
Indiction romaine,	40
Lettre dominicale,	D C

QUATRE-TEMPS.

Mars,	3, 5 et 6.
Juin,	2, 4 et 5.
Septembre,	15, 17 et 18.
Décembre,	15, 17 et 18.

FÊTES MOBILES.

Septuagésime,	8 février.	Pentecôte,	30 mai.
Les Cendres,	24 février.	La Trinité,	6 juin.
Pâques,	41 avril.	La Fête-Dieu	10 juin.
Les Rogations,	17, 18, 19 mai.	Premier dimanche de	
Ascension.	20 mai.	l'Avent,	28 novembre.

COMMENCEMENT DES QUATRE SAISONS.

Printemps. le 20 mars, à 40 h. 51 m. du matin.	}	Temps moyen de Paris.
Été, le 21 juin, à 7 h. 39 m. du matin.		
Automne, le 22 sept., à 9 h. 51 m. du soir.		
Hiver, le 21 déc., à 3 h. 25 m. du matin.		

ÉCLIPSES.

Le 7 janvier 1852, éclipse totale de Lune, en partie visible à Paris.— Commencement de l'éclipse à 4 h. 30 m. 3 sec. du matin; milieu de l'éclipse à 6 h. 49 m. 4 sec.; fin de l'éclipse à 8 h. 8 m. 4 sec.

Le 21 janvier, éclipse partielle de Soleil invisible à Paris.

Le 17 juin, éclipse partielle de Soleil invisible à Paris.

Le 1^{er} juillet, éclipse totale de Lune invisible à Paris.

Le 11 décembre, éclipse totale de Soleil invisible à Paris.

Le 26 décembre, éclipse partielle de Lune invisible à Paris.



TABLEAU DES MESURES LEGALES.

(Lois du 18 germinal an III et du 4 juillet 1837.)

NOMS SYSTÉMATIQUES.	VALEUR.	NOMS SYSTÉMATIQUES.	VALEUR.
MESURES DE LONGUEUR.		MESURES DE SOLIDITÉ.	
Myriamètre...	Dix mille mètres.	Décastère...	Dix stères.
Kilomètre....	Mille mètres.	STERE	Mètre cube.
Hectomètre..	Cent mètres.	Décistère....	Dixième de stère.
Décamètre...	Dix mètres.		
MÈTRE.....	<i>Unité fondamentale des poids et mesu- res. La dix-millio- nième partie du quart du méridien passant par Paris.</i>	POIDS.	
		Mille kilogrammes, poids du mètre cube d'eau, et ton- neau de mer.
MESURES AGRAIRES.		Cent kilogrammes, quintal métrique.
Hectare.....	100 ares ou 10,000 mètres carrés.	Kilogramme..	Mille grammes. Poids dans le vide d'un décimètre d'eau distillée à la température de 4° centigr.
ARE.....	100 m. carr., carré de 10 m. de chaque côté.	Hectogramme	Cent grammes.
Centiare.....	Centième de l'are, un mètre carré.	Décagramme.	Dix grammes.
MESURES DE CAPACITÉ.		GRAMME....	Poids d'un centi- mètre cube d'eau à 4° centigr.
<i>Pour les liqueurs et matières sèches.</i>		Décigramme.	Dixième du gram.
Kilolitre....	Mille litres.	Centigramme	Centième du gram.
Hectolitre...	Cent litres.	Milligramme.	Millième du gram.
Décalitre....	Dix litres.		
LITRE.....	Décimètre cube.		
Décilitre.....	Dixième du litre.		

N. B. Pour les grandes longueurs l'usage est de prendre pour unité le kilomètre au lieu du mètre. De même aussi, au lieu de l'are on prend l'hectare ; au lieu du litre, l'hectolitre ; au lieu du gramme, le kilogramme. Le quintal métrique est de 100 kilogrammes. La tonne est de 1,000 kilogr.

Rapport des mesures et des poids anciens avec les mesures et les poids nouveaux.

	mèt.		m.		m.
La ligne.....	0,002256	3 lignes.....	0,006767	5 lignes.....	0,011279
Le pouce.....	0,02707	3 pouces.....	0,88121	5 pouces.....	0,43535
Le pied.....	0,32484	3 pieds.....	0,07452	5 pieds.....	1,62420
La toise.....	1,94904	3 toises.....	5,84710	5 toises.....	9,74518
	m. car.		m. car.		m. car.
Le pied carré.	0,1005	3 pieds carré..	0,3166	5 pieds car....	0,5276
La toise carré..	3,7987	3 toises carré..	11,3962	5 toises car...	18,9937
	m. cub.		m. cub.		m. cub.
Le pied cube.	0,03428	3 pieds cub...	0,10283	5 pieds cub...	0,17139
La toise cube.	7,4039	3 toises cub..	22,2117	5 toises cub...	37,0195
L'arpent de Pa- ris (1).....	0,3419	3 arpents.....	1,0257	5 arpents.....	1,7094
L'arp. des Eaux et Forêts....	0,5107	3 arpents.....	1,5321	5 arpents.....	2,5536
	gram.		gr.		gr.
L'once.....	30,59	3 onces.....	91,78	5 onces.....	152,97
	kilog.		k.		k.
La livre.....	0,4895	2 livres.....	0,9790	3 livres.....	1,4685

La lieue de poste (2000 t.) vaut 3898 m. Dans la pratique on la compte comme valant 4 kilomètres. Le kilomètre vaut 513 toises. Un myriamètre vaut 2,56 lieues de poste.

La lieue commune (25 au degré) — 2280 toises, soit 4444 mètres. — La lieue marine (20 au degré) — 5556 mètres.

L'aune ancienne de Paris est de 1 mètre 188. Dans la pratique on la considère comme égale à 1 mètre 20 centimètres.

Un aré est un carré de 10 mètres de côté qui comprend 100 mètres carrés.

Pour les grandes longueurs, l'usage est de prendre pour unité le kilomètre au lieu du mètre. De même aussi, au lieu de l'are on prend l'hectare; au lieu du litre l'hectolitre; au lieu du gramme le kilogr. Le quintal métrique est de 100 kilogr. La tonne est de 1,000 kilogr.



(1) L'arpent de Paris contient 100 perches de 18 pieds; celui des Eaux et Forêts contient 100 perches de 22 pieds.

MESURES ITINÉRAIRES ÉTRANGÈRES.

Le verst de Russie	vaut 4077 mètr.	Le mille de Dresde	vaut 9056 mètr.
Le mille anglais.	4069	Le mille d'Autriche	7586
Le mille de Prusse		Le mille toscan	4629
et de Hambourg	7533	La lieue d'Espagne	4239
Lemille des Pays-Bas	4000	Le mille de Bade	8888
La lieue de Dane-		La lieue de Portugal	5172
mark et Norwège	7532		

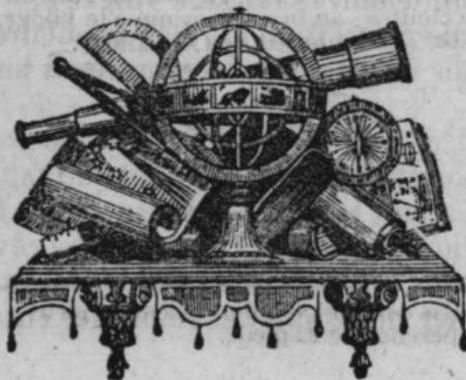
Le mètre a été adopté en Belgique, en Grèce, en Hollande, en Lombardie et à Modène.

Combien il serait à désirer que les grands Etats européens s'entendissent entre eux pour adopter une Unité de mesures quelconque, en monnaie, en poids, en longueur, en capacité, etc., de manière qu'il n'y eût en Europe qu'une même monnaie, un même poids, une même longueur, etc., au lieu de cette confusion inextricable qui existe sous ce rapport dans tous les pays et atteste le profond désordre où est encore plongée la société!

MARÉES.

Le Soleil et la Lune, par leur attraction sur la mer, occasionnent des marées qui se combinent ensemble et qui produisent les marées que nous observons. La marée composée est très grande vers les syzygies, ou les nouvelles et pleines Lunes. Alors elle est la somme des marées partielles qui coïncident. Les marées des syzygies ne sont pas toutes également fortes, parce que les marées partielles, qui concourent à leur production, varient avec les déclinaisons du Soleil et de la Lune, et les distances de ces astres à la terre; elles sont d'autant plus considérables que la Lune et le Soleil sont plus rapprochés de la terre et du plan de l'équateur.

On a remarqué que dans nos ports les plus grandes marées suivent d'un jour et demi la nouvelle et la pleine lune. Il suffit donc de consulter le tableau des lunaisons porté à chacun des mois du Calendrier pour connaître l'époque des grandes marées.



UN BOUT DE PRÉFACE.



Voici notre almanach de la nouvelle année
 Qui se met en chemin pour faire sa tournée,
 Et semer en passant les trésors qu'il contient;
 Il a comme toujours beaucoup de hardiesse,
 Il frise l'hérésie, et sa grande richesse
 Est de penser à neuf, ainsi qu'il vous souvient.

C'est lui qui se plaisait aux espérances folles,
 Lui qui nous apportait ces étranges paroles
 Dont on disait partout: — Ce n'est pas de saison!
 Eh bien, en le voyant cette fois reparaître,
 Une crainte me vient, c'est que l'on va peut-être
 Le trouver gros de sens et rempli de raison.

J'ai peur qu'en le lisant le lecteur ne se dise :
 Le phalanstérien enfin se civilise,
 Sa pensée est plus claire et ne me choque en rien.
 Il parle maintenant le langage vulgaire,
 Beaucoup de ce qu'il dit est déjà populaire ;
 Je le lis sans sourire et je le comprends bien.

Vraiment ! ce serait dur ; il faudrait du courage
 Pour supporter gaiement l'épithète de sage,
 Lorsqu'on a tant joui de l'honneur d'être fous.
 Hélas, aurions-nous donc écorné notre rêve ?
 Aurions-nous pris le temps où le bon vent se lève
 Pour carguer notre voile et retourner chez nous ?

Avons-nous ces jours-ci fait amende honorable,
 Un cierge dans la main, les genoux sur le sable,
 En épluchant nos cœurs aux yeux des assistants?
 Avons-nous accepté les lois et la morale
 Des amis de Malthus, pour avoir une stalle
 Autour de leur lutrin s'il est encore temps?

Voyons-nous avec joie, au grand marché des âmes,
 Mettre le pauvre à prix et tarifer les femmes?
 Ce drame nous fait-il moins d'effet aujourd'hui?
 Nous habituons-nous à l'ordre monotone
 Qui, partageant en deux les citoyens, leur donne,
 Aux uns trop de travail, aux autres trop d'ennui?

Louons-nous, s'il vous plaît, ces sanglantes mêlées
 Où les taillis humains sont en coupes réglées
 Pour la tranquillité des peuples et des rois?
 Avons-nous, par hasard, maudit l'intelligence,
 Nié les passions, prêché l'intolérance
 Et compté, nous aussi, sur les cerveaux étroits?

Traitons-nous en bâtards, dans la famille humaine,
 Ces ouvriers du corps qu'on nomme hommes de peine,
 Usant un demi-siècle au seul travail des bras?
 Trouvons-nous naturel la mode du vieux monde
 De laisser cette part de cerveaux inféconde
 Ignorant la science et les arts d'ici-bas?

Sommes-nous convertis à la fraude et l'usure?
 Nous semble-t-il heureux et d'excellent augure
 De voir se propager les vendeurs à faux poids?

Aimons-nous ces roués, patrons de la morale,
 Qui vivent sur les maux, les procès, le scandale,
 Et sont intéressés à tous nos désarrois ?

En sommes-nous venus à voir dans la misère
 Une épreuve pieuse imposée à la terre
 Par le ciel à défaut d'un meilleur passe-temps ?
 Faut-il à notre avis tremper son pain de larmes,
 Ou vivre isolément à l'abri des gendarmes
 En tendant au prochain d'éternels guet-à-pens ?

Non ! non ! j'ai beau porter le flambeau sur la voie,
 Nous n'avons rien laissé prendre aux oiseaux de proie ;
 Non, le dénombrement de ces anti-progrès
 Ne nous regarde pas ; en dépit de l'orage
 Qui s'est rué sur nous, l'arche sainte surnage,
 L'utopie est intacte et nous veillons auprès.

Mais si l'on n'en rit plus, la chose est décidée,
 C'est que la foule s'est grisée à notre idée,
 C'est qu'elle se hasarde à rêver au bonheur,
 Au travail sans souffrance, à la fin de la guerre,
 A la réunion des peuples de la terre,
 Aux pleines libertés de la tête et du cœur.

Or, s'il en est ainsi, que le passé se range !
 Que l'horizon s'élève et que la scène change !
 Que l'humanité chante en chœur notre idéal !
 Que la seconde part de ce siècle où nous sommes
 Soit employée à faire un pont de joie aux hommes !
 Notre almanach consent à devenir banal.



GLOIRE A DIEU.



C'est un plaisir universel en Harmonie que de louer le Créateur dont on reçoit tant de bienfaits; et en un jour d'équinoxe, au lever du soleil, on voit sur chaque longitude les cantons sociétaires et les navigateurs présenter à l'astre d'un pôle à l'autre, dans une longueur de 4,500 lieues, des lignes de Phalanges qui, en musique unitaire et en langue unitaire, entonnent l'hymne de la gloire de Dieu. L'astre, pendant les vingt-quatre heures de la journée d'équinoxe, voit à son lever, sur chaque longitude, les orchestres du genre humain réunis sur un front de 4,500 lieues pour chanter au même instant les louanges du créateur des passions.

Cette auguste cérémonie n'emploie pas plus de cinq mi-

nutes dans chaque canton ou navire, tant les harmoniens sont habitués à l'exactitude, la prestesse et l'unité en toute manœuvre.

On répète celle-ci aux deux solstices, non par lignes d'un pôle à l'autre, mais à la même minute sur le Globe entier, dont toutes les pendules et les orchestres sont réglés sur le méridien et le diapason de Constantinople, foyer géographique de l'Unité et siège du Congrès d'Unité universelle.

(Il est entendu que des pendules réglées unitairement doivent marquer minuit à 180 degrés, quand elles marquent midi à Constantinople. Cette gradation, exactement observée, permet au Genre humain de chanter l'hymne au même instant par tout le globe).

Ces perspectives d'unité générale doivent sembler étranges aux gens qui ne savent pas même accorder deux familles et qui croient que les passions sont des levains de discorde. Ils ignorent que les discords en Harmonie sont aussi nécessaires que les accords, et qu'en opérant sur une lieue carrée et 1500 habitants pour y fonder l'association, il faut commencer par y organiser au moins 4,000 discords (je ne dis pas discordes) et travailler pendant deux mois à créer beaucoup plus de discords que d'accords. C'est une loi générale de toute série passionnelle que chaque groupe doit discorder avec les 2 groupes contigus : Or, pour arriver à l'équilibre général d'une série, il faut commencer à la faire discorder en groupes contigus et contrastés en groupes correspondants. Tout cela est fort loin de la concorde et de la fraternité ; mais ce sont les éléments sur lesquels on opère pour atteindre à l'équilibre collectif par les rivalités partielles.

Dieu veut, même dans les travaux domestiques, la plus grande combinaison possible, en quoi son système est étrangement contraire à celui de l'économisme civilisé qui veut la plus petite et la plus ruineuse combinaison possible, une famille.

FOURIER.



UN PEU DE BON SENS, S'IL VOUS PLAÎT.

—o—

Voici une politique nouvelle. Elle est fort simple. Jusqu'ici on n'y avait pas songé. Son nom est bon sens.

Cette politique consiste tout bonnement à substituer la vérité au mensonge, l'union des forces à l'antagonisme des intérêts, la liberté à la contrainte, l'idée au sabre, la paix à la guerre.

C'est l'anéantissement des agitations stériles, c'est la ruine des brouillons.

Les vieux partis se meurent d'impuissance. Ils vivaient de fictions et ces fictions croulent une à une, entraînant dans leur chute ambitions, égoïsmes, intrigues, superstitions et préjugés.

La lumière se fait.

Chaque soleil qui se lève jette une clarté nouvelle sur nos mystérieuses destinées. Mais si nos misères, nos erreurs et nos fautes nous apparaissent dans leur réalité, si le secret de notre faiblesse se révèle, le secret de notre puissance se révèle en même temps.

L'humanité a aujourd'hui conscience d'elle même. Les pages de son histoire se déroulent en lumineux enseignements; elle comprend et explique son passé, et déjà les découvertes de la science moderne tracent, comme autant de jalons, sa marche glorieuse dans l'avenir.

Or, c'est à ce moment de sublime rénovation; c'est lorsque sonne l'heure de Liberté et d'Amour, lorsqu'un fil électrique, traversant l'Océan, prélude par quelques mots à l'hymne d'unité et de fraternité universelles; c'est à ce moment que se font entendre des cris de désespérance.

Pendant que des millions d'hommes, le grand nombre, encore affaissés sous le poids de la misère et de l'ignorance, sourient instinctivement à des jours meilleurs, le petit nombre, quelques uns, ceux qui se croient heureux, s'alarment et s'épouvantent parce que la loi du progrès menace ce qui reste de privilèges, d'inégalités et d'abus.

Gens de peu de foi ! ils s'imaginent que la terre va manquer sous leurs pieds. Habités à vivre au jour le jour, uniquement occupés de leurs affaires particulières, n'ayant ni dans la tête ni dans le cœur aucune grande idée, aucun grand sentiment, une sorte de vertige s'empare d'eux aux premières lueurs d'un monde nouveau dont ils n'ont jamais songé à pénétrer les splendeurs. Et pauvres insensés, plus à plaindre que coupables, surpris dans leur quiétude routinière, aveuglés par une lumière trop vive, ils se cramponnent au passé comme à une ancre de salut, s'insurgent contre le mouvement et voudraient arrêter le temps, l'inexorable et divin révolutionnaire.

De là ces tentatives folles qu'excuse jusqu'à un certain point une complète inintelligence des événements et du développement providentiel des sociétés.

De là cette incohérence douloureuse qui marque les époques de transition comme celle où nous nous trouvons.

De là un malaise général, des déchirements funestes, des contradictions bizarres.

On implore la religion, et l'on ne croit pas, on invoque des principes auxquels on ne se soumet pas soi même ; en désespoir de cause, par peur de l'inconnu, on proteste contre la violence au nom de l'épée sainte.

Cet état de choses est à la fois terrible et ridicule.

Comment en sortir ?

Les lamentations, les doléances, les terreurs plus ou moins

sincères n'y peuvent rien, pas plus que les solutions dynastiques, quasi-dynastiques et excentriques mises en avant par les empiriques.

Voyons, de bonne foi, quelqu'un croit-il que les problèmes de notre époque s'évanouiraient comme par enchantement devant un nom quelconque, devant une monarchie quelconque?

Personne, et de plus toute tentative de restauration ou pour mieux dire de rétrogradation est une porte ouverte aux dissensions civiles, aux plus grands désastres.

Mais que devenir, que faire, s'écrie-t-on de tous côtés?

La réponse est facile. Il faut devenir raisonnable; et quant à ce qu'il y a à faire, il faut tout bonnement être de son temps; au lieu de se désoler piteusement sur les ruines du passé, il faut vivre de l'esprit nouveau et marcher avec confiance dans les voies libres de la démocratie.

Soixante années d'expériences politiques, soixante années de travaux intellectuels, les innombrables conquêtes de l'industrie et de la science, nous ont faits assez forts pour inaugurer enfin le régime de la liberté politique et du travail associé.

89 a détruit. — Les derniers vestiges de l'Ordre ancien tombent d'eux-mêmes.

A nous de fonder l'Ordre nouveau.

La République de 1848 comprise et appliquée, c'est la création d'une société dans laquelle tous les éléments du corps social jusqu'ici divergents doivent s'unir, se solidariser et concourir à l'augmentation de la production, c'est à dire à l'augmentation de la richesse générale.

La République de 1848 comprise et appliquée, c'est le règne de la vérité et de la justice, c'est l'affranchissement définitif de la pensée et du bras, la moralisation par le bien-être et l'instruction, la Religion par l'Amour.

Eh quoi ! la nation française, la noble initiatrice, hésiterait dans sa marche progressive, arrêtée par des malentendus et de ridicules terreurs, entravée par de vieux souvenirs, et attardée par le poids de fautes nombreuses il est vrai mais dont chaque opinion, chaque parti a eu sa part. Non, il n'en sera pas ainsi, notre pays ne manquera pas à sa mission providentielle. Il restera à l'avant-garde du progrès.

Dans le mouvement de rénovation sociale actuel, la bourgeoisie a un grand devoir à accomplir. Emancipée d'hier, révolutionnaire de la veille, elle ne peut renier ses origines et elle doit tendre sa main plébéienne au prolétariat, le dernier venu dans la grande famille. Qu'elle mette ses positions, ses richesses, son savoir au service de la liberté et du progrès, et l'ordre véritable qu'elle aura contribué à établir lui donnera la sécurité si justement implorée. Qu'elle aborde avec prudence mais avec résolution, avec foi, le terrain des réformes pratiques, et elle reconnaîtra bientôt que cette conduite est la seule rationnelle, la seule qui puisse sauvegarder sérieusement ses intérêts. Qu'elle associe ses capitaux, son intelligence des affaires, ses habitudes administratives, son instruction et son bon vouloir au dévouement des travailleurs, aux nobles et rudes labours des prolétaires, et grâce à cette union féconde, l'agriculture, l'industrie manufacturière, les arts et les sciences, développés, ennoblis par une sainte fraternité, s'élèveront bientôt à une telle puissance que la misère et l'ignorance seront frappées dans leurs racines les plus profondes. Alors commencera pour le bonheur de tous l'ère de l'harmonie sociale.

Allons, soyons de notre temps. Un peu de bon sens s'il vous plaît.

CHARLES BRUNIER.



RÉDUCTION DE L'ARMÉE.



Depuis le commencement du siècle, la France a dépensé pour la guerre :

De 1800 à 1815,	7,818,874,557 fr.	2,100,000,000 journées.
De 1815 à 1830,	6,065,298,949	1,050,000,000
De 1830 à 1848,	7,966,086,712	1,666,000,000
De 1848 à 1850,	1,672,022,527	336,000,000

Si l'on évalue à 4 fr. seulement le produit qu'aurait pu donner chacune de ces journées employées à un travail utile, et ce n'est pas trop pour des hommes jeunes, actifs, vigoureux,

La dépense totale se monte au chiffre effrayant de 28 milliards 674,282,745 fr.

Entendons-nous : La dépense faite par le gouvernement , car ce chiffre ne comprend ni les sacrifices que les familles s'imposent pour le remplacement de leurs enfants tombés au sort, et qui se montent, année commune, à 45 millions environ, ni les frais de logements militaires qui retombent à la charge des localités traversées par les troupes, ni une foule d'autres dépenses qui grèvent indirectement les citoyens.

Ainsi, en un demi-siècle, la France a dépensé pour la guerre, le quart environ de la valeur de son sol, de ses manufactures, de tout son capital mobilier et immobilier, plus de cinq fois la valeur de ses routes, de ses canaux, de ses chemins de fer, une somme enfin qui aurait suffi à construire un chemin de fer qui fit deux fois le tour du monde, ou à donner l'aisance à 1,400,000,000 familles pauvres.

Voilà les sacrifices que la France a faits, non pas seulement à la défense de sa nationalité, au maintien de ses droits et de son honneur, mais à sa passion pour la guerre, pour les aventures, à sa réputation belliqueuse.

Et encore je ne parle pas du sang versé.

Devons-nous persévérer dans cette voie ? Non. L'humanité, l'économie politique, la religion même nous l'interdisent également.

D'ailleurs, *nous ne le pouvons plus*. Quelques années encore de ce régime, et il ne nous restera pour ressource que la banqueroute, *nous aurons tout perdu, même l'honneur*.

Il faut donc de toute nécessité rompre aujourd'hui avec les vieux errements, sortir de notre ornière et rétablir le crédit de la France en diminuant nos dépenses militaires.

On a espéré pendant quelque temps pouvoir obtenir ce résultat en appliquant l'armée à des travaux utiles et spécialement aux travaux publics : c'était une erreur.

L'application de l'armée aux travaux publics est une me-

sure bonne à coup sûr, excellente, même au point de vue de la santé, de la moralité, du bien-être du soldat, au point de vue également du développement de ses aptitudes militaires ; mais elle ne pourrait produire au trésor que quelques millions et ne suffirait pas à combler un gouffre où ils s'engloutissent par centaine.

L'application de l'armée aux travaux publics ne saurait donc dispenser de la réduire ; c'est là qu'il faudra définitivement en venir.

Mais la réduction de l'armée implique une réforme dans notre politique extérieure, une amélioration dans notre caractère national ; elle exige que nous renoncions définitivement à notre humeur aventureuse, à nos désirs de conquête, à notre présomptueux étalage d'influence européenne.

Aux yeux des hommes qui réfléchissent, c'est une raison de plus pour l'opérer.

Car les conquêtes en dehors de l'Europe sont de ruineuses spéculations commerciales ; le peuple qui les fait paie 100 fr. d'une main pour en recevoir 20 de l'autre.

Car les conquêtes en Europe sont de ruineuses spéculations politiques ; elles affaiblissent au lieu de fortifier. D'un peuple quelquefois bienveillant, presque toujours neutre, elles font un ennemi intime et acharné.

Il ne doit y avoir dorénavant d'autres agrandissements de territoire que ceux qui seront librement consentis par les peuples intéressés.

Donc, plus de conquêtes ; d'interventions, pas davantage.

Car toute intervention au nom de l'ordre est une folie, si elle a pour but de secourir une majorité assez lâche pour se laisser opprimer par la minorité ; c'est un crime si elle a pour but de renverser la majorité du pouvoir pour lui substituer la minorité ; c'est une folie et un crime si elle a pour but de res-

taurer un gouvernement tombé sous le poids de ses fautes et de ses abus.

En un mot, je ne connais pas d'intervention de la France dans les affaires d'un autre peuple qui puisse se justifier aux yeux de la saine raison et de la véritable politique. Je le dis aussi bien pour les interventions faites que pour celles que l'on pourrait tenter par la suite. Je n'en vois aucune dont nos véritables intérêts n'aient eu ou ne doivent avoir à souffrir.

Paix armée, négociation armée, selon moi, mauvaise paix et mauvaise négociation. Si vous voulez la paix, préparez sérieusement et sincèrement la paix; si vous voulez négocier, soyez accommodant; mais ne simulez pas la guerre, quand vous n'avez nulle envie de la faire. N'agitez pas à tout instant votre épée dans son fourreau, quand elle ne doit pas en sortir, et, qui pis est, quand chacun le sait.

Plus de propagande armée. La discussion, le libre examen, les chemins de fer, la presse, le commerce, voilà les seuls moyens de propagande qui conviennent à la cause du progrès, de la vérité, de la liberté. Que l'erreur se propage par la force, je le conçois, elle n'a pas d'autres moyens de se répandre. La prédication et la discussion n'auraient pas suffi à conquérir une partie du monde à la religion de Mahomet, il a fallu avoir recours au sabre. Le christianisme a conquis pacifiquement par l'attrait et la conviction : c'est là son plus beau titre de gloire et ce qui révèle le mieux sa supériorité. Il n'a commencé à invoquer la force que quand la foi et la vérité lui ont fait défaut.

En dehors de ces motifs de désarmement qui sont de tous les temps, de tous les pays, et qui auraient pu être aussi bien invoqués il y a trente ans qu'aujourd'hui, il est survenu en France, de nos jours, deux faits immenses qui ne permettent plus l'hésitation à l'endroit de cette mesure : je veux parler

de la création des chemins de fer et de l'établissement de la République.

Grâce aux chemins de fer qui lui permettent de transporter en peu d'heures ses troupes d'une extrémité à l'autre du territoire, la France est devenue invulnérable. Elle forme une immense place forte dont Lyon, Besançon, Strasbourg, Metz, Lille sont les forts détachés, Paris la citadelle ; aucune puissance ne peut même concevoir la pensée de renouveler avec succès contre elle les invasions de 1815.

Les avantages dont les chemins de fer l'ont dotée, sous ce rapport, l'Allemagne en jouit aussi sur son territoire ; la puissance défensive de toutes les grandes nations de l'Europe s'est donc accrue dans d'énormes proportions, leur puissance agressive est restée la même.



A moins d'une écrasante disproportion de forces, tout peuple en Europe doit aujourd'hui avoir la certitude de triompher quand il combat sur son territoire pour le défendre, d'être battu s'il s'avance chez son voisin pour l'envahir.

Cette vérité bien comprise suffira pour éteindre toutes les velléités de conquêtes. De là à réduire les armées, il n'y a qu'un pas.

Aujourd'hui, d'ailleurs, le maintien de grandes armées n'est plus compatible avec nos nouvelles institutions politiques. Une armée qui vote d'une main et tient le fusil de l'autre, c'est une armée dangereuse, c'est une armée qui peut être tentée de jouer de nos jours le rôle des strélitz, des mameloucks, des janissaires, des prétoriens, qui peut peser sur les délibérations du pays et qui le conduirait infailliblement au despotisme militaire ou à l'anarchie.

Quelle conclusion ressort de tous ces faits? Evidemment celle-ci: c'est que la réduction de l'armée ne saurait plus être un danger, qu'elle est dès à présent une nécessité urgente qu'il faut se hâter de l'accomplir.

B. KRANTZ.



LA VÉRITÉ.

—o—



Personne ne conteste l'excellence de la vérité ; chacun convient qu'il *faudrait* qu'elle régnât en toutes relations. Eh bien ! supposez que d'une parole une puissance surnaturelle réalisât subitement ce vœu, que la vérité fût par elle, aujourd'hui, forcément introduite dans la société telle qu'elle est, ici en France,

Voyez-vous, calculez-vous l'effet ? — Menées des gens d'affaires, fraudes des marchands, grivelage et marchés honteux des hommes politiques ; les innombrables turpitudes de l'industrie, du commerce, de l'administration, de la presse ; les haines cachées au sein des familles ; les trahisons fardées d'amour, les affections menteuses, les ignobles manèges d'intérêt ; toutes les lâchetés superposées, en mille étages, des fondations au faite de la société ; tout cela connu, étalé au grand jour ! Rien à nier ! tous les maris savent la conduite de leurs femmes ; toutes les femmes, la conduite de leurs maris. Ce qu'ont fait les mères, les filles le savent. Ce que les pères, qui sermonnent tant, ont fait de leur jeunesse, leurs fils le savent. Chacun porte, écrits sur son front, ses faits et gestes,

ses actes secrets. On sait le lieu, le jour, l'heure des choses. Intrigues, projets, sentiments, tout cela crève les yeux. Oh ! chacun de nous en sait cinq cent mille fois plus qu'on n'en a jamais su en la rue de Jérusalem. — Voici les abîmes des souterraines infamies déchirés et éclairés, tous les cloaques débouchés, toutes les fosses de mensonge immonde ouvertes et remuées, et leurs vapeurs corrosives pesant sur le monde comme l'épaisse nuée de Sodome....

» Tout est su ! tout est connu ! Comprenez-vous l'effroyable énergie qu'auraient ces trois mots ! — Quelles relations resteraient debout ? Comptez ce qu'il survivrait d'affections, de liens, à cette affreuse révélation universelle ; comptez par ce que vous auriez pu briser vous-même, si vous aviez voulu parler !

..... Plus de préjugés ! Voyez-vous armées, peuples, femmes, tout jusqu'aux enfants, se dresser subitement contre les lois, contre les devoirs, contre les dogmes, contre les choses de cette société ! Voyez-vous le feu surgir et la dévastation courir échelée par le monde ?.... Il n'y aurait plus de préjugés ! Et que resterait-il donc debout ? — Il ne resterait debout que des intérêts ennemis, épées en main et face à face dans le champ clos, pour le furieux combat... Oh ! viennent les Cosaques et les Tartares, viennent les hordes du Nord et la Barbarie armée descendant sur nous par grandes vagues comme les plus hautes marées de l'Océan, ... mais que les vérités cachées ne débordent pas, que la Vérité ne se rue pas sur nous, la Vérité engloutirait la société d'un coup....

(*Destinée sociale*, tome II, p. 312, 3^e édition.)

VICTOR CONSIDÉRANT.

LA PARTIE D'ÉCHECS SOCIALE.



En général, toute évolution préparée par les progrès sociaux antérieurs, s'accomplit fatalement. Voilà l'expression de la loi historique ou de développement collectif.

Les résistances suscitées à cette évolution par des intérêts ou des préjugés contraires, les accidents des luttes qu'elle provoque, les secours extraordinaires que le génie lui apporte, en un mot les perturbations qui retardent le dénouement, les péripéties qui le hâtent, voilà le champ du contingent ou des libertés individuelles, champ limité et contenu dans celui du développement collectif, comme l'individualité est limitée et contenue elle même dans la totalité.

Les buts généraux du progrès sont généralement atteints : on peut prédire les *avénements* à coup sûr : mais les *événements* qui les amènent sont variables et incertains. Telle est la thèse qu'il importe à notre objet de mettre en lumière. Cette thèse, d'ailleurs, emprunte à la crise décisive et suprême où nous sommes tous engagés, un intérêt spécial. Elle est bonne, propre à reconforter les soldats du progrès, à décourager ses adversaires et à ramener même les moins aveuglés d'entre eux-ci.

Prenons, pour fixer les idées, un acte où l'intelligence et la liberté humaines soient incontestablement en jeu, dégagées de toute influence des forces ordinaires de la nature ; soit par exemple une partie d'échecs.

Un joueur fort joue contre un autre très faible. Tous deux sont libres, chacun jouera comme il lui plaira. Il est certain

cependant que le premier gagnera, qu'il gagnera même d'autant plus promptement, en général, que les forces respectives sont plus disproportionnées. Mais comment gagnera-t-il ? Par quelle série de coups ? voilà ce que ni la galerie, ni les joueurs, ni personne ne sauraient dire.

Un coup bien joué, mal joué même, par celui qui doit perdre, peut déranger toute la combinaison préparée pour le battre. Il allait être mat de cette façon ; il a avancé un pion, retiré son roi, sacrifié sa reine : il ne sera plus mat comme cela. Il sera toujours mat, c'est sûr ; un peu plus tard, plutôt peut être ; mais il sera mat autrement.

Hé bien ! il est facile de reconnaître que l'histoire des développements subversifs de l'humanité, toute notre histoire jusqu'à ce jour, n'a été sous l'une de ses grandes faces qu'une série de parties d'échecs et de parties à outrance. Le damier c'est le monde. Les adversaires ce sont d'un côté les intérêts les besoins, les facultés, les droits comprimés tenant pour l'affranchissement et le progrès ; de l'autre côté, les intérêts, les besoins, les facultés et les droits reconnus et satisfaits, ou les puissances usurpées, jouant, contre les émancipations successives, des parties plus ou moins prolongées mais toujours perdues d'avance. Un coup d'œil rapide sur le cours de la civilisation européenne le démontrera sans réplique.

Le Christianisme apporte, il y a dix-huit siècles, l'idée de l'humanité. C'était l'idée supérieure. La civilisation grecque et romaine n'avait, nous l'avons remarqué déjà, conçu que la patrie. Le Christianisme lance la proclamation de la liberté, de l'égalité des hommes et de leur fraternité, au milieu d'une société de patriciens, de plébéiens et d'esclaves. Les opprimés, — vaincus, esclaves, prolétaires, — se rangeront d'un

côté ; les patriciens, les aristocrates, les oppresseurs et leurs clients, se rangeront de l'autre.

La partie une fois engagée entre le christianisme et le paganisme, on aurait pu, avec les connaissances acquises aujourd'hui des lois de l'histoire, en prédire la fin à coup sûr, bien que, cependant, les coups variassent à chaque instant, ouvrant à chaque instant au jeu les phases les plus imprévues.

Un empereur ardent à la défense de la religion, de la famille, de la propriété, etc. (lisez de l'esclavage et des énormités de la société romaine), persécutait, massacrait, brûlait les prosélytes de *la secte infâme*. Il écrasait les chrétiens par légions. Cet empereur avait joué un coup; mais cela n'avancait pas la partie de Jupiter, au contraire.

Un autre empereur spéculait sur la tolérance. Il se montrait bon prince ; il voulait ramener au bercail par de bons procédés des sujets égarés. Il admettait au Panthéon la statue du Dieu juif. Cela faisant il croyait mieux jouer que le persécuteur qui l'avait précédé. Pas du tout, il se trompait. La partie allait toujours son train. Jupiter devait être mat et de fait il fut mat.

Cela dura plusieurs siècles et arriva d'une certaine façon. Cela aurait pu durer un peu plus ou un peu moins, — pas beaucoup de plus ou de moins cependant dans l'état des communications matérielles et intellectuelles d'alors, — et arriver de mille autres manières, mais cela devait arriver.

Ce premier exemple, nous livre déjà la formule cherchée. La voici en deux mots :

La fin de la partie est à Dieu, à l'humanité, au progrès, à la fatalité, à la loi historique, à l'Ordre de la nature, quelle que soit l'expression que l'on veuille choisir. Le jeu est aux individus.

La loi gagnera. Le gain est à elle; mais la partie se con-

duira suivant telles ou telles vicissitudes. Seule la marche des coups est la part de la liberté humaine.

Après avoir noblement conduit la partie de l'humanité, de la liberté, de l'esprit, contre le Paganisme, l'esclavage et la tyrannie romaine, et même utilisé pour la lutte et converti les barbares, les chefs officiels du Christianisme passent de l'autre côté du damier. Séduits par ses richesses et sa domination, ils prennent la place de César. L'ayant battu avec l'humanité et pour le compte de celle-ci, ils confisquent pour eux les dépouilles, qui étaient la propriété de tous. La doctrine de l'esprit, de la liberté, de l'amour, se change avec le temps, dans leurs mains, sous prétexte d'orthodoxie et d'unité, en une théocratie terrible, impitoyable, qui saisit l'homme à sa naissance, l'enchaîne tout entier pour la vie toute entière et pour l'éternité. La spontanéité dans le for le plus intime de la conscience est rivée par un clou d'airain. Il est *ordonné de croire* sous peine de bûcher en ce monde, et d'enfer éternel dans l'autre.

L'Église romaine est redevenue payenne. Elle a apostasié l'esprit, la liberté, le principe chrétien. Mais le principe chrétien est entré dans l'humanité pour n'en plus sortir. Trahi par l'Église officielle, il se réfugie dans les hérésies, et chez les laïques; il travaille les peuples. Bientôt la partie s'engage de nouveau pour la liberté de l'esprit, la liberté de conscience et d'examen. Les hérésies et la philosophie d'un côté, l'Église romaine de l'autre. Jordano Bruno, Ramus, Abeilard, Campanella, Jean Huss, Jérôme de Prague, Luther et tant d'autres, qui pour la liberté philosophique, qui pour la liberté religieuse — au fond c'est la même cause — s'y jettent avec des chances diverses. L'inquisition, ses bûchers et ses tortures, les ambitions des princes, le bras séculier, les conciles, les guerres, voila le jeu. La liberté, qui doit définitivement

gagner, gagne. Le gouvernement absolu des consciences est maté, le libre examen est conquis et la hiérarchie romaine brisée et anathématisée elle-même dans la plus grande partie des états de race teutonique.

Mais l'esprit, qui a conquis sa liberté sur l'autorité imposée, despotique, étrangère à lui, a besoin d'une autorité adéquate à sa propre nature. Déjà, avant la fin de la partie précédente et sûr de la gagner, il s'était pris à résoudre l'antinomie de la liberté et de l'autorité en créant l'*autorité libre*, l'autorité consentie de la vérité, la SCIENCE.

Se sentant plus menacée par cette puissance nouvelle qui la doit supplanter, que par la liberté d'examen qui n'était pas encore l'émancipation, mais l'instrument de l'émancipation, l'autorité romaine continue avec acharnement la lutte, malgré la perte d'une grande partie de ses forces. Elle combat la création de l'autorité libre de la science. Christophe Colomb qui agrandit la terre et fait connaître à l'homme son domaine, Galilée qui, en les agrandissant, lui livre aussi les cieux, sont excommuniés, frappés. Les successeurs empourprés des apôtres du Christ sont devenus les apôtres de l'ignorance.

La partie se développe, la science enfante la mécanique et la grande industrie. L'homme apprend que sa terre est un diamant du ciel, qu'il est citoyen du ciel et roi de la terre. Il prélude à la prise de possession de son royaume, il s'approprie les forces de la nature et en fait ses esclaves; il arrache sa foudre à Jupiter. Vulcain, Neptune, Eole, tous les dieux, —les puissances cosmogoniques,—sont réduits en servitude. L'homme dicte ses ordres, les dieux obéissent. La science triomphe. L'ancien dogme d'exploitation, le dogme de l'éternelle déchéance, dont le catholicisme romain avait fait la pierre angulaire de ses usurpations pseudo-chrétiennes, est ruiné par la base.

Remarquez que si dans la première partie engagée par le christianisme contre les Césars payens on avait vu des empereurs persécuteurs et des empereurs tolérants, les mêmes vicissitudes se rencontrent dans cette seconde lutte du christianisme laïque contre les Césars catholiques. On vit en effet des papes, des seigneurs et des princes protecteurs des sciences, d'autres se liguant contre elles. Rien n'y fit. Ce furent les coups variés de la partie de la science. Tous les coups la servirent. La lumière devait gagner, et le parti des ténèbres être mat. Il le fut et il l'est bel et bien, quoique puissent tenter les recrues que lui ont livrées l'apostasie de nos *libéraux* passés, une première fournée en 1830, une seconde en 1848, dans le camp de la superstition, de l'ignorance et des jésuites. L'édifiante conversion de M. Thiers, qui veut supprimer les écoles primaires « parce que l'instruction du peuple se fait au profit du socialisme, » (quel aveu!) n'est déjà plus qu'un coup d'une partie nouvelle, engagée non plus pour la science considérée comme seule autorité moderne de l'esprit (cette partie est gagnée à fond); mais pour la vulgarisation ou, si l'on veut, la *démocratisation* de la science.

Dans l'ordre politique, proprement dit, nous retrouverons les mêmes phénomènes : le libre arbitre individuel jouant de chaque côté comme il lui plait; la destinée humaine gagnant toujours.

Les différentes parties se succèdent assez régulièrement au sein des différents peuples. Quelquefois cependant l'ordre s'intervertit. Fréquemment elles se mêlent, c'est à-dire qu'il s'en joue plusieurs à la fois.

Chez nous, la monarchie, aidée du peuple, a joué contre la féodalité, qui était une royauté incohérente et à mille

têtes, une première partie à laquelle le peuple a gagné les communes, et la nation, la première ébauche de son unité.

La féodalité vaincue, rangée à l'ordre monarchique, soumise à la royauté, domine et exploite en société avec celle-ci et avec le clergé, la bourgeoisie et le peuple. C'est une nouvelle partie politique. S'appuyant sur le peuple, proclamant les droits modernes, les grands principes de la démocratie, la bourgeoisie gagne. Monarchie, noblesse et clergé, réunis contre elle, sont mat vers la fin du siècle dernier, après un grand massacre de pièces.

Les autres peuples étant moins avancés que la France dans leur jeu historique, la monarchie extérieure avait pu les mener à l'attaque de la révolution française. Celle-ci concentre ses forces dans la main d'un grand homme de guerre. Napoléon venge la révolution en culbutant à plusieurs reprises la coalition des rois, brisant et avilissant toutes les couronnes. Mais le sabre est sabre. Au lieu de comprendre l'histoire de son temps et l'avènement nécessaire de la liberté politique, le grand sabre veut ranger la société au régime de l'obéissance passive; il s'empanache des oripeaux des royautés vaincues; il fait des concordats avec le pape; il remet en honneur les parchemins de la vieille noblesse, et leur adjoint les glorieuses culottes de peau de ses armées. Le bras vengeur de la révolution est devenu instrument d'oppression. Son œuvre est faite; il a trahi le progrès, il doit tomber. Les rois, *promettant la liberté* à leurs peuples, soulèvent ceux-ci en masse contre Napoléon; il reçoit échecs sur échecs, et enfin, échec et mat à Waterloo. Que le progrès et la liberté aient triomphé à Waterloo, — non point, il est vrai, à cause de la victoire des rois, mais à cause de l'impulsion des peuples et de la

chute du grand caporal, — c'est ce qui ne fera pas contestation dans les jugements de l'histoire.

Entre temps, la bourgeoisie, reprenant cette fois pour elle seule, contre la Restauration, la partie gagnée en 89, en vient à bout en quelques instants d'histoire. Quinze ans ne s'écoulent pas, en effet, que les blancs, matés en 89, ne soient de nouveau matés en 1830.

L'affranchissement définitif de la bourgeoisie est à peine opéré qu'apparaît le phénomène qui suit constamment, régulièrement, toutes les émancipations *partielles*. Les affranchis, apôtres de la liberté et du droit commun la veille, se font, le lendemain, aristocrates et apostats. La haute bourgeoisie prend donc le pouvoir et, au mépris des principes proclamés pendant soixante ans par elle, écarte le peuple. Elle le relègue hors du pays légal, en fait un îlot politique et ne se montre nullement soucieuse de lui ouvrir les voies de l'émancipation sociale : ingratitude inepte qui ouvre nécessairement une nouvelle partie, la dernière jouée. Le nouveau roi entre en campagne flanqué des tours d'or et d'argent de la féodalité financière, des chevaliers de l'industrie et de ses fous graves appelés homme d'état. De l'autre côté, la République et le socialisme se mettent en ligne. Les fous dynastiques se contrarient ; l'un d'eux s'appuie sur le pion de la réforme, l'autre est pris et, du même coup, le roi bourgeois échec et mat. Le peuple a gagné son émancipation politique. C'est 1848, les battus, naturellement vexés, crient à *la surprise* : c'est une fiche de consolation qu'aux échecs ordinaires se donnent souvent les perdants de mauvaise humeur.

1848 finit une partie et en commence une autre. En avant au plus bas, l'émancipation sociale des prolétaires en est

ici l'enjeu. Le peuple joue contre l'aristocratie financière coalisée avec les débris de l'aristocratie nobiliaire, libéraux, jésuites, fils des croisés et fils de Voltaire, *detritus* du vieux monde, *caput mortuum* qui s'intitule plaisamment le grand parti de l'ordre et des honnêtes gens. C'était tout à l'heure blancs contre bleus; c'est maintenant blancs contre rouges. Les blancs perdent toujours. Ils ont en ce moment, il est vrai, l'avantage; il est facile de voir néanmoins qu'ils sentent eux-mêmes leur partie perdue d'avance. Il cherchent à gagner quelques temps et n'ont pas d'autre espoir.

C'est que, sur le grand damier du monde, il n'y a pas de belle partie contre la destinée. C'est un damier *qui est fée*, comme la petite clef dans Barbe-Bleue. Quelque beaux stratagèmes qu'imaginent les blancs, j'ajouterais volontiers quelques sottises que l'on fasse de notre côté, la destinée est pour les rouges: les rouges gagneront. A quelques coups d'ici, en 1852, ou plus tôt, ou plus tard, le Socialisme prononcera la formule finale: échec et mat.

Au reste, il est facile de comprendre le secret du damier *qui est fée*, et pourquoi le côté de l'avenir y gagne toujours: c'est que, quand des pièces de ce côté-ci sont prises, il en sort nécessairement de l'échiquier lui-même, de nouvelles qui les remplacent; tandis que de l'autre côté, les pièces perdues ne repoussent guère.

Ajoutez que la partie du progrès se joue chez tous les peuples civilisés, et que telle est aujourd'hui la solidarité des choses et la nature du jeu, qu'il suffit que la liberté gagne quelque part en Europe pour qu'à l'instant les blancs soient mat partout. La partie sur ce grand jeu de l'histoire est *composée* et non pas *simple* comme au jeu ordinaire.

VICTOR CONSIDERANT.

L'ATTRACTION PASSIONNÉE.



L'homme est le seul être que l'Attraction porte constamment au mal, tandis qu'elle conduit tous les animaux aux habitudes sociales qui conviennent au bien de la masse. Comment expliquer cette bizarrerie, sinon en supposant une subversion accidentelle dans le mécanisme des attractions passionnées de l'homme? Cette subversion, c'est l'ordre

civilisé et barbare [4^e et 5^e périodes sociales] qui contrarie en tous sens les vœux de l'Attraction.

A défaut de pouvoir la réprimer, vous étudiez les moyens de l'accomoder aux usages, aux lois, aux circonstances. Si vous pouviez la diriger, la contenir, la rendre docile, vous seriez plus sages et plus puissants que Dieu qui vous l'a donnée pour guide. Mais qu'arrive-t-il de vos systèmes correctifs? Les plus forts répriment l'attraction des plus faibles pour don-

ner cours à la leur. Tout ordre social autre que l'Harmonie [8^e période sociale] n'est toujours qu'un moyen de satisfaire l'attraction des riches en comprimant celle des pauvres, tandis que l'Harmonie satisferait celle des riches et des pauvres à la fois.

Prétendez-vous maîtriser l'Attraction par la raison, balancer l'influence du plaisir par celle de la sagesse ? Quand même ce plan que vous jugez digne d'éloge réussirait à quelques individus, leur conduite n'en serait pas moins opposée aux vues de Dieu ; car si la sagesse et la raison étaient arbitres du bien, Dieu ne nous aurait donné aucune impulsion violente, aucun attrait irrésistible ; il aurait laissé à la raison le soin de régler tous nos goûts ; il aurait donné à l'âme assez de flexibilité pour obéir sans cesse à la raison ; il aurait donné à la raison assez de sagacité pour ne jamais faillir dans la distinction du bien et du mal, assez de force pour ne jamais céder quand nous hésitons entre le bien et le mal. Enfin il nous aurait donné à tous *beaucoup de raison et peu d'attractions*, tandis qu'il nous a donné à tous beaucoup d'attractions passionnées et peu ou point de raison, peu ou point de penchant à écouter la raison quand on nous la fait entendre.

Pourquoi Dieu nous a-t-il asservis à l'Attraction qui se joue de la raison ? C'est qu'en habile mécanicien il devait choisir un agent qui pût remplir plusieurs fonctions à la fois. L'Attraction passionnée nous indique *tacitement et continuellement* les volontés de Dieu ; elle lui garantit notre obéissance par la volupté qui en est le prix et notre punition par le déplaisir qui naît de la résistance à l'Attraction. (Je n'étends pas cette assertion aux sociétés civilisées et barbares et autres

où il est pour l'ordinaire dangereux de résister et utile de céder quand on n'est pas de cette minorité du corps social qui rit de la majorité.)

Il suffit donc d'avoir constaté que l'Attraction est le seul interprète connu entre Dieu et les êtres animés pour que vous deviez n'attendre que d'elle seule les oracles que vous avez à solliciter de Dieu, et si pour déterminer les plans sociaux auxquels tend l'attraction il faut que la raison vienne à votre secours, n'en concluez pas que la raison doive être votre guide dans les théories sociales; elle n'est qu'un agent secondaire dont l'emploi est de vous aider à constater les vues de l'Attraction qui est votre seul guide naturel, puisqu'elle est la voix de Dieu.

En définitif fallait-il tant de raisonnemens pour faire concevoir même aux esprits les plus simples que la contrainte et par conséquent l'ordre civilisé et barbare n'entrent pas dans les vues de Dieu? Ces sociétés ne sont-elles pas inconvenantes avec Dieu, si vous lui supposez la faculté d'imprimer le mouvement aux créations? car si Dieu a cette faculté (qu'on ne lui contestera pas sans doute), il est libre d'imprimer attraction pour ce que bon lui semble, et il serait contradictoire avec lui-même s'il imprimait de la répugnance ou seulement de la tiédeur pour l'ordre social qu'il juge convenable. Je me borne à une seule démonstration.

Si Dieu voulait maintenir à perpétuité la Civilisation [5^e période sociale] et la Barbarie [4^e période sociale], si elles étaient notre destinée immuable, Dieu aurait inspiré aux neuf dixièmes des hommes un penchant pour la pauvreté et les privations, vu que l'ordre civilisé et barbare réduit tou-

jours à ce triste sort les 9/10^{es} de ses citoyens. Cependant les civilisés et barbares aspirent tous à un grand bien-être que leur état social ne peut leur donner à tous et qu'il procure à quelques-uns pour désespérer la grande majorité qui en est privée. Ces deux sociétés sont donc diamétralement opposées au vœu de l'Attraction et par suite aux desseins de Dieu qui a imprimé en nous l'attraction passionnée. Penser que l'ordre civilisé et barbare est agréable à Dieu, ne serait-ce pas le soupçonner d'avoir voulu persécuter à plaisir les créatures en leur distribuant des penchans qu'il savait ne pouvoir être satisfaits ?

En résumant vos arguments en faveur de l'ordre civilisé, il ne vous en restera qu'un de plausible, celui du désespoir où vous étiez de découvrir jamais les destinées. Ce désespoir entretenu par vos dogmes religieux et philosophiques, vous a fait contracter l'habitude du mal être et de l'abattement. Familiarisés dès l'enfance avec la perspective d'un sort malheureux, d'une vie agitée, vous avez repoussé l'espérance, l'idée même d'un changement universel, et votre découragement est le seul point de vue sous lequel vous soyez excusables d'avoir croupi dans le borbier civilisé et barbare.

Pour obvier à cet aveuglement temporaire dont vous êtes frappés depuis 25 siècles, Dieu devait-il vous accorder la faculté innée d'entrevoir vos brillantes destinées ? Non, sans doute, j'ai fait observer que cette connaissance eût été pour nos premiers pères un sujet de désolation continuelle, parce que l'imperfection de l'industrie les aurait retenus forcément dans la subversion. Sachant que l'industrie ne pouvait atteindre un grand éclat qu'au bout de plusieurs siècles, ils

auraient dédaigné de la perfectionner pour le bien des générations qui devaient naître dans plusieurs mille ans. Une apathie universelle aurait gagné les peuples; nul homme n'aurait voulu travailler à préparer un bien-être si éloigné que ni les vivants ni leurs arrières-neveux ne pouvaient espérer d'en jouir. Aujourd'hui même que l'on se vante de raison, l'on ne veut pas se livrer à certaines entreprises, comme la plantation des forêts, parce que la jouissance est différée de deux générations. Comment donc nos premiers pères, qui avaient encore moins de raison que nous, auraient-ils médité et commencé des travaux dont la jouissance était renvoyée à quelques mille ans? car il fallait au moins un laps de 3,000 ans pour élever l'industrie, les sciences et les arts au degré de perfection nécessaire pour l'entreprise de l'Harmonie. Que serait-il donc arrivé si nos premiers pères avaient entrevu cette harmonie sociale qui ne pouvait guères s'établir qu'au bout de 30 siècles de progrès industriels? Il est probable que loin de travailler pour le trentième siècle à venir, ils auraient pris plaisir à lui nuire et qu'ils auraient dit de commun accord: « Pourquoi serions nous aujourd'hui les valets de gens qui naîtront dans 3,000 ans? Abandonnons, étouffons dans sa naissance cette industrie dont le fruit ne serait que pour eux. Puisque nous sommes privés aujourd'hui du bonheur réservé à l'Harmonie, qu'ils en soient privés comme nous dans trois mille et dans trente mille ans, qu'ils vivent comme nous aurons vécu! » N'est-ce pas là le caractère de l'homme, témoin les pères qui reprochent sans cesse aux enfants les innovations de luxe dont ils n'ont pas joui dans leur temps?

S'il nous fallait seulement trente ans pour organiser l'harmonie universelle, quel est l'homme âgé qui se plairait à s'en occuper ? Chacun craignant de ne pas atteindre à ce terme, répugnerait à travailler pour des héritiers, sans certitude de jouissance personnelle, et si j'annonce avec tant de sécurité l'Harmonie comme très prochaine, c'est que son établissement dans tout lieu cultivable n'exige pas plus de trois ans à partir du jour où un canton commence à préparer les édifices et plantations nécessaires ; et l'on en jouirait à l'instant, d'un jour à l'autre, si ces dispositions préliminaires pouvaient se trouver faites en quelque lieu, s'il existait quelque palais, quelques édifices et plantations qu'on pût affecter à une phalange d'attraction passionnée. Or, cette préparation exigeant à peine 3 ans, et le plus caduc des hommes pouvant toujours espérer 3 ans d'existence, se plaira encore à l'idée d'organiser l'ordre combiné, de le voir avant de mourir et d'entonner à son aspect le cantique de Siméon : « Seigneur, je vais mourir en paix puisque j'ai vu s'établir l'ordre social que vous aviez calculé pour le salut de tous les peuples ! »

.....

Prétendre que Dieu nous éprouve, c'est nier sa prescience et son infailibilité, c'est la ravalier à notre niveau. Nous, hommes faillibles et incertains du succès de notre ouvrage, nous avons besoin de l'éprouver pour juger si nos règles étaient sûres et si nos procédés ont coïncidé avec les règles ; mais Dieu qui possède autant de prévoyance et de pénétration que les hommes en ont peu, n'a pas besoin d'éprouver ses ouvrages, il en connaît d'avance et infailiblement les résultats. Ne conviendrez-vous pas qu'avant de créer les astres Dieu

savait quelle marche ils suivraient, quelles attractions ils exerceraient les uns sur les autres; quelle dose de lumière ils répandraient, etc.? Ne savait-il pas de même avant de nous créer quels seraient les rapports de force entre nos passions et notre raison? Était-il nécessaire qu'il les vît aux prises pour savoir qui triompherait? Non, il avait prévu et décrété que l'effort des passions serait à l'effort de la raison dans le rapport de 12 à 1. Car il y a 12 passions radicales dont chacune suffit à elle seule pour entraîner à des folies le plus grand philosophe: aussi les philosophes font-ils pour leurs passions autant de folies que le vulgaire qui n'a point de raison.

Dieu savait donc que le combat des passions contre la raison serait un combat de 12 contre un. L'issue n'en pouvait être douteuse. Encore est-ce accorder trop de valeur à la raison que d'estimer son influence égale à celle de la moindre passion.

Dieu savait, en outre, que la raison ne peut lutter contre une passion sans l'appui d'une autre passion avec qui elle s'allie, de sorte que la raison ne tend qu'à remplacer une passion par une autre, lors même qu'elle emploie la contrainte qui est un effet des passions des plus forts: c'est donc, dans tous les cas, la passion qui triomphe et jamais la raison. Dieu le savait avant aucune épreuve. Le triomphe des passions était d'avance connu de lui et assuré par lui. Pouvait-il mettre le bonheur de l'autre vie au prix d'une lutte qu'il nous avait rendue impossible en donnant aux passions tant de supériorité sur la raison? Pouvait-il vouloir d'une lutte où le moindre avantage de notre part aurait renversé son ouvrage et con-

fondus ses calculs ? Dire qu'il veut que nous luttons contre nos passions pour obtenir le bonheur éternel, c'est dire qu'il doute de sa propre sagesse, qu'il veut se tenter lui-même en essayant si la faible raison, qui vient de nous, balancera les forces immenses des passions qui viennent de lui ; c'est dire enfin qu'il nous récompensera à jamais si nous détruisons son ouvrage, et qu'il nous punira à jamais si nous obéissons à ses dispositions toutes combinées pour assurer le triomphe des passions.

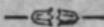
(Extrait d'*Egarément de la raison*, broch. in-8°. Prix : 2 fr. à la librairie phalansérienne, 29, quai Voltaire.)

FOURIER.





LA CHASSE DE LA GAZELLE A L'OISEAU.



O ma jeune circassienne! je pars avec mon faucon blanc pour chasser la gazelle. Que jamais les feux du ciel ne percent les doux yeux, comme le bec de mon faucon blanc percera les yeux de la gazelle.

HAFIZ (*Poésies persanes*).

La gazelle tient une place immense dans les poésies des Persans et des Arabes, qui sont les poètes des musulmans, comme les Turcs en sont les artilleurs, les légistes et les diplomates. Toutes les Elvires de Perse et d'Arabie ont des yeux de gazelle, noirs, veloutés et tendres, des yeux dont le regard est une prière, une caresse et un consentement. Il faut bien

pardonner à ces bardes du désert, qui ne savent pas les yeux bleus, de chanter les yeux noirs. Il faut les approuver surtout d'admirer dans les regards noirs ce qui charme dans les regards bleus, le désir qui se noie dans les molles langueurs. C'est la preuve que ces Barbares étaient faits pour comprendre la femme blonde, une création ravissante dont le ciel a doté les pâles contrées du Nord pour les dédommager de l'absence du soleil.

Les allusions à la gazelle revenaient si souvent dans les poésies persanes que les Boileaux du pays décidèrent finalement de baptiser de ce nom de *gazelle* l'élégie amoureuse, celle qui *vante un baiser cueilli sur les lèvres d'Iris*. La citation placée en tête de cet article en guise d'épigraphe est empruntée aux *gazelles* d'Hafiz, le grand poète persan. Quant à l'autre élégie, la plaintive, celle qui, *en longs habits de deuil, va, les cheveux épars, gémir sur un cercueil*, les mêmes l'ont classée dans la catégorie des *gémissements* ou plutôt des *balance-ments*, un genre de poème fastidieux et surtout monotone, ainsi nommé du mouvement que les pleureuses exécutent dans les cérémonies funèbres, et qui consiste à porter alternativement la tête de droite à gauche, à l'instar d'un ours blanc en rage, avec accompagnement de sanglots, d'arrachement de cheveux et de grincements de dents.

La gazelle mérite, au surplus, cet excès d'honneur que lui font les amoureux d'Orient d'aller chercher dans son regard la plus douce expression du regard féminin. C'est pour la gazelle qu'il est bien vrai de dire que les yeux sont le miroir de l'âme. La gazelle est le plus innocent, le plus joli et le plus coquet de tous les quadrupèdes qui portent armure en tête et tondent l'herbe des prés. Elle s'apprivoise avec la même facilité que l'agneau, adore la parure et recherche de préférence la société des enfants et des femmes. J'ai quelque peine à

concilier les goûts distingués de l'animal avec sa passion pour le tabac de la régie.

La gazelle vit en troupes nombreuses dans le désert comme l'antilope, comme tous les animaux faibles. Elle habite cette zone tropicale immense qui a nom le désert, et qui s'étend du cap Vert à l'Indus embrassant dans ses développements les trois quarts de l'Afrique, l'Égypte, l'Arabie, la Palestine, la Perse. Le désert, qui n'est pas aussi dépourvu d'habitants et de végétaux qu'on le suppose, est en même temps la patrie des lions et des panthères, une contrée riche en monstres, comme l'affirme Virgile. La gazelle, dont la chair est fort délicate, y sert de pâture habituelle à tous ces carnassiers féroces et voraces. La pauvre bête n'a d'autre moyen de défense que la fuite, mais aucun animal ne la surpasse en vitesse et en légèreté. Elle échappe aux poursuites du levrier et du guépard, en gagnant les rocs escarpés et les abîmes, à travers lesquels elle bondit et se précipite avec la hardiesse et la rapidité de l'oiseau. Les yeux de la gazelle, comme ceux du cerf et du chevreuil, se remplissent de larmes quand elle sent que ses forces l'abandonnent et que sa dernière heure est venue. Quelquefois alors on la voit implorer la compassion des hommes et venir leur demander un asile contre la barbarie de ses persécuteurs. C'est l'image parfaite de la vierge innocente et timide dont le Minotaure aime la chair, et contre laquelle se coalisent aussi tous les tyrans odieux de ce mauvais monde, les vices qui font les lois et les préjugés qui les appliquent. La vierge n'a d'autre appui non plus contre la persécution que sa beauté, sa faiblesse et ses larmes : ses larmes, son recours suprême quand ses forces l'abandonnent et que sa dernière heure est venue.

Chose étrange, cependant, que toutes ces créatures victimes, la gazelle, la biche, l'alouette, la colombe, aient l'instinct de

recourir à la protection de l'homme dans leurs angoisses suprêmes! Ah! certainement cela veut dire que l'homme est le souverain de ce globe, et qu'il doit, à ce titre, protection aux classes opprimées contre les tyrannies subalternes. Cette tendance des animaux de mœurs pures à se rallier à l'homme veut dire aussi que cette alliance sera complète le jour où l'homme aura rempli sa mission de souverain, à savoir, affranchi son globe de l'oppression et du carnage, et délivré la colombe, l'alouette et la gazelle de leurs persécuteurs. Depuis que la population européenne a pénétré au sein des prairies et des forêts de l'Amérique du Nord, le nombre des daims s'y est accru par suite de la guerre d'extermination que l'Européen a déclarée au cougar, le lion de ces contrées.

Mais l'homme, jusqu'à ce jour dégradé, tourmenté lui-même par l'oppression et la misère, l'homme n'a pu se rappeler encore les devoirs de sa charge; le spectacle de sa propre infortune l'a rendu insensible à l'infortune d'autrui. Bien plus, loin de s'unir à l'opprimé pour le défendre contre l'oppresser, il s'est lâchement associé avec celui-ci pour partager les bénéfices d'une exploitation sanguinaire. Quand cet homme eut vu que son lévrier et son cheval, suffisants pour lui faire raison du sanglier et du lièvre, étaient impuissants contre la gazelle, il sollicita d'abord le secours du guépard, une espèce de tigre adorable, doux et facile à apprivoiser comme un chien. En Perse, en Arabie, en Egypte et ailleurs, le chasseur de gazelle a soin de faire monter son guépard en croupe derrière lui, et de le tenir là frais et dispos, jusqu'à ce que l'occasion se présente de faire appel à la vigueur de ses jarrets d'acier. Mais la chasse au guépard, qui fit jadis les délices de la cour des Valois, veut être traitée à part. Je passe donc sans regret sur ce triste chapitre des erreurs de l'esprit humain; la liste en est si longue!

Ce n'était pas assez du concours du guépard, l'homme a invoqué contre l'infortunée gazelle celui d'un auxiliaire bien autrement terrible. Il a demandé à l'oiseau de proie, qui n'a pas osé les lui refuser, son bec pointu et ses ailes rapides. Il a inventé la chasse de la gazelle au faucon.

La chasse de la gazelle au faucon a été de temps immémorial, et elle est encore aujourd'hui l'un des divertissements favoris du Persan, de l'Arabe et de tous les cavaliers qui arpentent le désert. Elle se pratique avec succès aux rives du désert d'Angad, et même de beaucoup en deçà de la limite de nos possessions algériennes, en plein territoire français. Beaucoup de Français ne savent pas que leur patrie renferme et nourrit dans son sein une foule de lions, de léopards, de lynx, d'autruches et de gazelles; je suis heureux de pouvoir leur découvrir un coin du tableau de nos richesses nationales.

C'est le faucon blanc que l'Arabe emploie pour chasser la gazelle. Le faucon blanc, très commun dans le Sahel d'Alger et dans la Mitidja, est un oiseau moins gros que le bizet, remarquable surtout par la vivacité et l'éclat de ses yeux d'or. Les grandes pennes des ailes sont teintées de gris bleuâtre; le reste du plumage est d'un blanc sale. Le faucon blanc, qui recherchait la société de l'indigène de Barbarie avant 1830, conserve encore de nos jours un reste d'affection pour l'espèce humaine, même vêtue de blouses bleues et de casquettes rouges, et il périt souvent victime de sa trop grande confiance dans l'amitié du chasseur européen. C'est un des oiseaux les plus courageux que l'on sache; intelligent, docile et facile à dresser. On le dresse à la chasse de la gazelle, en le forçant à aller chercher son pat ou nourriture dans les yeux d'une gazelle empaillée que l'on a soin de placer en avant de plusieurs autres mannequins semblables, mais dont les yeux sont vides, pour que l'oiseau s'habitue à attaquer de préférence le chef

du troupeau des gazelles, la bête qui marche en tête des autres et qui est toujours la plus forte. L'éducation du faucon blanc ne dure pas plus d'un mois ; au bout de ce temps, il est en état de faire ses premières armes. Alors on le mène affamé et chaperonné sur le théâtre du combat, et aussitôt que les gazelles sont en vue, on le déchaperonne et on lui montre sa proie. L'oiseau affamé se précipite aussitôt sur sa victime de toute la puissance de son vol ; il se cramponne de ses serres à ses cornes effilées et cherche à lui crever les yeux. L'animal aveuglé se sépare bientôt du groupe, tournoie, chancelle et tombe, et le cavalier, qui observe de loin la lutte, accourt pour ramasser la proie. J'ai entendu dire à des Arabes qui faisaient le commerce d'autruches et de gazelles, qu'il arrivait fort souvent que le faucon blanc qui manquait son coup n'osait plus revenir vers son maître, dans la crainte d'essuyer de mauvaises plaisanteries.

La facilité que trouvent aujourd'hui les Arabes du désert d'Algérie à se défaire de leur gibier sur les marchés d'Oran, de Mascara et de Tlemcen, amènera bientôt la destruction complète de la race de la gazelle dans l'Afrique française, une perte irréparable ; mais je ne sais pas si je n'aime pas autant la race éteinte que livrée à un procédé d'extermination aussi barbare et condamnée à servir de sujet d'expérience à l'adresse féroce d'un oiseau. Les Barbares sont bien venus vraiment à nous débiter leurs fadeurs amoureuses sur les yeux noirs de la gazelle.

Les avis sont partagés maintenant sur la question qui des deux, de l'homme ou de l'oiseau, est coupable de l'invention de ce supplice odieux d'aveuglement si cruellement infligé à une espèce innocente. Mon Dieu ! la part de responsabilité de l'homme en ce crime est déjà si lourde, que je ne sens pas la nécessité de l'aggraver par une calomnie. Je n'affirmerai

donc pas que c'est l'homme qui a inventé le supplice ; je dirai seulement que c'est lui qui l'a perfectionné et qui en a étendu l'usage.

Beaucoup d'oiseaux sont en effet dans l'habitude de crever les yeux à leurs ennemis. Je ne parle pas seulement des oiseaux de proie, car les hérons, les lihoreaux, les butors, paraissent pratiquer cette coutume plus fréquemment encore que le faucon et l'épervier. Pline, qui ne récite pas toujours des fables, ainsi qu'on l'en accuse, Pline raconte que les aigles, quand ils veulent attaquer un cerf, commencent par se rouler dans le sable et se charger les ailes d'une quantité notable de poussière, et qu'ainsi lestés ils se précipitent sur le quadrupède, lui secouent violemment leurs ailes dans le visage, l'aveuglent, l'étourdissent et profitent du trouble de ses sens pour lui crever les yeux et le mener à mal ; de sorte que le forçat en rupture de ban et le voleur à la tire, qui emploient la poudre de tabac pour se débarrasser des importunités d'un agent de police, ne seraient que les plagiaires de l'oiseau de proie. Quelques auteurs modernes accusent le lammer-geyer (vautour des agneaux des Alpes et des Pyrénées) de procéder avec la même indécatesse à l'égard du chamois, du bouquetin et de l'isard. Ils ajoutent que l'oiseau perfide choisit, pour frapper son coup, le moment où le chamois se trouve perché sur la pointe de quelque roc, de manière à ce qu'au moindre faux pas l'animal soit précipité dans l'abîme et se brise le corps. Je dois confesser que mon imagination, éprouvée par de longues études sur la noirceur des bêtes, n'est pas complètement disposée à rejeter ces histoires et à les traiter de fables. J'en ai tant vu, tant vu, comme disait madame Dugazon, que je suis devenu difficile à l'endroit de l'impossible ; mais ce que j'ai bien vu, et deux fois déjà dans ma vie, c'est un lièvre poursuivi et cerné par des bandes

acharnées de pies et de corneilles qui l'avaient arrêté en lui crevant les yeux. Nous avons en outre, dans le *De viris*, l'histoire de Valérius Corvinus, ainsi nommé de l'assistance que lui prêta un corbeau dans un combat corps à corps avec un Gaulois. Les bêtes jouent un grand rôle dans l'histoire des démêlés des Gaulois avec Rome. Or il est fort probable que le premier fauconnier qui aura été témoin d'un semblable phénomène, qui aura vu le faucon blanc attaquer le lièvre de cette manière, se sera ingénié à cultiver les dispositions naturelles de l'oiseau, et, de lièvre en gazelle, l'aura conduit à ce degré d'adresse et d'audace qui fait sa force et sa gloire aujourd'hui. L'homme ne sait pas qu'il peut tout sur les bêtes; un de mes rêves, à moi, mon idée fixe est de voir le loup sujet de l'homme, et sujet soumis et docile aidant son maître à exterminer les ours blancs des pôles, les tigres du Bengale et les lions du Sahara. Seulement, j'ai presque peur de ne pas vivre assez pour être chargé du commandement de la première croisade.

A. TOUSSENEL.



HISTOIRE DE L'ANNÉE.

ÉVÉNEMENTS ACCOMPLIS

DEPUIS SEPTEMBRE 1850 JUSQU'A SEPTEMBRE 1851.

Septembre 1850.

Pour comprendre l'histoire du Genre humain depuis six mille ans environ qu'il existe sur ce globe, il est nécessaire d'avoir une notion exacte de la destinée à laquelle il est réservé.

L'homme doit-il vivre à l'état sauvage, nu, sans arts, presque sans demeure, comme les habitants de l'intérieur de l'Afrique, d'une partie de l'Amérique, des îles de l'Océanie, etc. ?

Doit-il rester barbare comme en Perse, en Turquie, au Maroc, où il possède une petite industrie, un peu plus de richesses, des relations un peu plus étendues et où déjà une immense multitude de travailleurs sert, comme esclave, un petit nombre de maîtres ?

Ou bien faut-il que l'homme se croie arrivé au faite de la perfection parce qu'il vit au milieu de la civilisation européenne, au milieu des arts, des sciences, d'une industrie mille fois supérieure à celle du surplus du globe, mais toujours en proie à la douleur et à la misère ?

Ces états divers de l'homme ne sont-ils que des accidents sans lien entre eux ? Est-il indifférent qu'ici l'homme soit sauvage, là barbare et plus loin civilisé ? Est-ce le hasard seul qui règle ces conditions si différentes de l'humanité ? Doivent-elles toujours durer ?

Non ; le Genre humain est un être collectif et solidaire qui

obéit à la loi commune à tous les êtres ; naître, croître, se développer et mourir. Or tout être, avant d'avoir acquis toute sa force, n'a-t-il pas commencé par être faible ? Cet enfant au berceau est le plus débile des êtres, et cependant il deviendra un homme et entrera en partage avec la nature dans le commandement dévolu aux hommes sur cette Terre.

A l'état sauvage, à l'état barbare, l'humanité est dans sa phase d'enfance. Arrivée à l'état de civilisation actuelle, elle a déjà grandi, elle s'est déjà fortifiée ; mais ce n'est pas encore là l'homme. Car dans les pays les plus civilisés, comme en France, par exemple, que de désordres, que de misères, que d'ignorance, que d'abrutissement, non pas seulement pour quelques-uns, mais pour des masses entières, pour l'immense majorité ! Donc l'Humanité gravite d'elle-même vers de nouvelles formes sociales de plus en plus perfectionnées, et elle continuera cette marche ascendante même lorsqu'elle aura de beaucoup dépassé la civilisation actuelle, jusqu'à ce qu'elle ait atteint son plein développement, sa pleine virilité.

La force qui pousse l'humanité vers ce développement lent et graduel est aussi irrésistible que celle qui pousse l'enfant à grandir, la plante à porter ses feuilles. Si vous semez la plante dans un mauvais terrain, si vous la soignez mal, vous pourrez retarder sa germination ou la faire mal venir ; mais tant qu'elle aura un peu de terre et d'eau, elle poussera en dépit de vous, à moins que vous ne la coupiez ou ne la brûliez. On peut couper ou brûler une plante, mais on ne peut point couper ou brûler toute l'humanité, et ceux qui, pour empêcher le développement des sociétés, ont coupé ou brûlé leurs semblables ne savaient ce qu'ils faisaient, car ils luttèrent contre la nature elle-même. Dieu voit cette lutte et la permet ; il se rit des impuissants qui veulent empêcher le monde de tourner et méprise les hypocrites qui se couvrent de son nom pour blas-

phémer son œuvre. — Continuons donc, pleins de foi dans l'avenir, à jeter un coup d'œil sur les travaux gigantesques bâtis par ces pygmées pour arrêter la marche de l'humanité ; un seul pas de la république française suffira à les faire tomber dans la poussière.

L'Assemblée législative est en vacances, ce qui est fort heureux pour tout le monde : d'abord pour les représentants à qui ces vacances laissent de doux loisirs, et ensuite pour le pays qui respire aussi, n'ayant pas de nouvelles lois de compression à craindre de quelque temps ; mais il n'est pas de bonheur sans nuage. Voici le président de la république qui maintenant cause quelques inquiétudes ; il se promène à droite et à gauche, et on prétend qu'il veut chercher une occasion pour nous ne savons quelle manifestation. La commission de permanence restée au palais de l'Assemblée tremble tous les matins, et une partie du public fait comme elle. Soyez donc plus tranquilles ; il est à Cherbourg ; il y voit toute la flotte rassemblée ; il s'y amuse avec un immense concours de population. Tant mieux, il reviendra comme il y était allé ; les chemins sont sûrs ; il n'arrivera pas d'accident.

Il n'y a de mauvaise chance que pour les républicains contre qui la police et les divers pouvoirs continuent de développer un système de tracasserie, d'arbitraire et d'illégalité qui doit durer encore quelque temps.

Mais le président revient à Paris et il va passer des revues à Versailles, dans la plaine de Satory : on y boit, on y mange, on y crie : Vive l'empereur ! La commission de permanence est plus inquiète que jamais. Elle ne sait pas apparemment que l'ivresse du champagne se dissipe vite.

Pendant que ces fadaïses impériales occupent la France, les

orléanistes vont rendre visite en Angleterre, à Claremont, à la famille du feu roi Louis-Philippe, décédé le 26 août. Les légitimistes vont également visiter le comte de Chambord aux eaux de Wiesbaden en Allemagne, — et ce ne sont pas de simples particuliers, ce sont des représentants, ce sont des membres de la commission de permanence, ce sont des présidents de l'Assemblée nationale. Il paraît que, suivant leur conscience, trahir une république n'est pas trahir.

Laissons un moment ces vieilleries et félicitons-nous de la nouvelle que nous apprenons. Les peuples vont resserrer leur union : l'isthme de Panama, qui joint les deux Amériques et sépare les deux océans, va être percée par un canal, en exécution d'un traité conclu entre l'Angleterre et les États-Unis à Washington le 19 avril 1850. Ce traité consacre la neutralité du passage. Applaudissons.

De nombreuses arrestations se font à Rome par la police papale. Une grande majorité est élue en Espagne au profit du ministère. A Hesse-Cassel, le duc de ce petit pays ordonne la perception des impôts sans le consentement des états. Les autorités elles-mêmes se refusent à l'exécution de cette ordonnance. Le duc déclare son pays en état de siège. A Anhalt-Bernbourg, autre petit duché allemand, l'assemblée des états est également dissoute ; mais on se soumet. Comment résister à tant de sabres levés ? Cependant la population de Hesse tient bon. Le duc, abandonné de toutes les autorités, se sauve et va implorer le secours des baïonnettes autrichiennes.

L'électeur de Hesse-Darmstadt dissout les chambres et perçoit les impôts sans autorisation.

Le grand-duc de Toscane, appuyé sur les baïonnettes autrichiennes, supprime la constitution dans ses petits États.

Le maréchal Haynau, général autrichien, étant allé se promener à Londres, a été reconnu par des ouvriers anglais. Une

émeute a eu lieu contre lui ; on a chassé de Londres ce monstre qui s'est cru permis tous les crimes parce qu'il porte un habit militaire et qu'il exécute ses forfaits avec des troupes impériales et royales.

Octobre.



ne circulaire lancée sous les auspices du comte de Chambord annonce la prétention des membres de la branche aînée des Bourbons d'avoir au trône de France des droits imprescriptibles. Cette circulaire rencontre naturellement quelques approbateurs, mais elle trouve encore plus de gens disposés à en rire, car comment ne pas rire de ces prétentions surannées ? Et cependant, voilà à quoi les peuples sont trop souvent condamnés : à lutter sans fin contre les débris, les préjugés et les servitudes du passé.

Le chemin de fer de Nevers a été inauguré le 20 octobre.

M. Schramm est nommé ministre de la guerre en remplacement de M. d'Hautpoul, nommé gouverneur général de l'Algérie.

Les détenus politiques du 13 juin sont extraits de Doullens et amenés à Paris pour être dirigés sur Belle-Isle.

La reine des Belges, fille de Louis-Philippe, meurt à Bruxelles le 12 octobre.

L'Autriche dirige des troupes contre la Hesse-Electorale. Les Hessois montrent un grand calme ; mais ils sont trop faibles pour résister à un ennemi aussi puissant. En vain comptent-ils sur la Prusse ; le roi de Prusse a des projets tout personnels qui ne réussissent pas davantage, mais qui

l'empêcheront de soutenir la Hesse, quoiqu'il fasse de grandes démonstrations.

Novembre.

Une histoire ridicule défraie la curiosité publique. On vient dénoncer à l'Assemblée un complot de bonapartistes qui auraient projeté d'assassiner M. Changarnier, M. Dupin aîné, etc. De là, grand émoi. M. Carlier, chef de la police, déclare publiquement que rien n'est plus absurde. Toutes les têtes politiques fermentent.

M. Lahitte est nommé représentant dans le Nord par 63,598 voix sur 68,104 votants. Il y avait 134,297 électeurs inscrits; mais les électeurs démocrates se sont abstenus de voter pour protester contre la loi du 31 mai 1850 qui a supprimé le suffrage universel et l'a remplacé par le suffrage restreint.

Enfin l'Assemblée nationale rentre en séance. Le président de la république lui adresse son message.

La cour d'assises de la Seine condamne à la prison 23 délégués des associations ouvrières parisiennes qui étaient amenés sur le banc des accusés sous l'inculpation d'avoir formé une société secrète. L'arrestation des accusés avait rompu les liens si utiles qui unissaient entre elles les diverses associations et qu'ils étaient occupés à étendre lorsqu'on les a jetés en prison. Ont été condamnés : Billot, à 4 ans de prison ; Mmes Jeanne Deroin, Pauline Roland et Nicaud, à 6 mois de prison ; Delbrouck, à 15 mois de prison ; Joffroy, Blaizon, Girard, Lionne et Nusbaumer, à un an de prison ; Paillon et Tachon, à 8 mois de prison ; Deligny, Cachet, Nombral, Chevalier, Paré, Moffrand, Bouyer, Chaignon, à 6 mois ; Deschenaux, Leroy et Léger, à 3 mois, — le tout sans les amendes. Ils avaient été détenus préventivement et en cellule cinq mois pour la plupart.

Les associations ouvrières sont une excellente œuvre dans laquelle les ouvriers parisiens ont déployé un courage et une persévérance rares.

Le roi de Prusse joue une nouvelle comédie : il fait un appel à la landwehr pour défendre Cassel ; puis il y renonce et laisse les Autrichiens maîtres du terrain. Ceux-ci entrent à Cassel et rétablissent le prince de Hesse-Cassel dans ses Etats. La force, la force brutale, la force des armes, des armes étrangères, voilà le droit allemand.

A Rome, c'est toujours aussi une armée étrangère qui soutient le pape.

Celui-ci juge à propos de nommer en Angleterre un évêque de Westminster et de diviser ce pays en archevêchés. De là grande irritation parmi les protestants anglais. Les suprématies religieuses sont, depuis des siècles, un sujet continuel de discordes, toujours avec des paroles de douceur à la bouche et au nom du Dieu de paix.

Décembre.

Un général réactionnaire propose à l'assemblée législative de France de transporter le siège du gouvernement hors de Paris. Cette proposition ridicule est rejetée.

On arrête un grand nombre de républicains sous prétexte du complot de Lyon, entr'autres M. de Lesseps, gérant du journal républicain le *Vote universel*, publié à Paris, qu'il s'agit d'interrompre, et qui en effet succombe quelques mois après sous des poursuites réitérées.

Un agent de police nommé Allais était l'auteur des dénonciations de complot dont on avait fait tant de bruit le mois précédent. A défaut d'idées sérieuses, le monde officiel ne s'occupe que de niaiseries ; il a donc été fort attentif au procès intenté à cet homme qui a fini par être condamné. Mon Dieu!

qu'à six mois de distance toutes ces choses prétendues politiques sont nauséabondes ! Aussi passons-nous sous silence une foule de discussions insignifiantes qui agitent et passionnent l'Assemblée nationale. Au surplus, elle s'empêtre dans une discussion sur la réforme hypothécaire d'où elle ne sortira pas à son honneur. Pour faire quelque chose de net et de grand, il faut avoir des idées et une volonté : c'est ce qui manque complètement aux ennemis de la République ; excellents pour tracasser, intriguer, tromper, mentir, empêcher, mais incapables de rien produire d'utile et de durable.

Les troupes allemandes d'Autriche et de Bavière continuent à opprimer les pays allemands de Cassel, de Bade, et à harceler les troupes allemandes de Prusse. Quel est le chef véritable de ces troupes ? Le roi de Bavière ou l'empereur d'Allemagne ? Non, c'est le tzar de toutes les Russies : voilà votre véritable roi, votre véritable pape, ô réactionnaires de tous les pays.

La Prusse et l'Autriche ont des conférences ensemble à Ollmutz. Mais, ô Prussé, comment ne t'aperçois-tu pas que c'est une pure comédie ! En effet, à la dernière séance de cette année 1850, le roi de Prusse reçoit un nouveau camouflet, et il est obligé de passer partout où le mène la lisière autrichienne dont le bout est tenu par le tzar.

La Belgique retire de la circulation la monnaie d'or. La vraie monnaie, c'est la monnaie de papier, reposant sur un gage assuré. L'or et l'argent n'ont pas été créés par Dieu pour nous servir de monnaie, mais pour embellir nos demeures et être employés à nos usages domestiques.

Nous apprenons d'Amérique la nomination du général Arista comme président de la République Mexicaine. -- Aux Etats-Unis, le message du président annonce comme prochaines l'exécution d'un chemin de fer à travers l'isthme de

Tehuantepec, au Mexique, et l'exécution du canal océanique de Nicaragua.

Janvier 1851.

Nous ne pouvons sortir des commérages politiques ; c'est la grande occupation de nos hommes d'État. A la réception du jour de l'an, le Président de la République adresse au Président de l'Assemblée nationale quelques paroles faisant allusion aux mésintelligence qui existent entre les deux Pouvoirs ; ces paroles font un bruit incroyable. — Puis viennent des explications nombreuses et incompréhensibles sur un ordre du jour qu'aurait donné le général Changarnier sur les mesures plus qu'acribes à prendre en cas d'insurrection. Tous nos législateurs se préoccupent de ces grandes choses et ne prêtent qu'une attention assez peu exacte aux lois qu'ils votent. Enfin, le ministère donne sa démission, et le 10 janvier un nouveau ministère paraît dans le *Moniteur*, et le général Changarnier, en récompense d'une niche qu'il avait jouée aux ministres sortants, est révoqué de ses deux places, de son rang de commandant supérieur de la garde nationale de Paris et de commandant de la première division militaire, dont la réunion avait fait de ce personnage équivoque une sorte de puissance.

L'Assemblée nomme une commission spéciale pour aviser aux mesures à prendre dans les graves circonstances où elle s'imagine se trouver. On discute pendant quatre jours ; les propos les plus contradictoires sont entendus ; légitimistes, orléanistes, bonapartistes s'abiment les uns les autres, et l'on finit par déclarer que le nouveau ministère n'a pas la confiance des représentants. Sur quoi le Président de la République nomme pour ministres, aux grands scandale et détriment des représentants, neuf personnes qui ne font pas partie de l'Assemblée.

L'instruction du grand complot de Lyon se poursuit, et continue à fournir des prétextes aux persécutions contre les Républicains.

L'ordre règne en Allemagne. Les soldats sont partout et la liberté nulle part. Soldats autrichiens et bavares en Hesse, soldats autrichiens en Bavière, soldats autrichiens à Bade, soldats autrichiens et prussiens en Holstein, où tout s'arrange. Enfin, tout est pour le mieux.

En Espagne, Narvaëz, une autre épée non moins illustre, donne sa démission de ministre dirigeant, et se retire en France comme dans un fourreau.

Février.

L'archevêque de Paris publie un mandement pour engager les prêtres de son diocèse à ne point s'engager dans les luttes politiques. Mais que fait depuis des siècles la cour de Rome, la cour papale, sinon s'immiscer à chaque instant dans les affaires temporelles et troubler le monde par ses intrigues ?

MM. Joret, Soubies et Sauteyra, députés de la gauche, demandent à l'Assemblée la diminution des droits d'octroi : ils sont repoussés.

L'Assemblée rejette également une nouvelle demande de dotation en faveur du Président présentée par le ministère. M. de Montalembert, qui se sert de son influence auprès du Président pour obtenir un grand nombre de faveurs au profit du parti clérical, a seul parlé en faveur du projet.

M. Ségur d'Aguesseau, représentant royaliste, propose d'abolir l'anniversaire de la révolution de Février ; il retire sa proposition. Ce qui permet au peuple parisien et à toute la France républicaine de célébrer le troisième anniversaire de cet immense événement qui, tout imprévu qu'il fut, marque

un pas si décisif dans l'affranchissement des peuples. Vive, vive la République !

La majorité de l'Assemblée repousse une proposition d'amnistie venant de la gauche.

Elle repousse encore une proposition tendant à ce que les princes de toutes les dynasties rentrent en France si cela leur fait plaisir. Les royalistes légitimistes ne veulent pas de cela ; que le comte de Chambord rentre comme roi, ou qu'il ne rentre pas du tout, voilà la devise. Eh bien ! alors, il ne rentrera pas du tout, car jamais il ne rentrera comme roi.

Les chambres anglaises se rouvrent. La reine prononce un discours dans laquelle elle s'explique d'une manière ambiguë sur les tracasseries suscitées par la cour de Rome à propos des circonscriptions ecclésiastiques. Puis le ministère présente un bill contre les titres ecclésiastiques pris par les prêtres catholiques. Il éprouve un échec et donne sa démission. Résultat bizarre de l'action de la cour de Rome : un ministère anglais renversé par suite d'un décret du pape. Toutefois, ce ministère se remet sur ses jambes tant bien que mal, et il continue provisoirement à administrer l'Angleterre.

L'Autriche ne cesse de répandre ses soldats par toute l'Allemagne.

Mars.

L'Assemblée a jugé à propos d'ordonner qu'en attendant la prochaine loi sur la garde nationale, les officiers élus, actuellement en exercice et dont les pouvoirs expiraient, seraient prorogés, se mettant ainsi elle-même à la place des électeurs. Une telle loi n'est pas régulière. Elle porte évidemment atteinte aux droits des électeurs. Mais les réactionnaires, qui font grand étalage de leur amour pour la loi, de leur respect pour la loi, ne manquent pas une occasion de l'é luder quand

ils croient y trouver quelque profit, et surtout quand ils pensent faire quelque chose de désagréable à la démocratie. Quelle intelligence gouvernementale dans tous ces gens, et comme leur conduite promet de sécurité pour la France le jour où ils ramèneraient en France les Cosaques et les Bourbons.

M. Jacques, professeur de philosophie à Paris, est frappé d'interdiction par le ministre royaliste, parce qu'il se déclare non catholique. Le cours de M. Michelet, professeur au collège de France, est suspendu parce que M. Michelet déplaît au parti clérical; M. Guepin, à Nantes, est aussi suspendu pour la même cause; partout les prêtres emploient tous les moyens pour remplacer dans l'instruction et l'éducation les professeurs laïques. C'est un point admis par nos politiques réactionnaires que l'ignorance est essentielle pour conserver tous les abus du vieux monde; les laïques instruisent trop le peuple; les prêtres l'instruisent moins; donc ils préfèrent les prêtres. Et puis les croyances religieuses, qui les conservera, si dès la plus tendre enfance, sans relâche, sans repos, sans une seconde d'interruption, on ne façonne pas le cerveau mol et tendre des enfants pendant des années entières à recevoir des idées, des impressions presque ineffaçables? La Turquie est pleine de croyants à Mahomet. Pourquoi? parce qu'en ces pays les petits musulmans sont habitués dès l'enfance la plus tendre à crier que Mahomet est le prophète de Dieu. Mais engagez un Turc de 20 ans, qui jamais n'aura entendu parler de Mahomet, engagez-le à croire à ce saint prophète, il ne sera guère disposé à l'adorer.

M. Imbert, de Marseille, l'un des prévenus du grand complot de Lyon, meurt en prison par suite des mauvais traitements qu'il avait subis en prison, où il était resté 25 jours au secret dans un cachot humide et sombre, et sans feu, pendant le mois de janvier.

Le maréchal autrichien Radetzky remet en vigueur en Lombardie une ordonnance qui punit de mort tout individu convaincu d'avoir répandu des ouvrages défendus.

La conférence de Dresde se sépare sans avoir rien fait.

Quelques nobles piémontais, ayant à se plaindre d'un journal de Turin, font envahir son imprimerie et la mettent à sac. L'autorité ne les arrête pas, mais le peuple met la main sur eux. On les relâche provisoirement, moyennant un cautionnement de 20,000 fr.

Une tentative d'insurrection dirigée par les rétrogrades contre la ville de Fribourg, échoue au grand regret de leurs amis de France qui voudraient bien que la Suisse donnât un prétexte aux Autrichiens de l'envahir et de se rapprocher de nos frontières, pour être plus à même de leur donner un coup de main contre la République.

Avril.

On discute une nouvelle loi sur la garde nationale. Le but de cette loi, dont le rapport est présenté par M. de Riancey, élève de M. de Montalembert et l'un des membres les plus actifs du parti clérical, est de faire un privilège de la garde nationale dont la composition est remise à l'arbitraire de l'autorité. Encore une fois, si les royalistes détruisent pièce à pièce toutes nos libertés sous la République, que feraient-ils donc s'ils avaient un roi à leur disposition ?

Un nouveau ministère est nommé. M. Léon Faucher, flétri par l'Assemblée Constituante, pour avoir propagé par le télégraphe des nouvelles fausses dans le but d'influencer les élections qui ont produit l'assemblée actuelle, M. Léon Faucher est le chef de ce ministère, comme ministre de l'intérieur. Il annonce de nouvelles rigueurs.

L'Assemblée, après une virulente discussion, a voté les 50

mille francs environ que coûte à la France la nomination et l'installation de chaque cardinal.

Dans toute l'Italie, les habitants, opprimés par les troupes étrangères qui sous le nom d'ordre leur imposent l'esclavage, ont pris la résolution de ne pas fumer, pour n'avoir pas à payer d'impôt volontaire à l'administration. Que fait un commandant autrichien à Côme? il force la ville à acheter tous les jours 3,000 cigares. N'est-ce pas un vol à main armée?

Ah! si c'était un démocrate qui eût fait cela, quels cris les réactionnaires auraient poussés! Il faut toujours remarquer que les excès commis par les démocrates font beaucoup plus de bruit que ceux de leurs adversaires. La raison en est toute simple. Le peuple est habitué à souffrir; une souffrance de plus ne le fait pas crier plus fort. Au contraire, les gens riches et haut placés sont habitués au repos: à la moindre douleur, à la moindre contrariété, ils se trouvent très malheureux et poussent les cris les plus lamentables. Que raconte habituellement l'histoire? la vie des hautes classes. Donc leurs maux sont beaucoup plus en vue. Qu'un personnage élevé se casse la jambe, toute l'Europe le saura par ses journaux et en parlera. Qu'un ouvrier subisse le même accident, ses voisins seuls en auront connaissance. C'est tout naturel. Qu'en 93, sur la place de la Révolution, tombent les victimes de la fureur révolutionnaire, ce sont des têtes illustres, et ce sang répandu cause une horreur universelle. Qu'en 1815, les royalistes assassinent dans le Midi qui il leur plaît, comme leurs coups tombent sur des têtes obscures, ignorées, on sait à peine que ces crimes se commettent. Qu'un Italien assassine un soldat autrichien, toutes les feuilles réactionnaires crient à l'abomination! Qu'une compagnie autrichienne entre dans une ville italienne et fusille en cérémonie qui il

lui plaît, parsonne ne se plaint ; c'est légal, c'est régulier.....

La Prusse, battue par l'Autriche dans toutes les conférences diplomatiques, se voit forcée de demander la reconstitution de l'ancienne diète de Francfort. C'est là tout ce que voulait l'Autriche ; mais elle fait d'abord semblant de ne pas consentir. Oh ! la belle et l'honnête chose que la politique !

Une comédie en Portugal. Le duc de Saldanha s'insurge ; ses troupes l'abandonnent ; il se sauve. Durant sa fuite, les soldats changent d'avis et font courir après lui. Il revient en triomphe ; le roi et la reine de Portugal sont fort embarrassés, car aucun soldat ne veut les soutenir.

Mai.

L'Assemblée vote, moyennant de sottes conditions, la concession à une Compagnie du chemin de fer de l'Ouest. A ce sujet, un des intéressés dans cette affaire nous disait, quelques jours après : « Ah ! la chambre ! elle n'y a vu que du feu ! »

On entame la deuxième délibération de la loi sur la garde nationale ; elle est très véhémement. Le dessein d'armer une partie des citoyens à l'exclusion des autres s'y révèle plus à découvert.

Après une grande confusion de paroles, on finit par dégrever le sucre de cinq francs. C'était bien la peine !

La diète de Francfort, ressuscitée par la Prusse et l'Autriche, se rassemble. Oh ! Allemands, que vos princes se moquent de vous ! Ce n'est pas pour vous railler que nous vous disons cela ; car nous avons aussi parmi nous quelques habiles qui savent tromper la France ! Quand donc les peuples seront-ils débarrassés de leurs chaînes matérielles et spirituelles !

Mais au-dessus de tous les événements brille l'exposition de Londres. Dans cette ville les Anglais ont donné rendez-vous

à l'industrie de toutes les nations; chaque peuple a envoyé un spécimen de ses produits. Un immense palais de verre enferme toutes ces richesses, produits du travail humain. Il en est venu de tous les points du globe. Cette fête de l'industrie attire une foule immense, et l'Angleterre est abordée par grand nombre d'étrangers, qui à ce congrès universel de l'intelligence se sentent moins étrangers les uns aux autres, et comprennent qu'ils sont tous hommes, c'est-à-dire tous frères, tous membres d'une même famille, que tiennent seulement séparés l'ignorance et de vieux préjugés. Honneur à l'Angleterre pour avoir réalisé la première ce congrès industriel!

Pendant ce temps, le tzar russe et l'empereur d'Autriche se réunissent à Ollmutz, au fond de quelques palais, pour comploter contre la marche du genre humain. Fous, fous, fous... fous cruels!

En Wurtemberg, on défend aux femmes d'assister aux réunions du parlement. On a prétendu que c'était parce que le beau sexe ne devait pas se mêler de politique. Ce n'était qu'un prétexte. Le véritable motif est que la vue des législateurs discutant dans les assemblées publiques ôte du respect à la loi et aux législateurs eux-mêmes. Lorsque vous sortez d'une assemblée quelconque, je prends la plus vénérable de toutes, celle des législateurs français, quel sentiment emportez-vous? celui du respect? Non. Or, il paraît très dangereux aux hommes allemands que leurs femmes puissent soupçonner qu'ils ne sont pas toujours très respectables.

Le duc de Saldanha fait une entrée triomphale à Lisbonne et y règne en maître à côté de son roi et de sa reine.

Juin.

Enfin les royalistes déposent leur proposition de réviser la Constitution. Sous prétexte de révision, ils veulent revenir à

la monarchie. Sur quinze commissaires nommés pour procéder à l'examen de cette proposition, six lui sont contraires. De grandes discussions ont lieu au sein de cette commission; la majorité vote en faveur de la révision totale. Il ne faut pas oublier que la proposition de révision de la Constitution ne peut être convertie en loi, que si elle réunit en sa faveur, non pas la simple majorité des voix (moitié plus une), mais une majorité des trois quarts des voix contre un quart. Or, il est évident que dans l'état actuel de l'Assemblée, cette proposition de révision ne peut avoir pour elle les trois quarts des voix, parce que les républicains ne peuvent consentir qu'on consulte la France, sur une affaire de cette importance, tant que la presse ne sera pas libre, tant que le droit de réunion ne sera pas rétabli, tant que l'état de siège existera sur plusieurs départements, tant que le suffrage universel restera mutilé comme il l'est par la loi du 31 mai 1850.

On discute pour la troisième fois la loi sur la garde nationale. A ce sujet s'élève la question difficile de l'obéissance due par le soldat. Les réactionnaires soutiennent qu'elle doit être absolue; les républicains prétendent que le soldat doit rester citoyen.....

M. Léon Faucher, ministre de l'intérieur, fait adopter une loi qui aggrave le sort du département du Rhône, soumis à un état de siège indéfiniment prolongé.

On adopte une loi qui limite à *mille* francs, capital et intérêts compris, les dépôts à la caisse d'épargne. Toutes les fois que par l'addition des intérêts, le dépôt excèdera mille francs, l'administration achètera d'office, et sans avoir besoin de consulter le déposant, dix francs de rentes sur l'Etat, au nom du déposant.

Un M. Chapot propose d'ôter aux femmes le droit de pétition. L'Assemblée a d'abord le malheur de prendre en consi-

dération ce ridicule projet ; mieux avisée, elle le repousse huit jours plus tard.

M. Charles Hugo, rédacteur de l'*Evénement* et fils de Victor Hugo, est condamné à la prison par le jury de la Seine pour avoir parlé peu respectueusement de la guillotine et contre la peine de mort.

M. le Président de la République va à Dijon pour faire l'inauguration d'une station de chemin de fer. Il y prononce dans un banquet quelques paroles peu révérencieuses pour l'Assemblée ; mais le ministre de l'intérieur, M. Léon Faucher, corrige les épreuves du discours et le fait paraître tronqué et modifié dans l'édition officielle du *Moniteur*. Cela cause quelque émoi dans la Chambre ; et le général Changarnier, un peu rancunier, prononce à son tour du haut de la tribune quelques paroles de dédain contre le Président.

L'Italie continue à être opprimée par les troupes étrangères, surtout en Lombardie.

Juillet.

Le parti-prêtre fait destituer M. Vacherot, maître des conférences à l'Ecole normale, à Paris, parce qu'il a écrit dans un de ses ouvrages des propositions qui déplaisent au parti catholique.

Mais pendant que certains esprits se laissent aller à la dérive dans les idées vieilles et que d'autres croient triompher à jamais, parce qu'ils secouent sur le vieux monde les préjugés et en font sortir les dernières étincelles, le progrès marche par la science et l'industrie.

On ouvre la section du chemin de fer de Tours à Poitiers. Le président de la République s'y rend, et, pour la première fois depuis trois ans, on entend au banquet donné à cette occasion un fonctionnaire républicain faire des vœux pour la

république. Oui, M. le maire de Poitiers a osé prononcer un discours républicain devant M. le président, qui lui a répondu en parlant de son oncle.

A l'Assemblée, les réactionnaires imaginent de vouloir supprimer aux femmes le droit de pétition. Ce projet avorte.

On saisit à la douane de Boulogne 12,000 tuniques de garde nationale venant de Londres et mises sous le couvert du duc de Brunswick. La permission de passer sans être examiné avait été donnée par l'administration de Paris. Savait-elle ce que les caisses contenaient ou ne le savait-elle pas ? L'affaire a été étouffée.

La commission chargée d'examiner le projet de révision de la constitution conclut faiblement en faveur de cette révision et s'élève avec énergie contre les manœuvres employées par l'administration pour faire signer des pétitions bonapartistes.

La discussion s'engage enfin sur la révision même. Les jésuites et les royalistes (MM. de Falloux et Berryer) se prononcent pour le rétablissement de la monarchie. MM. Michel (de Bourges) et Victor Hugo défendent admirablement la République. Après plusieurs jours de délibération, on vote. D'après la constitution (Art. 111), tout projet de révision doit être adopté par les *trois quarts* des voix, et non pas à la simple majorité de moitié plus un, comme dans les lois ordinaires. Or, la majorité royaliste et bonapartiste ne s'est pas trouvée assez forte : sur 724 votants, il n'y a eu en faveur de la révision que 446 voix, c'est-à-dire moins des 2/3; en conséquence, le projet de révision a été rejeté.

La semaine suivante, l'Assemblée a prononcé un blâme formel contre le ministère à cause de son immixtion dans le pétitionnement révisionniste. Mais le ministère n'en est pas moins resté en place, et il a eu raison, car les bonapartistes savent que les royalistes doivent venir à eux, et déjà ils y sont venus.

Les royalistes se divisent en trois classes : le parti-prêtre, les partisans de la branche aînée des Bourbons, les partisans de la branche cadette. Ni l'une ni l'autre de ces deux branches ne pouvant revenir en ce moment, leurs amis se raccrochent à M. Bonaparte qui leur donne ou peut leur donner des places. Quant au parti clérical, il s'attache à tout gouvernement qui le favorise : il s'était attaché à Louis-Philippe, il s'attache à M. Bonaparte.

Aussi les royalistes, après avoir jeté feu et flamme contre M. Bonaparte dans la discussion de la révision, sont-ils venus immédiatement après à résipiscence, et, après avoir décidé que l'Assemblée se prorogerait ou prendrait des vacances du 10 août au 4 novembre, ont-ils hautement avoué leur ralliement au bonapartisme en nommant dans le sens bonapartiste la commission de permanence chargée de surveiller le président en l'absence de l'Assemblée.

A l'extérieur, suivant les nouvelles qui nous arrivent, les rois continuent à employer leurs généraux à opprimer les peuples. En Lombardie, Radetzki vante et encourage la délation par une proclamation expresse ; les cruautés du roi de Naples sont dévoilées par M. Gladstone, membre conservateur du parlement anglais. La force militaire, la force brutale soutient seule tous ces rois étrangers, toutes ces aristocraties qui vivent au dépens des peuples asservis.

A Londres, le congrès de la paix se réunit pour demander la diminution des armées. Ce n'est pas la diminution qu'il faut demander, c'est la suppression. La liberté vraie n'est pas compatible avec l'existence des armées. Si le pays est bien gouverné, à quoi bon une armée ? et, s'il est mal gouverné, à quoi sert cette armée, sinon à soutenir ce mauvais gouvernement ? — Mais il faut être prêt à se défendre contre l'étranger ! — L'étranger ! Qu'est-ce que l'étranger ? quel est l'é-

tranger qui nous ferait la guerre ? Les étrangers sont les rois et non les peuples ; les peuples ne se feraient pas la guerre entre eux du moment où tous les rois auraient été renversés ; car les guerres ne se font que dans l'intérêt des rois. Et puis, calcule t-on ce que coûtent ces armées permanentes qui dévorent des milliards et distraient tant d'hommes d'un travail utile pour les employer à manier un fusil et leur apprendre à tuer leurs frères d'une manière régulière ? Convertissons les lances et les sabres en socs de charrue, comme a dit un vieux prophète, et tout sera bien.

Août.



L'assemblée législative française, après avoir prorogé pendant un an la loi qui maintient la censure théâtrale, nomme la commission de surveillance chargée de veiller en sa place, pendant les vacances qu'elle se donne du 10 août au 4 novembre. Les légitimistes, après avoir beaucoup crié contre M. Bonaparte, se rallient aux partisans de celui-ci et nomment, de concert avec eux, une commission semi-bonapartiste, semi-royaliste.

Ladite assemblée a autorisé la ville de Paris à emprunter 50 millions pour bâtir de nouvelles halles et établir à travers Paris la ligne stratégique macadamisée de la continuation de la rue de Rivoli. Pour subvenir à ces dépenses extraordinai-

res, elle a autorisé la Ville à continuer, pendant longues années, la perception des droits exorbitants sur les boissons.

Un des bureaux de la chambre, chargé de vérifier une récente élection dans le département du Nord, s'étant trouvé, par hasard, formé en majorité de républicains, a fait proposer par son rapporteur, à la tribune, l'annulation de l'élection, attendu que les listes électorales ne contenaient pas le nom de tous les électeurs, c'est-à-dire que la loi du 31 mai était inconstitutionnelle.

La majorité a repoussé avec indignation cette proposition et a validé l'élection.

Dans toutes les élections faites jusqu'ici, la grande majorité des électeurs s'étant abstenue, semble professer la même opinion que celle émise par le rapporteur de la commission dont nous venons de parler.

Le 10 août, l'assemblée est partie en vacances.

Le *Siècle* a été condamné pour délit de presse.

De grandes inondations ont désolé une partie de la France et de l'Allemagne dans les premiers jours d'août.

En Lombardie, le général autrichien Radetzki, d'horrible mémoire, maintient l'état de siège avec un redoublement de cruauté que ses amis, en France, appellent de l'énergie.

Un libraire de Paris est condamné à deux ans de prison et 4,000 francs d'amende pour avoir mis en vente un exemplaire d'une chanson condamnée par un tribunal de province.

Lyon est toujours en état de siège. Un conseil de guerre militaire y siège pour juger les accusés du grand complot de Lyon. Quelques-uns de ces accusés républicains sont acquittés; le plus grand nombre est condamné comme coupable d'avoir voulu changer le gouvernement, savoir: 3 à la déportation perpétuelle (aux îles Marquises), Alphonse Gent, ancien constituant; Ode; Longomazino, journaliste; un à 13 ans de détention,

Montégut ; quatre à 10 ans de détention, Delescluze, Bouvier, Barbut, Daumas ; neuf à 5 ans de détention, Borel, Chevassu, Grill, Chamart, Isidore Gent, Jean Louis, Robert, Maistre, Pierre Malleval ; cinq à 2 ans de prison, Beridot, Jouvène, Rouvier, Petitbon, Méric, etc.

Il y a eu par contumace quatre condamnations à la déportation, quatre à 10 ans de détention, une à 2 ans, etc.

Nous devons rappeler que la constitution dit expressément que les accusés politiques ne doivent être jugés que par le jury et jamais par une commission militaire ou autre ; mais il y a des lois qui ne sont pas d'accord à ce sujet avec la constitution, et ce sont celles que l'on exécute.

Sur l'incitation d'un grand nombre de préfets et du journal la *Patrie* la presque unanimité des conseils généraux demandent la révision de la constitution. Il faut faire observer à ce sujet que ce vœu n'exprime que l'opinion personnelle des conseillers généraux et non pas celle des électeurs ; car, d'après une loi récente, ceux des conseillers qui devaient être réélus ont été maintenus dans leurs fonctions au delà du terme pour lequel ils avaient été élus, et par conséquent ne sont plus les mandataires des électeurs, mais bien ceux de l'assemblée législative ; d'autre part, on sait que les élections des conseillers généraux étant regardées à tort comme peu importantes, elles s'accomplissent toujours avec un nombre d'électeurs très restreint.

M. Gladstone, membre du parti conservateur anglais, publie une brochure qui constate les infamies multipliées dont se rend coupable le roi de Naples dans ses Etats. Les nombreux partisans que possède ce roi parmi la Réaction sont désolés de ces révélations et tâchent, par leurs mensonges habituels, d'en atténuer la portée.

Ici nous terminons cette histoire. Quels événements aurons-nous à raconter l'année prochaine ? Nous n'osons le prévoir. Le parti rétrograde joue son va-tout avec désespoir ; il est décidé à ensevelir l'Europe avec lui dans sa ruine. Partout il oppose la force brutale, la violence, l'oppression, la ruse, le mensonge, la superstition aux progrès de la lumière et de la liberté. Qui sera vainqueur en cette lutte ? Nous ne doutons pas que la science et la liberté finissent par l'emporter sur l'ignorance et l'oppression. Mais que de malheurs frapperont encore l'humanité avant le triomphe glorieux ! que de victimes seront sacrifiées ! que de martyrs périront encore dans leur œuvre sublime ! — Mais non ! espérons en l'avènement pacifique de l'unité de la famille humaine. Un nouveau gage vient de nous en être donné. Le 28 septembre, un câble électrique a été jeté dans la mer à Douvres et est venu rejoindre Calais ; et maintenant Paris et Londres peuvent correspondre directement ensemble en une minute de temps. — Espérance ! Espérance !

ÉMILE BOURDON.



UN ORCHESTRE HUMAIN.



Le charme inhérent au mécanisme sociétaire tient principalement à la faculté qu'a chacun, riche ou pauvre, homme, femme ou enfant, de choisir soit en industrie soit en plaisir la seule variété ou nuance qui lui convienne passionnément. Il trouve toujours dans la série un groupe de sociétaires enthousiastes et ligués avec lui pour le soutien de cette variété contre la prétention de toutes les autres.

Cette restriction du travail à une seule espèce ou variété de fonction élève la passion industrielle et l'émulation au plus haut degré, parce qu'on est assuré de trouver pareil empressement, pareille aptitude chez tous les autres groupes qui exercent les autres branches d'un même travail. La brièveté des séances, le luxe des ateliers, la propreté, l'ardeur cabalistique des sectaires, sont autant de véhicules inconnus en Civilisation où l'on trouve au contraire dans l'exercice de chaque travail tous les dégoûts imaginables, par la nonchalance, la friponnerie des coopérateurs et la nécessité où se trouve le chef de surveiller toutes les branches. Cette multiplicité de fonctions, jointe aux fourberies qu'il y essuie, ne peut manquer de ralentir et rebuter en très peu de temps les plus empressés au travail.

L'ordre domestique auquel Dieu nous destine, l'Association, possède entre autres propriétés les quatre suivantes :

1° Elever le bénéfice effectif, au triple en association simple (4 à 500 individus); au quintuple en association mixte (800 à 1000 individus); au septuple en association composée (12 à 1500);

2° Rendre le travail aussi attrayant que les fêtes actuelles. attacher à toutes les fonctions industrielles (sauf quelques

rares exceptions) des réunions si séduisantes et si bien intriguées que les sybarites mêmes voudront prendre une part active au travail productif et aux cabales émulative des séries passionnelles, où l'on ne court jamais le risque d'aucune fraude ni perfidie ;

3° Utiliser tous les caractères de quelque titre qu'ils soient, tirer parti de Néron aussi bien que de Henri IV, tous deux étant des titres de même degré (tetragynes à 4 dominantes, caractères de 4^e puissance), et causer au genre humain la surprise flatteuse d'excellence générale des méchants même, Dieu n'ayant créé aucun des 810 caractères sans lui assigner un emploi dans la mécanique sociétaire ; la civilisation ne sait pas même utiliser les bons, les vertueux, qu'on voit dédaignés et disgraciés en tous lieux ;

4° Garantir le bonheur en alternat de simple, composé, bicomposé et parcours, c'est-à-dire assurer même au plus pauvre une variété journalière d'une douzaine de séances offrant alternativement bonheur simple ou un seul plaisir, bonheur composé ou plaisir sensuel et spirituel réunis ; bonheur bicomposé ou double plaisir des sens uni à double plaisir de l'âme, et sur le tout une séance de foyer ou parcours de plaisirs cumulés ; puis varier cette masse des jouissances au moins par tiers, chaque jour, chaque semaine, chaque mois, chaque saison, chaque année, chaque lustre et chaque phase de la vie.

Tant d'avantages seraient illusoires sans les garanties de vérité, justice et unité qui sont l'attribut essentiel du mécanisme des séries passionnelles, où la pratique de la vérité devient une voie de fortune assurée et le mensonge une voie de ruine et de déshonneur inévitables. Aussi, dans ce nouvel ordre, n'y a-t-il d'autre système moral que d'inspirer à tous les sociétaires un violent amour des richesses et des plaisirs

auquels on ne peut parvenir que par la pratique de la justice et de la vérité qui, en civilisation, sont le chemin de la ruine et des disgrâces de tout espèce.

Tels sont les biens qu'on va devoir à ces passions tant ravallées par les philosophes. Elles sont le plus sublime des œuvres de Dieu, celui sur lequel il a mis en œuvre les plus profonds calculs. Dans les autres branches de mouvement on ne voit guères qu'une sorte d'harmonie; mais toutes sont réunies dans la mécanique passionnelle. C'est un immense orchestre disposé pour cinq milliards d'instruments on caractères dont se peuplera le Globe, — non compris les animaux, végétaux, aromaux et minéraux dont chacun entre dans le cadre d'harmonie passionnelle auquel tout se coordonne.

On aura peine à croire, mais il sera démontré que Dieu dans sa théorie d'harmonie passionnelle a su entremettre des ressorts au moyen desquels chacun des cinq milliards d'individus sera utile au bonheur de tous les autres.

Parmi nous on est émerveillé quand on voit un orchestre de 200 musiciens, chanteurs et danseurs, jouant, chantant et manœuvrant en pleine justesse, comme aux opéras de grande capitale. Chacun, à cet aspect, crie à la perfection d'harmonie. L'étonnement sera tout autre à l'aspect d'une harmonie passionnelle. La moindre est d'environ 1200 caractères dont 810 de clavier actif, et sur les 810 aucun ne doit être semblable d'espèce, malgré les affinités de genre. Le canton ou tourbillon le mieux harmonisé et le plus industriel est celui qui a le mieux varié, gradué et contrasté son clavier général de caractères, méthode fort différente de celle des philosophes qui veulent que les hommes soient tous frères, tous unis d'opinion, tous amis du brouet noir, du commerce et de la charte. On recherche les effets contraires en Association, où l'on s'étudie à graduer et opposer si bien les goûts et fantaisies que

chacun des 810 caractères diffère en une foule de points des 809 autres.

Non seulement les passions tendent à établir l'harmonie et l'unité dans la société domestique d'environ 42 à 1500 personnes, mais elles tendent à former de ces cantons d'harmonie ou tourbillons passionnels d'autres orchestres sur une échelle plus étendue qui, par degrés, embrasse le globe entier et y établit l'unité en toutes relations, même en affaires de plaisirs.

FOURIER.



LE MAGNÉTISME.

Les découvertes les plus grandes et les plus inattendues ont déjà marqué notre siècle du sceau de la prédestination ; mais de tous ces prodiges du génie humain qui, dès longtemps préparés par le travail continu des générations, éclatent aujourd'hui

d'hui pour signaler l'approche de l'harmonie sociale et lui préparer les voies, le plus surprenant de tous et le plus important, peut-être, c'est le *magnétisme animal*.

Après avoir été repoussée avec dédain et persécutée ensuite dans la personne de ses apôtres, suivant le sort de toute vérité nouvelle, la doctrine de l'*influence vitale* formulée par Mesmer, a fini par captiver l'intérêt des esprits les plus éminents, et leur apparaît comme une véritable révélation pour la science et la philosophie. Je vais exposer, dans un court aperçu historique et physiologique, les principes qui servent déjà de base à un art admirable, et sur lesquels s'élèvera bientôt une science sublime. Telle est, du moins, mon opinion.

La pratique du magnétisme a été connue de toute antiquité sous les différents noms de : *science sacrée, science hermétique, magie, théurgie, cabale, etc.* Elle était l'essence même de toutes les religions anciennes, et constituait au fond tout le ministère des prêtres ; mais ils avaient grand soin d'en cacher les secrets à la foule, soit pour conserver intact l'instrument de leur autorité, soit dans le but louable de prévenir les abus d'une armée à deux tranchans abandonnée à des mains ignorantes ou mal intentionnées. Pour mettre en discrédit tout concurrent profane, ils déclaraient hautement que les opérations occultes, c'est-à-dire magnétiques, accomplies en dehors du sacerdoce, étaient l'œuvre des mauvais génies, d'horribles sacrilèges dignes de la colère des dieux et de l'exécration des hommes. En même temps, ils ne manquaient pas d'attribuer à la bonne divinité du lieu ces guérisons merveilleuses opérées sous les voûtes ténébreuses du temple par l'imposition d'une main invisible, ces apparitions terrifiantes que l'action secrète d'une volonté humaine évoquait à son gré en s'exerçant sur des cerveaux préparés par la croyance religieuse, ces oracles tant renommés qui n'étaient autre chose que la

voix fatidique, souvent vraie, quelque fois trompeuse, d'un somnambulisme plus ou moins avancé, et tant d'autres miracles enfin dont chaque secte revendiquait le privilège en faveur deses dieux, tandis que la nature en fit le don commun de tous les hommes. L'Évangile nous apprend que les prêtres juifs accusaient Jésus-Christ d'être possédé du démon, d'être inspiré par Belzébuth ; et, d'un autre côté, au rapport d'Arnobe l'ancien, les prêtres payens lui reprochaient d'avoir dérobé la clef de leurs mystères.

Toutes les principales cérémonies des différents cultes, la *bénédiction* et la *malédiction*, la *conjuración* et la *consécration*, etc., etc., étaient également des actes magnétiques dont on répète encore aujourd'hui les formules traditionnelles, mais sans en posséder le sens vrai, et qui, par conséquent, n'ont plus aucune efficacité.

Au moyen âge, la jalousie ombrageuse des prêtres s'exalta par le dépit de leur propre impuissance, car ils avaient perdu le don des miracles en même temps que la foi et l'amour qui faisaient la force des premiers apôtres ; et, voyant que d'autres, sans avoir reçu aucune consécration religieuse, renouvelaient les prodiges des temps anciens, ils les condamnaient à périr par le feu *pour avoir fait pacte avec le diable*. Les *sorciers*, les *magiciens* montèrent ainsi, par centaines, sur les bûchers de la très sainte inquisition. Cependant on ne les brûla pas tous, et la vieille science put se perpétuer d'âge en âge, dans le mystère de l'initiation et atteindre l'époque où, grâce à l'abaissement du pouvoir sacerdotal, on put en savoir un peu plus que les autres sans encourir la peine de mort. Enfin, en 1778, arriva en France un médecin allemand, du nom de Mesmer, annonçant la découverte d'un agent médical universel, de l'agent même de la vie, qu'il nommait *fluide magnétique animal*, et dont il présentait une théorie qui fut condam-

née aveuglément par la faculté de médecine de Paris. Mais en même temps il démontrait la vérité de son principe en guérissant, par des moyens étranges, un nombre immense de malades.

La révolution française, en absorbant toutes les préoccupations, vint éclipser la gloire naissante du magnétisme. Mais des adeptes pleins d'ardeur relevèrent bientôt le drapeau de Mesmer : l'abbé Faria, qui essuya les menaces de l'empereur que toute supériorité offusquait, Puységur, Deleuze, réunirent, par leurs travaux, un essaim de partisans d'où sortit un homme doué d'une organisation exceptionnelle et dont l'infatigable persévérance a imprimé à la doctrine mesmérisme le développement inattendu qu'elle a pris tout à coup dans l'opinion publique. Je veux parler de M. Du Potet, rédacteur en chef du *Journal du Magnétisme* (1).



Les plus fameux magnétiseurs de l'antiquité payenne furent les Gymnosophistes de l'Inde, les prêtres de l'Égypte et les mages de la Chaldée ; Zoroastre et Bérosee se distinguèrent parmi ces derniers. La Grèce eut son Pythagore et son Apollonius de Thyane, tous deux pèlerins de l'Orient. Au moyen-âge, et parmi les modernes, le magnétisme a été représenté par les noms célèbres de Rose-Croix, de Cardan, de Paracelse, de Van-Helmont, et, à une époque plus rapprochée, par le mystérieux Cagliostro, contemporain et é-

(1) *Journal du Magnétisme*, 10 fr. par an pour Paris, 12 fr. pour la province, rue Hoche, 5, à Paris.

mule de Mesmer. Tous ces hommes ont su vaincre l'incrédulité de leur siècle et le frapper d'étonnement, mais le dénigrement de cette classe d'ignorants de la pire espèce qui se donnent le titre ridicule d'esprits forts, est parvenu, dans la suite, à obscurcir leur auréole et à les faire passer pour des imposteurs.

Une circonstance pour nous pleine d'intérêt dans l'histoire de ces illustres ouvriers de miracles, c'est qu'ils mirent tous le prestige de leurs œuvres au service de l'idée démocratique. L'école de Pythagore et celle des Illuminés, séparées par un intervalle de 25 siècles, sont unies néanmoins par l'identité de leur devise politique, et cette devise est *Égalité*. Est-il besoin d'ajouter que celui qui ressuscita Lazare et le fils de la veuve est en même temps le divin martyr de l'affranchissement universel, crucifié il y a dix-huit cents ans par les prêtres, les princes et les riches, pour crimé de *démagogie*?

Il n'appartient qu'à la sottise de rejeter comme faux tout ce dont elle ne sait point se rendre compte, tout comme il y a imbécillité d'esprit à tout admettre sans examen. Le bon sens nous défend de vouer un culte de vénération superstitieuse aux choses qui nous semblent incompréhensibles, et, surtout, il nous interdit de les nier pour nous épargner la peine de les approfondir; mais il veut que nous ayons l'audace de remonter à la source des phénomènes que l'ignorance nous fait appeler surnaturels et miraculeux, pour nous apprendre que toutes les causes occultes sont des forces naturelles à découvrir et à soumettre.

Autrefois, on prenait les éclats de la foudre pour les éclats de la colère divine, et pour se préserver de ses redoutables effets on ne connaissait que le moyen peu sûr de se recommander à la providence. Aujourd'hui on dresse sur les maisons une barre de fer communiquant par une chaîne avec l'eau

d'un puits, et l'on est à l'abri du feu du ciel. On a reconnu que le tonnerre est dû au mouvement du fluide électrique; on a étudié les propriétés de ce fluide, et l'on est parvenu à les appliquer à l'industrie. L'électricité cesse dès lors d'inspirer à l'homme une terreur honteuse et devient son humble servante. Il doit en être de même de tous les faits de l'ordre dit miraculeux, surnaturel, magique, c'est-à-dire magnétique, dont l'existence est parfaitement vraie, mais restée jusqu'à ce jour sans explication. Comme le tonnerre, ils sont produits par un fluide qui est une modification organique de ce fluide universel, à la fois la base moléculaire de tous les corps et l'agent moteur de toutes les fonctions vitales; de ce fluide dont Fourier a constaté l'existence et qu'il a désigné par le mot *arome*.

Le fluide vital est le feu invisible qui fait mouvoir tous les ressorts de la machine humaine, il est l'aliment de la vie. Or, il est reconnu que la nature, c'est-à-dire la vie, est à la fois le meilleur médecin et le meilleur remède pour elle-même. Si néanmoins elle succombe maintes fois sous le poids de la maladie, ne serait-ce pas qu'elle manque de son élément propre, de ce fluide magnétique qui fait toute sa force? Et si, dès-lors, on trouvait le moyen de fournir à un organisme souffrant un surcroît de cette force vitale, n'aurait-on pas fait une immense découverte, celle de la véritable médecine, de la médecine naturelle?

Telle est la légitime prétention des magnétiseurs. Ils disent: De même que la volonté de tout individu a le pouvoir d'*envoyer* le fluide le long de ses trajets nerveux pour imprimer le mouvement à ses membres, elle peut également pousser ce fluide au dehors avec assez d'énergie pour lui faire franchir l'espace et pénétrer les substances les plus dures. Il sera donc possible à une personne bien portante de faire profiter de sa

richesse magnétique, par la communication du fluide, une autre personne qui s'en trouve appauvrie, et lui faire retrouver par ce moyen la santé qu'elle avait perdue.



Pour exécuter cette opération, véritable transfusion de la vie, le magnétiseur fait asseoir son *sujet* devant lui, et lui-même, se tenant assis ou debout, il dirige lentement une de ses mains ouverte dans le sens de la partie malade, ou bien suivant toute l'étendue du corps si la maladie est générale. Pour que ce geste, qu'on appelle *passe*, ait

l'efficacité voulue, il doit être accompagné de la volonté constante et bien arrêtée d'émettre le fluide par l'extrémité des doigts, et d'en saturer les organes.

Toutefois, les procédés de magnétisation varient dans une certaine mesure, suivant la nature des maladies. Si la santé est le produit de la juste proportion du fluide magnétique et de sa bonne circulation à travers tout le corps, on conçoit que la maladie peut être déterminée par deux causes tout opposées : ou bien par une disette locale ou générale du fluide, ou bien par son accumulation anormale sur certaines parties de l'organisme. Dans le premier cas, il convient de condenser le fluide sur le point de la maladie ; dans le second cas, au lieu de ce procédé, qui aurait pour effet d'aggraver le mal, il est nécessaire de déplacer le fluide et de lui rendre son cours naturel. Pour cela, il faut exécuter des passes vives et rapides à partir du siège de l'affection jusqu'à l'extrémité inférieure des membres, avec la ferme intention d'attirer au dehors le fluide de la personne. Cela s'appelle *dégager*.

Il y a donc, pour les magnétiseurs, deux classes de mala-

dies à considérer et deux méthodes correspondantes de magnétisation qu'il est indispensable d'appliquer avec discernement, chacune en son lieu, si l'on veut réussir à faire du bien et éviter tout accident. Par la méthode de *condensation*, on guérit la paralysie, les écouelles, l'hydropisie, etc.; par la méthode de *dégagement*, on vient à bout de l'apoplexie, des névralgies, des fièvres. La première est fortifiante et excitante, la seconde calme et rafraîchit; mais le plus souvent il est indispensable de marier les deux méthodes, et c'est là l'art du praticien habile.

Le magnétisme n'est pas seulement employé comme moyen de guérir; il a aussi d'autres applications, peut-être moins utiles, mais dont les effets sont encore plus surprenants. Cependant les unes et les autres reposent sur les mêmes propriétés physiologiques du fluide. En accumulant le fluide sur les organes sains d'une personne, on y produit une congestion factice qui amène dans les fonctions de ces organes, un trouble de nature variable, mais présentant toujours les symptômes de maladies connues. Ainsi, en agissant sur les différentes parties du système nerveux, on peut provoquer la paralysie, la catalepsie et une insensibilité absolue, semblable à celle que produit le chloroforme.

En chargeant le cerveau, vous déterminez le sommeil léthargique et le somnambulisme. Dans ce dernier état, se développent quelque fois de prodigieux phénomènes: le sujet peut avoir instantanément la connaissance de ce qui se passe à une distance quelconque, voir à travers les corps les plus opaques comme à travers le verre, et, ce qui est encore plus précieux, posséder tout à coup le don de juger des maladies et d'en prescrire le traitement convenable. Une telle faculté est malheureusement intermittente et peut être viciée par un mélange d'hallucinations trompeuses dont le somnambule est la pré-

nière dupe, et contre l'égarément desquelles on ne sait point encore se prémunir. La lucidité somnambulique ne présente au surplus de garanties sérieuses qu'autant qu'elle est guidée par une tendre affection ou par des sentiments élevés de bienveillance générale et de haute probité. C'est assez dire qu'il faut rarement s'y fier.

Un écrivain phalanstérien a dit à propos de la lucidité somnambulique : « Le magnétisme est une fenêtre ouverte sur le monde aromal. » Cette proposition n'est encore qu'à moitié vraie, car la fenêtre n'est pas ouverte et les carreaux en sont tellement brouillés ou colorés de tant de façons, que chacun de ceux qui regardent à travers voit les objets tout différents.

On peut encore, par la volonté, pervertir complètement les sens d'une personne magnétisée, au point que le froid lui fasse l'effet du chaud, que l'amer lui semble doux, que le noir lui paraisse blanc, et réciproquement. Il se fait même des expériences plus curieuses encore que je ne rapporte pas, de crainte, je l'avoue, de mettre à une trop périlleuse épreuve la confiance de mes lecteurs.

Du reste, tout les effets que je viens de mentionner se détruisent facilement et ne laissent après eux aucune trace. Pour rendre à la vie ordinaire une personne plongée dans le sommeil magnétique, on lui fait des passes horizontales au devant de la tête avec les deux mains rapprochées par leurs faces dorsales, et écartées ensuite avec vigueur. Si ce moyen ne réussissait pas, il faudrait magnétiser des genoux à l'extrémité des orteils, avec l'intention de forcer le fluide à s'écouler au dehors. Si le sommeil résistait à plusieurs tentatives de ce genre, que deux personnes prennent chacune dans leurs mains une des mains du somnambule, et le réveil ne tardera pas à s'en suivre.

Le magnétisme ne peut avoir de dangers sérieux que par la perversité de celui qui l'exerce. Malheureusement c'est là un cas digne d'être prévu au sein de la société subversive où nous vivons. La prudence prescrira donc à toute personne de ne se laisser magnétiser par aucun individu qu'elle ne connaîtrait pas pour être d'une parfaite honnêteté : un magnétiseur peut beaucoup sur un somnambule, et le fluide d'un méchant homme ne peut être que malfaisant.

Je résume en deux mots l'opinion réfléchie que je me suis faite sur le magnétisme.

Le magnétisme est une médecine *pivotal*, c'est-à-dire générale, qui, du moins dans l'état actuel de l'art, ne peut point suppléer tous les remèdes spécifiques, mais qui peut *toujours* seconder puissamment leur action, et souvent, *très souvent* les remplacer entièrement *avec un énorme avantage*, notamment dans toutes les affections chroniques.

Tout le monde est plus ou moins capable de magnétiser, car tout le monde a du fluide ; mais pour être en état de faire du bien aux autres sans nuire à sa propre santé, il faut être à la fois sain de corps et sain d'esprit.

Humeur douce et grave, bonté et fermeté, tel sera le caractère du bon magnétiseur.

Il n'est personne sur qui le magnétisme ne puisse produire de salutaires effets, mais il en est beaucoup, et c'est peut-être le plus grand nombre, qu'il est fort difficile, sinon impossible, de mettre en somnambulisme. — La chaleur favorise l'action magnétique, et le froid la contrarie, la détruit même. — Il est nuisible de magnétiser dans le temps de la digestion.

Maintenant, qu'on n'ait garde de se croire magnétiseur expert pour avoir lu ce petit traité sur la matière. J'ai eu uniquement pour but, dans cet article, d'attirer l'attention des intelligents lecteurs de l'almanach phalanstérien sur un moyen

aussi puissant que facile de soulager la souffrance, et de leur inspirer le désir de faire plus ample connaissance avec les règles d'un art qui leur donnera un pouvoir, de tous le plus précieux, celui de faire du bien à leurs semblables.

J. P. DURAND.

LA RELIGION PROGRESSIVE.

« Il est invisible, quoiqu'il se montre partout ;
 » impalpable, quoique nous nous en fassions un
 » image ; incompréhensible, quoique appelé par
 » toutes les lumières de la raison. Rien ne fait
 » mieux comprendre le souverain être que l'im-
 » possibilité de le concevoir ; son immensité le
 » cache et le découvre à la fois. TERTULLIEN. »

Le premier, le plus impérieux besoin de l'homme, c'est de se faire une idée de ses rapports avec ce qui l'entoure, c'est de se demander quelle est la cause de l'univers, quel est l'auteur de son être :

Ce rapport de l'homme et de la nature constitue la *religion*, expression d'une grande justesse et qui vient du latin *religare*, rattacher. La religion signifie donc la manière dont l'homme entend ses rapports avec la vie universelle.

D'après cela, on voit tout d'abord que la religion est nécessairement progressive. Elle s'élève et se purifie en raison des développements de l'intelligence humaine. Une religion immuable est une religion de mort, puisqu'elle suppose un arrêt de développement dans le peuple qui y croit. La Chine, l'Inde et la Turquie en offrent la preuve, aussi bien que les peuplades sauvages et barbares.

Ce n'est pas l'homme qui est fait à l'image de Dieu, c'est

l'homme qui fait Dieu à son image, ou plus exactement qui le conçoit d'une manière plus ou moins élevée et proportionnelle au degré de son intelligence.

L'homme a un tel besoin d'avoir une idée, une affirmation sur ses rapports avec le milieu vivant où il se voit plongé, que plutôt que de s'abstenir sur cette question capitale, il est invinciblement poussé à la déification de l'eau, du feu, du soleil, d'un animal. Dans son ignorance primitive, l'homme est donc *fétichiste*. La vie ne lui apparaît qu'au travers d'horribles ténèbres. Il voit le mal partout; craintif, défiant, il a peur de Dieu. Au second âge, lorsque la vie est moins mauvaise, l'idée de Dieu fait un progrès et prend une forme nouvelle. L'homme ne voit plus Dieu dans les éléments ou les phénomènes de la nature. Il le comprend comme un homme supérieur à lui. Il l'anthropomorphise.

Mais un être unique ne peut lui représenter tous les attributs qu'il attache à l'idée de Dieu. L'homme crée autant de Dieux qu'il aperçoit d'attributs divers : c'est le *Polythéisme*.

En continuant ainsi, l'homme arrive, par cette pulvérisation de Dieu, à en noyer l'idée dans la nature entière : c'est le *Panthéisme* fétichiste.

Mais la science, l'art, l'industrie humaine ont fait de nouveaux progrès; l'intelligence de l'homme ne peut plus vivre sur ces premières et puériles conceptions. L'unité de Dieu s'établit à toujours dans la conscience du genre humain. Dieu est distinct de l'homme. Il est bon. Le principe du Mal est vaincu, subordonné à celui du Bien. Cependant le mal conserve le caractère d'éternité. L'intelligence humaine devait encore travailler pendant des siècles avant de s'affranchir complètement de cette terrible conception de l'éternité du mal. Voilà quelle a été en partie l'œuvre du christianisme et voilà jusqu'ou il a conduit l'humanité.

Il importe de remarquer que le christianisme a dû recourir à une sorte d'anthropomorphisme mystique, pour universaliser l'idée d'un Dieu unique, distinct des êtres finis.

Aujourd'hui, grâce au séculaire héritage de nos pères, en présence des nouvelles découvertes de son génie, l'humanité répugne à ces anciennes conceptions de Dieu pour embrasser avec plus de foi, d'espérance et d'amour, une affirmation plus haute et plus digne.

La conscience humaine ne peut plus accepter un Dieu vengeur et terrible, le Dieu des armées et de l'enfer, elle ne conçoit qu'un Dieu de paix et d'amour étendant sa providence universelle sur tout ce qui vit. Comment l'homme qui aspire à la paix sur la terre, qui y croit et commence déjà à réaliser sa croyance, pourrait-il accepter un Dieu moins grand et moins bon que lui, laissant régner la guerre et le désordre au sein de l'univers ?

Aujourd'hui, débarrassé de cette crainte du mal absolu, de ces notions primitives d'un dieu fleuve, d'un dieu bête, d'un dieu soleil, d'un dieu homme, l'humanité ne conçoit Dieu que comme l'être infini, absolu, qui dispense partout la vie. L'homme ne craint plus la mort. Il sait que le néant n'est pas. Rien ne sort du néant et rien n'y rentre. Tout vit et se transforme incessamment selon la loi inéluctable de l'Eternel. L'homme a pleine confiance en Dieu, parce qu'il l'aime et ne le craint plus.

Quelques philosophes, par réaction contre les vieilles notions anthropomorphiques de Dieu, ont été jusqu'à se perdre dans un faux panthéisme, en niant à Dieu la qualité *d'être*. Ils ont fait erreur, emportés par la lutte contre les faux dieux et par désir de débarrasser l'esprit humain de ces fantômes malfaisants.

Si la qualité *d'être* appartient à quelqu'un, c'est évidemment à l'absolu et à l'infini.

En effet, si l'homme sent bien qu'il est, il s'aperçoit bientôt, pour peu qu'il réfléchisse, que son être est borné, fugitif; qu'il n'a de valeur que parce qu'il tient à l'être infini, parce qu'il fait partie de la vie universelle. L'homme ne jouit que d'un présent insaisissable, comme le point mathématique; il sort incessamment du passé pour entrer dans le futur. Pour Dieu, au contraire, pour l'infini et l'absolu, le présent est éternel. Il ne connaît ni le passé ni le futur. Dieu EST; l'homme vit, mais il vit dans le sein de l'être universel dont il est une manifestation infinitésimale. Là est son titre à la vie et à l'être.

Dieu n'absorbe pas toutes les créatures, puisqu'il leur permet de se manifester d'une façon particulière; mais il les contient toutes. *In eo vivimus, movemur et sumus*, comme dit saint Paul. Dieu embrasse l'universalité des êtres; nous vivons en lui, et aucun de nous n'est lui; car si la vie, dans son absolu et son infinité, est diverse et multiple, son premier caractère est l'unité.

Dieu vit dans la multiplicité de ses manifestations, mais il n'EST que dans l'Unité.

Telle est la véritable religion, qui laisse chaque chose à sa place. A Dieu l'ETRE dans son absolu et son infini, mais non une sorte de personnalité anthropomorphique; à l'homme la vie et une certaine communication de l'être, limitée et finie.

Dans cette éternelle recherche du lien mystérieux de l'absolu et du relatif, de Dieu et de l'homme, on s'est souvent trompé, parce qu'on n'a pas pris garde à la différence capitale de leurs modes d'être.

Le mode d'être de Dieu, c'est le présent; celui de l'homme, c'est le passé et le futur; il ne touche au présent que par un insaisissable lien, mystérieux, insondable.



EDUCATION.



Au bon vieux temps, à l'époque où les machines ne venaient pas aider le travail de l'homme, à l'époque où il fallait des millions d'esclaves dociles au fouet pour qu'un petit nombre de privilégiés pussent se livrer à la culture de leur intelligence et goûter le charme des arts naissants, les hommes assez heureux pour avoir acquis quelque science se gardaient bien de la transmettre indifféremment à tous. Ils avaient imaginé des procédés d'éducation en rapport avec le milieu dans lequel ils vivaient. Dans l'Inde antique les savants employaient une langue spéciale, le sanscrit; dans l'Égypte ils avaient une écriture spéciale, les hiéroglyphes; ils allaient plus loin dans la Gaule, ils poussaient la méfiance jusqu'à ne rien écrire et

ne transmettaient leurs connaissances que par la parole. Partout des épreuves se dressaient sur le seuil de la science comme ces monstres qui défendaient l'entrée de la forêt enchantée du Tasse, afin d'en détourner tous ceux qui n'étaient pas intrépides et robustes de corps et d'esprit. La retraite loin du monde, les jeûnes, les austérités étaient imposés comme première préparation, puis venaient ces initiations terribles où les faibles d'intelligence perdaient leur raison, où les faibles de complexion laissaient quelquefois leur vie. Ces préparations, ces épreuves duraient non pas des jours, mais des mois, des années.

Bien des révolutions ont passé sur le monde depuis cette époque. Le christianisme est venu montrer que l'esclavage et le prolétariat peuvent disparaître de notre société sans que le travail soit entravé, sans que le progrès matériel soit arrêté dans sa marche. Mais l'humanité ne se dégage qu'avec une extrême lenteur des liens qui l'ont garrottée à l'origine. Nous proclamons que la science doit être livrée à tous, mais nos procédés d'enseignement continuent à en faire le privilège de quelques uns, et malgré quelques perfectionnements de détail, l'ensemble de notre système d'éducation ne se prête pas assez à la vulgarisation de l'instruction et de la science.

Il y a entre les études une gradation naturelle. Les unes relèvent surtout de l'observation; les autres sont fondées presque uniquement sur le raisonnement et la logique. Celles-ci réclament une intelligence plus exercée et sont moins accessibles aux enfants. Ce sont celles qu'on leur impose d'abord.

Dans toutes les sciences il y a un côté pittoresque et plus propre à frapper l'imagination. C'est ce côté qui devrait être d'abord présenté à l'enfant si l'on avait pour but réel de l'instruire. C'est exactement le contraire que l'on fait. Dans chaque étude on débute par la partie la plus difficile.

L'enfant vit d'abord par les sens, donnez de la justesse et de la promptitude à sa vue, de la finesse à son ouïe, de la délicatesse à son odorat, de la dextérité à sa main, de la force et de la souplesse à tous ses membres. Développer et perfectionner en lui les moyens d'agir et d'acquérir des connaissances, tels devraient être les premiers soins de l'éducateur de la jeunesse.

Dans un asile rural on a imaginé de faire travailler les enfants à l'agriculture pendant l'intervalle des leçons ; dans quelques écoles on a établi des exercices de gymnastique. Les petites filles sont exercées aux travaux d'aiguille. Mais ces essais partiels d'éducation sensitive sont loin d'être aussi développés qu'ils devraient l'être. Presque partout les enfants, chez qui le besoin d'agir est si impérieux, sont condamnés la plus grande partie du jour à l'immobilité.

Parmi les études spéculatives, il en est une que le petit enfant place avant toutes les autres, c'est la zoologie. Les animaux sont pour lui des amis avec lesquels il se plaît à vivre, dont il veut savoir le nom, les mœurs, les usages, la patrie, dont il étudie la conformation avec une persévérance infatigable. Examinez avec l'enfant les animaux qui peuvent être mis sous ses yeux ; fournissez lui des images des autres : à chaque exhibition ajoutez une historiette, et à dix ans vous en aurez fait un habile zoologiste.

Il en est de même de la botanique. Tous les enfants sont passionnés pour les fleurs, tous aiment à les cueillir, à les assortir, à les effeuiller, à s'en tresser des couronnes. Il n'est pas d'enfant qui ne soit au comble du bonheur lorsqu'il peut cultiver un petit jardin et observer chaque jour le progrès des plantes qu'il y a semées. Il y a dans ce fait tout un cours de botanique en germe. Si la plante en sortant du sol n'a qu'une feuille, son développement sera tout autre que si elle en a deux.

Parmi les fleurs que l'on effeuille, les unes sont simples, les autres composées de plusieurs fleurs agglomérées; les unes ont des étamines et des pistils, les autres n'ont que des étamines; telle enveloppe frileusement sa fleur dans un double calice, tandis que cette autre l'abandonne aux caresses du vent; etc., etc. Au bout d'un petit nombre de leçons ainsi données, l'enfant sera lui-même en état de classer et de reconnaître les principales plantes; il saura l'histoire des végétaux utiles et d'agrément, sans avoir même songé qu'il fait une étude.

Observez l'enfant placé en face d'une mécanique. Comme il suit de l'œil tous ces mouvements étranges: avec quelle avidité il écoute les explications qui lui sont données, et quel plaisir il aurait à reconstruire en petit cette mécanique, ou au moins à la représenter sur le papier!

Il en est de même de tous les phénomènes si curieux de la physique, électricité, magnétisme, optique, acoustique, etc. Il en est de même des transformations si amusantes de la chimie.



Ce sont là des études sur le vif. L'enfant a les objets devant lui, il les voit, il les touche; il observe leur mode d'action. Pas d'abstractions, pas de théories intelligibles. Il comprend tout et n'oubliera rien.

C'est donc par l'étude des sciences na-

turelles que devrait logiquement commencer l'instruction des enfants. Eh bien, ces sciences ne sont enseignées presque nulle part dans les écoles élémentaires, et là où cet enseignement est donné on n'y admet que des enfants déjà avancés et qui ont passé par des études beaucoup plus difficiles. L'enseignement est d'ailleurs distribué sous une forme peu attrayante. Des théories, de longues explications préliminaires, des livres d'une sécheresse insupportable; peu d'expériences, peu de récits; des planches quelquefois, mais pas d'images amusantes. Enfin, tout ce qu'il faut pour rebuter l'enfant de ces études qui se présentaient avec le caractère d'un divertissement.

Parmi les études qui conviennent aux petits enfants, on peut encore placer l'histoire. Est-il un enfant qui au milieu des plus vives douleurs ne se calme tout à coup pour entendre un conte? On amuse les enfants par des récits fabuleux, mais l'histoire quand on sait y glaner peut devenir tout aussi amusante que le conte le mieux imaginé.

Il en est de même de la géographie qui peut s'enseigner par des récits de voyages, de la géographie physique dont il est si facile de présenter des tableaux intéressants, de l'astronomie même, pour laquelle j'ai vu se passionner de jeunes imaginations de 7 à 8 ans.

L'histoire est enseignée, il est vrai, dans un grand nombre d'écoles; mais quelle histoire? Des dates, des noms propres, des événements sans intérêt racontés dans un style complètement inintelligible, entremêlés d'erreurs colossales; les livres élémentaires d'histoire ne contiennent pas autre chose, même ceux que l'Université a pris sous sa protection. Trop heureux quand les enfants ne sont pas exposés à y rencontrer, sous prétexte de chronologie, ces prétendus vers techniques qui sont un outrage perpétuel au bon sens, à la langue et à la poésie!

Les géographies, comme les histoires élémentaires, se composent généralement d'une aride nomenclature qui ne laisse rien dans l'imagination. Voilà ce que l'on a su faire de ces études charmantes!

Il n'est pas d'enfants qui ne se passionnent pour la musique; il n'en est pas qui ne dessinent des bons hommes. Rien de plus facile que de mettre à leur portée la musique, même théorique. Deux airs bien rythmés, contenant l'un la gamme majeure, l'autre la gamme mineure, ascendante et descendante, serviraient de thème. Ces deux airs, joués sur un instrument, en prenant pour départ chacune des notes successives de la gamme, donneraient la théorie des tons; un chant commençant par l'une des gammes et se terminant par l'autre indiquerait la théorie des modulations. L'enseignement de l'harmonie élémentaire n'offrirait pas des difficultés beaucoup plus sérieuses. Si la musique est enseignée aujourd'hui avec une lenteur désespérante, c'est la faute des méthodes et non pas celle de la musique.



Il en est de même du dessin. A l'enfant qui débute, on fait tracer pendant des mois, des années des nez, des bouches, des yeux, ce qu'on appelle des *principes*. Il se dégoûte de ce travail, et lors même qu'il est parvenu à l'exécuter convenablement, il est incapable de composer une tête,

ou même de copier une statue. Il dessinait des bons hommes;

que ne l'a-t-on laissé faire? en lui faisant remarquer les défauts les plus grossiers de son travail, il serait bientôt devenu plus difficile, et peu à peu il en serait arrivé à vous demander de lui enseigner ces *principes* qui rebutent quand on les impose au début. Lorsque l'enfant saura tracer des lignes droites et des courbes régulières, laissez-le copier des maisons, des meubles, des objets de forme angulaire d'abord; il en saura plus en deux mois qu'il n'en apprendrait en deux années par la méthode de Jean Cousin, et il n'aura pas éprouvé un instant d'ennui.

Au dessin se rattachent les éléments de géométrie, la perspective, l'arpentage, et même l'arithmétique si riche en problèmes amusants, en énigmes dont il est piquant de chercher le mot.

Rien de tout cela n'est au-dessus de la portée des enfants, parce que dans toutes ces études le point de départ tombe sous les sens, parce que les objets peuvent être placés sous les yeux, en réalité ou par la pensée.

Nous dirons la même chose de la partie pratique des langues.

Une série d'historiettes très courtes, très amusantes, en italien, en anglais, en allemand, voire même en grec et en latin si l'on y tient absolument, placées entre les mains des enfants et traduites par fragments, donneront rapidement la pratique de toutes les langues mortes ou vivantes. — Quant à la théorie, c'est autre chose.

La théorie des langues, la grammaire, est une de ces études fondées sur des abstractions et des subtilités qui réclament une raison déjà exercée, et qui ne peuvent être que difficilement accessibles aux enfants.

Eh bien, dans le système officiel d'éducation, on laisse de côté toutes les études amusantes et l'on débute par celle-là!

Dans la plupart des établissements même, on ne donne pas d'autre enseignement que la grammaire et le catéchisme. De la métaphysique pure à de pauvres enfants à qui l'on n'a pas même appris à observer !

Encore si l'on allait de l'ensemble au détail, du connu à l'inconnu ; si prenant une historiette amusante, on la décomposait en alinéas, en phrases, en propositions, de manière à distinguer tour à tour le sujet et l'objet de l'action ! Cette étude ne laisserait pas d'être assez difficile, mais enfin elle ne serait pas inintelligible. Loin de là, l'enfant est lancé de prime abord dans ce chaos d'abstractions nommées les dix parties du discours, que l'on n'a pas même pris la peine de classer d'une manière uniforme. Placé au milieu de ces mots étranges qui expriment des idées plus étranges encore, menacé du pensum s'il n'étudie pas, le pauvre enfant prend le parti d'apprendre sans comprendre, de se payer des mots qu'il n'entend pas, et voilà peut-être son jugement faussé pour la vie !

Nous devons cependant constater un progrès accompli dans l'enseignement grammatical. Les grammaires que l'on met aujourd'hui entre les mains des enfants sont écrites dans un français tel quel. Il y a un siècle on les écrivait encore en latin.

Nous ne rendons pas ceux qui enseignent responsables des vices de leur méthode. Ils ont trouvé l'enseignement établi sur une certaine base, ils n'ont pas cru pouvoir la changer, et ils se sont contentés d'y apporter des modifications de détails. La plupart de ces modifications sont heureuses, mais ce n'est pas assez. Ils ont cru que la tradition pouvait être améliorée, tandis qu'elle devait être répudiée comme n'étant plus en rapport avec notre état social, avec les tendances de l'humanité.

Pour faciliter les études, il n'y a guère qu'à prendre le contrepied de ce qui existe :

Développer les facultés sensitives de la première enfance, parce que c'est le moyen de rendre le corps sain et l'intelligence robuste ;

Faire solliciter l'éducation par l'enfant à mesure que ses facultés s'éveillent, au lieu de la lui imposer avant qu'elle ne soient éveillées ;

Commencer par les études de faits avant d'aborder les études de raisonnement et d'abstractions ;

Dans chacune de ces études procéder toujours du connu à l'inconnu, de la pratique qui frappe les sens à la théorie qui ne s'adresse qu'à l'esprit, de l'ensemble qui intéresse, au détail dont on ne se soucie que parce que l'ensemble a intéressé ;

Faire marcher plusieurs études à la fois parce qu'elles se prêtent une clarté mutuelle, et qu'il y a plus de profit pour l'intelligence à savoir, même à demi, un grand nombre de choses que d'en savoir très bien une seule ;

Et par suite, refaire presque tous les livres élémentaires en mettant à la fin ce qui est au commencement et au commencement ce qui est à la fin, et surtout en les écrivant dans une langue que l'enfance puisse entendre.

En un mot, remplacer l'éducation compressive et redoutée par l'éducation attrayante et ardemment sollicitée.

Tels sont les principaux points du programme de l'éducation nouvelle.

Sans doute cette éducation ne pourra être pleinement réalisée que dans la commune sociétaire, alors que les enfants, au milieu de toutes les séductions de l'étude passionnée et du travail attrayant, trouveront en se jouant les occasions de développer toutes les facultés, tous les instincts de science, d'art et d'industrie que la nature a placés dans leurs âmes.

Mais en attendant le jour où ces merveilles pourront se réaliser, il y a, sans sortir de la société actuelle, une grande réforme à opérer, une réforme qui tout en transformant en séances de plaisir les séances pénibles de l'école, permettrait d'augmenter dans une proportion énorme la dose d'instruction donnée à chaque enfant, et de remplacer par une éducation forte, solide, professionnelle, ces demi-connaissances littéraires qui jettent chaque année sur le pavé de la société tant de bavards et de chercheurs de places.

Cette réforme est déjà commencée. Les enfants qui fréquentent les salles d'asile sont si jeunes encore qu'il a bien fallu, pour leur enseigner quelque chose, se mettre à leur portée et leur parler une langue qu'ils fussent capables d'entendre. Les essais que l'on a tentés dans cette direction ont produit des résultats inattendus et prouvé le merveilleux effet de la méthode de l'attrait appliquée à l'enseignement. Mme Pape (Marie Carpentier), directrice de l'école normale maternelle de Paris, a publié sur ce sujet des livres charmants (1) et que les éducateurs de la jeunesse ne sauraient trop méditer. Dans une publication qui devrait se trouver également dans toutes les familles (2), M. Jules Delbrück fait aussi de l'éducation attrayante, non pas seulement théorique, mais pratique, au grand amusement et profit de ses lecteurs jeunes et vieux. Il faut que ce mouvement se généralise. Il faut que tous les amis de l'humanité se mettent à l'œuvre pour extirper ce hideux système d'éducation qui rend l'étude synonyme de l'ennui et qui interdit au grand nombre les abords de la science. Montaigne l'a dit il y a longtemps, et les faits dont

(1) Librairie Hachette, rue Pierre-Sarrasin, 42.

(2) *Journal des Mères et des Enfants*, revue de l'Éducation nouvelle, avec images coloriées, etc., rue Neuve-des-Petits-Champs, 97 — Prix : 42 francs par an.

nous sommes témoins nous en fournissent chaque jour une nouvelle preuve : tous nos maux, guerres civiles, oppression, misères, maladies, tous les fléaux qui affligent la pauvre humanité, ne viennent que de notre ânerie, et cette ânerie provient le plus souvent de ce qu'à notre entrée dans la vie, on a arrêté l'élan qui nous portait à nous enquérir et à savoir. Réformez l'éducation et vous aurez réformé la société.

J. FLEURY.



L'ordre civilisé est comparable à une table mal servie où les convives intriguent pour s'enlever les morceaux qu'on offrirait civilement à son voisin s'il y avait abondance. Tel est le vice radical de la Civilisation. En quelque sens qu'on l'organise, on y verrait toujours une caste s'emparer des emplois et des bénéfices, tant qu'on n'appliquera pas à ce vice le véritable remède qui est l'abondance, l'enrichissement du Corps social. S'il peut arriver aux Garanties, son produit s'élèvera déjà au double de celui de la Civilisation. Cet avantage, réuni à celui d'une répartition mieux ordonnée, suffirait déjà à changer toute la marche de la politique civilisée.

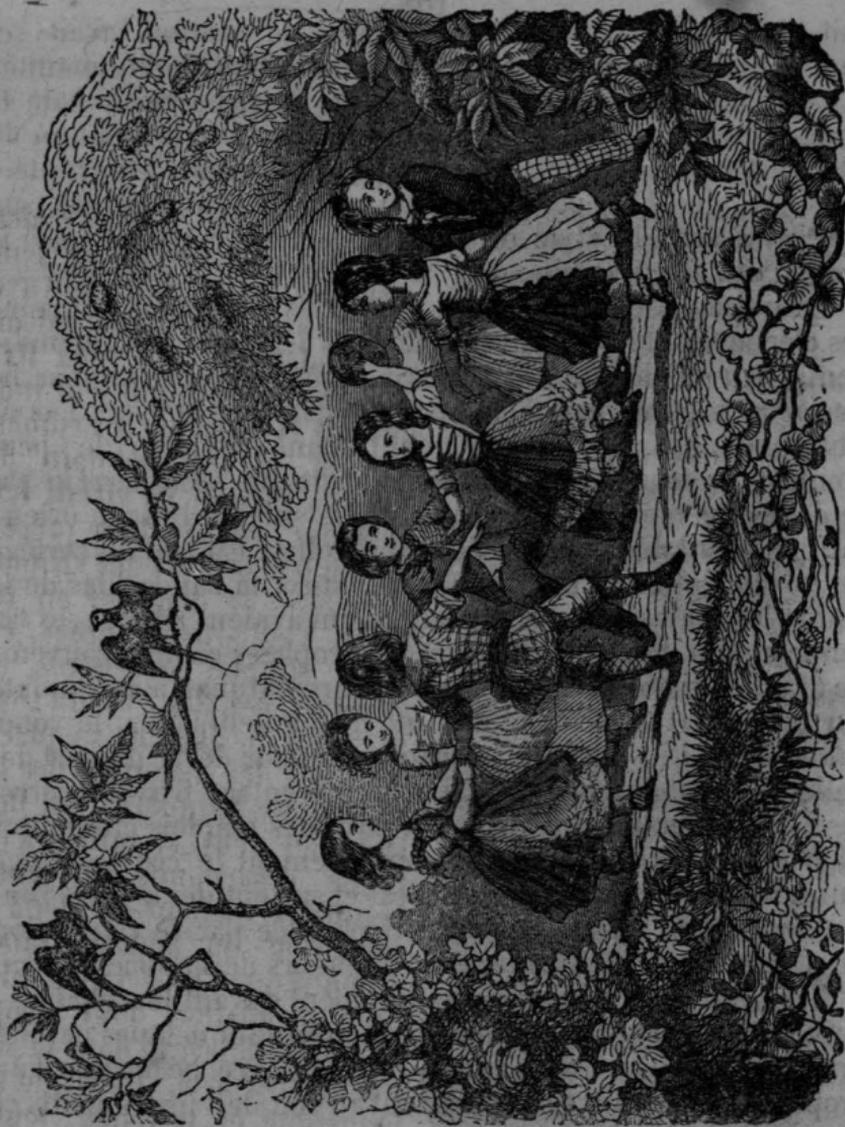
FOURIER.

PROMENADE DANS L'AVENIR.
UN PHALANSTÈRE EN 1910.

(Une réception d'acteurs chinois.)



Les enfants, qui s'étaient promptement revêtus de leurs costumes de fête, coururent avec impatience à l'un des balcons du phalanstère, les yeux fixés dans la direction que leur indiquaient la musique instrumentale et le son lointain des chœurs. Bientôt ils virent leur phalange, jalouse de se présenter en bon ordre à des visiteurs étrangers, se déployer en bataille. Vieillards, femmes, enfants, simples sociétaires, dignitaires, vestales, chacun trouva, sans hésitation, sa place; la variété des costumes, des insignes, des bannières qui flottaient au vent, se ralliait à des règles d'harmonie, et jamais peintre ou metteur en scène ne conçurent un tableau mieux ordonné que l'aspect général de cette population dont chaque membre était élevé dans le sentiment des arts. Bien que romanesque et poétique, tout à



fait éloigné de la monotonie civilisée, le costume avait ses antécédents, ses analogues dans les traditions de l'humanité ; il rappelait la France du XVI^e siècle, la riche époque de la renaissance qui avait imprimé son cachet à la décoration du phalanstère lui-même. Ce caractère occidental, emprunté à l'histoire de l'Europe, se dessina surtout vivement par son contraste avec le style oriental fidèlement conservé par la troupe des acteurs chinois.

La musique de Marly avait cessé, les gongs, les tamtams, les clochettes et les autres instruments asiatiques lui répondirent. Bien qu'éloigné des usages européens, l'ordre de marche des acteurs étrangers n'était pas moins conforme aux lois de l'harmonie ; composée seulement d'une centaine de personnes, la troupe occupait cependant un vaste terrain par le développement de ses chariots qui, suivant l'usage oriental, portaient des voiles et des banderolles. En tête du cortège on voyait flotter de nombreux drapeaux ; la bande lilas de la Chine les avait reçus des phalanges qui avaient admiré ses talents et qui lui avaient donné ces trophées comme souvenir de grandes victoires dramatiques. On remarquait aussi, monté sur un cheval blanc et vêtu d'une robe à fleurs d'or, le vénérable Kiou-Li, chef de la troupe, auteur de la plupart des ballets et pantomimes qu'il faisait représenter ; il avait exercé, devait exercer encore dans son pays des emplois éminents, l'harmonie sociale ignorant complètement le cruel préjugé qui a fait si longtemps des artistes, et surtout des artistes dramatiques, une classe de parias dépouillée par la civilisation de presque tous les avantages et honneurs de la société.

Les Chinois se déployèrent fièrement devant les phalanstériens de Marly. Les vestales prononcèrent quelques paroles gracieuses auxquelles Kiou-Li répondit avec beaucoup d'à-propos, puis les rangs se rompirent au son des instruments et les groupes se mêlèrent.

Habitué à la vie collective et à l'hospitalité, les habitants de Marly eurent bientôt démêlé parmi leurs visiteurs ceux qui pouvaient entrer avec eux en conversation sympathique. Ne sait-on pas, d'ailleurs, qu'en Harmonie chaque homme porte sur lui son blason individuel, indiquant par des emblèmes ses goûts dominants? A quoi servirait enfin le groupe des *fées* si exercées à deviner les affinités et les sympathies, si elles n'interviendraient pas dans ces occasions pour faciliter les liaisons, rapprocher les caractères faits pour s'unir?

Les fées de Marly, dont les maîtresses de maison de la société civilisée auraient voulu posséder le talent magique, eurent cette fois peu d'art à déployer dans la réception des auteurs chinois : un attrait général portait les deux populations l'une vers l'autre ; on était disposé à l'expansion. Bientôt les chasseurs, puis les poètes, peintres, musiciens, pêcheurs, mécaniciens, agronomes, se furent reconnus ; la conversation la plus animée s'engagea de toutes parts, et lorsqu'on arriva sous le vestibule du phalanstère, chacun savait déjà près de quel visiteur il voudrait se placer à table et quels hôtes il se chargerait spécialement de piloter pendant son séjour.

Théophile descendit alors avec les enfants, et l'accueil qu'ils firent aux enfants orientaux fut encore plus vif et plus empressé que l'accueil fait par leurs parents aux grandes personnes.

— Avez-vous besoin de vous reposer ou de répéter la pièce que vous nous donnerez ce soir ? dit l'unarque Thadeus à Kiou-Li.

— Nullement ; nous arrivons de Paris et nous avons fait presque toute la route par le chemin atmosphérique, la communication par la voie des aérostats n'étant pas encore parfaitement établie sur cette ligne. Nous ne sommes point fati-

gués; nous savons nos rôles, et nous emploierons volontiers le temps qui nous sépare du repas à visiter votre phalanstère.

On remarqua généralement que Kiou-Li s'exprimait dans un français correct. Il y avait quarante ans que cet idiome avait été désigné par le conseil sphérique comme langue provisoire d'unité destinée aux relations internationales. On enseignait le français dans toutes les phalanges du globe, mais l'harmonie, qui ne procède jamais par voie d'abolition ni de suppression, n'avait pas interdit l'emploi des idiomes nationaux; ils se perpétuaient pour les relations bornées aux différentes contrées, et l'habitude de parler chinois donnait encore un cachet particulier à la prononciation du chef oriental. Cet usage de deux langues, l'une locale, l'autre universelle, ne pouvait durer encore bien longtemps; les relations pacifiques des peuples avaient pris un tel degré d'activité que sans cesse ils s'empruntaient les uns aux autres des radicaux, des tournures de phrase; chaque idiome local versait dans la langue générale tout ce qu'il avait d'original et d'énergique; on sentait qu'avant peu d'années les langues purement nationales se seraient épuisées en apportant leurs éléments les plus précieux à la langue d'unité, qui ne serait plus le français, tissu primitif, mais un magnifique et riche langage seul digne de l'humanité associée parce qu'il résumerait en lui le génie de tous les peuples.

La proposition de Kiou-Li ravit Thadeus, qui répondit : — Je ne sais si vous avez pu voir la fin de la *civilisation*; quant à moi, je ne connais ce triste état social que par les livres, et j'ai lu force plaisanteries sur les propriétaires civilisés qui avaient la manie de faire admirer leur domaine aux étrangers dans le plus grand détail; ils ne faisaient pas grâce d'une laitue, à ce qu'on assure. L'inspection d'un domaine civilisé durant des heures entières devait être assurément fort mono-

tone ; mais ces braves gens obéissaient à une attraction bien naturelle. Moi qui ne suis pas ici seul propriétaire, mais à qui mes associés permettront de me considérer près de vous comme leur représentant, je n'ai pas de plus grand plaisir que de faire admirer à des étrangers notre phalanstère, de les conduire partout, dans les champs, dans les ateliers, à la basse-cour, à la buanderie. Mon attraction cependant ne violente en rien celle de mes hôtes. Je ne vous aurais pas imposé cette visite ; mais je suis heureux de la voir désirée par vous.

La phalange est déjà retournée à ses travaux ; elle y est attirée par des mobiles si puissants, que votre arrivée n'a pu opérer qu'une diversion bien courte. Vous verrez nos travailleurs à l'ouvrage, spectacle plus intéressant qu'une promenade à travers des ateliers vides. La troupe qui vous accompagne nous suivra si cette occupation lui plaît ; je serai secondé par les membres de la *Régence*, qui sont demeurés autour de moi. Chacun d'eux est le chef d'une branche de travail et vous renseignera merveilleusement sur sa spécialité. J'espère que le magnat Théophile, le plus illustre et le plus expérimenté de nos sociétaires, voudra bien nous accompagner ; il est inséparable d'une troupe d'enfants, mais je pense que vous voudrez bien les souffrir.

Pour toute réponse, Kiou-Li embrassa quelques-uns des enfants. Il tira même de sa poche quelques menus jouets de son pays dont il fit la distribution et qui eurent un succès d'enthousiasme.

— Ici, reprit Thadeus, au pied de cette statue de Fourier en marbre blanc, nous sommes au milieu de la cour d'honneur ; c'est le lieu des manœuvres, des rassemblements et défilés du matin ; cette esplanade est quelque peu aride et nue ; mais nos sylvains ont planté sur les côtés ces jeunes arbres qui finiront par abriter les bancs où vont s'asseoir pendant les

manœuvres les bambins et les patriarches. Le conseil des édiles et architectes projette, en outre, la construction de deux fontaines. Nous voulons qu'elles nous fassent honneur ; aussi avons-nous demandé pour les décorer des figures de Bronze au célèbre Cellini, de Florence, si digne de l'artiste qui a déjà illustré son nom.

Dans cette cour d'honneur, nous sommes entre la ville et la campagne : le phalanstère par ici, les étables et la basse-cour là bas. Parcourons un instant, s'il vous plaît, les bâtiments destinés aux animaux ; aussi bien, ce sera pour aujourd'hui le seul hommage que nous puissions rendre à l'agriculture ; le temps nous manquerait pour voir les champs, les bois et les vignes.

Thadeus désirait d'autant plus conduire ses hôtes vers les basses-cours et les étables, que ces constructions et le bétail qu'elles renfermaient constituaient une des gloires du phalanstère de Marly, un de ses titres à la célébrité. L'unarque, sensible à la *cabaliste* comme le sont tous les ardents travailleurs, était heureux de faire montre de ces richesses en présence de dignitaires des phalanstères voisins que la venue des acteurs chinois avait attirés à Marly et qui grossissaient à chaque instant le cortège des visiteurs.

Les bâtiments de l'exploitation agricole formaient un demi-cercle, entourant une partie de l'esplanade et faisant face aux galeries et pavillons du phalanstère. Ces constructions, quoique rustiques et bien éloignées du luxe déployé dans l'habitation des hommes, présentaient un caractère de confort, de propreté et en même temps de grandeur et d'harmonie, que la civilisation n'avait jamais réalisé ni même rêvé pour le logement des animaux. Kiou-Li et la plupart de ses compatriotes ouvraient de grands yeux ; plusieurs même prenaient des notes en confessant que leur pays n'avait pas encore su

réaliser aussi bien que la France l'application des idées phalanstériennes à l'économie agricole.

— Vous admirez la France, dit Théophile en soupirant. Votre intention, sans doute, est de faire un voyage en Angleterre ?

— Assurément.

— Eh bien ! nous y sommes dépassés. Les soins qu'on y donne au bétail font mon envie. Cette partie rurale du phalanstère, dont le germe se trouvait dans la ferme civilisée, est arrivée en Angleterre à un point de perfection dont on a pu juger aux dernières expositions agricoles de Londres. Les étables de la Suisse nous donnent aussi bien du souci ; nous n'en sommes pas encore là, mais nous y arriverons, Dieu merci ! et ce n'est pas le zèle qui nous manque pour soutenir l'honneur national.

— L'honneur national ! interrompit Thadeus ; n'est-il pas affligeant de penser qu'on le mettait autrefois à tuer les hommes et à ravager les villes ?

— Chaque pays le met aujourd'hui à planter plus haut que les autres sa bannière agricole, industrielle, artistique ; mais entrons dans ces étables.

Les bâtiments réservés aux bêtes à corne formaient le centre et le pivot des constructions rurales. A l'intérieur, tout était construit en bois blanc, dans le style des châtelets, et admirable de propreté. Un petit groupe de bouviers de service renouvelaient avec activité la litière ; quelques femmes étaient occupées à



traire les vaches. Les visiteurs parcoururent une galerie qui tournait autour de l'étable et qui les faisait planer sur tous les détails. Ceux d'entre eux qui étaient consommés en agronomie engagèrent bientôt des discussions sur l'origine des admirables races de bétail qui frappaient leurs yeux et sur les croisements qui avaient pu les produire ; ils demandèrent des renseignements aux jeunes gens de service, qui répondirent avec affabilité. Tous avaient le goût des occupations champêtres et considéraient comme un plaisir les séances qu'ils passaient à l'étable quand venait leur tour ; les éloges donnés par toute la France aux étables de Marly leur inspiraient un vif orgueil corporatif. Ils entendirent en souriant les délégués des phalanges voisines multiplier les observations malignes et ne manquèrent pas de relever ces critiques, mais avec le tact et l'urbanité dont tout enfant prend l'habitude en Harmonie.



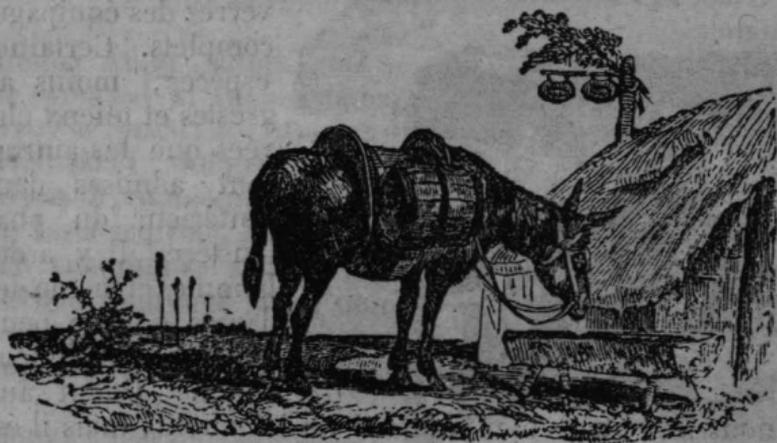
De l'étable, notre colonne pénétra dans la bergerie par une porte intérieure. « Voyez, disait Théophile, l'état florissant de ces moutons, de ces béliers ; ce n'était pas ainsi que l'on traitait les animaux dans mon jeune âge ; mais pouvait-on avoir pour eux beaucoup de pitié, quand on en manquait pour les hommes ?

— Nous avons pris à gauche, dit Thadeus ; si nous avons pénétré dans l'aile de droite de ces bâtiments, vous auriez vu notre écurie ; elle vaut la peine d'être examinée. Une écurie

de cinq cents chevaux, et bien tenus, je vous en répons ! Nos palefreniers montrent, s'il est possible, encore plus de zèle et d'amour-propre que nos bouviers; nous avons d'ailleurs des races curieuses, notamment les chevaux nains qui sont montés par nos enfants des petites hordes. Vous seriez bien aise peut-être de savoir comment sont traités les chevaux de votre compagnie, celui que vous montiez tout à l'heure ?

— Je suis sans inquiétude, dit Kiou-Li. J'ai vu des pages de votre phalange conduire à l'abreuvoir nos montures; d'ailleurs quelques-uns de mes compagnons se sont détachés de ce côté. Continuons la visite de l'aile gauche.

— Puisque nous ne visitons pas aujourd'hui l'aile droite, je vous dirai qu'elle contient, après les chevaux, des zèbres, race farouche dont les *civilisés* ne pouvaient faire aucun usage,



mais que la douceur générale des phalanstériens a rendus traitables; de fort beaux ânes; un toit écarté pour les porcs, genre de richesse que les gens pratiques ne dédaignent pas. De ce côté-ci vous trouverez les chèvres, d'autres animaux dont

nos bons procédés ont fait la conquête et qui s'acclimatent parfaitement, la vigogne et l'alpaca, venus d'Amérique; nous les employons à porter les fardeaux; mais il ne faut pas les excéder; nul animal n'est plus impressionnable, plus sensible, non-seulement au physique, mais on peut le dire, au moral.



— Dans l'extrême orient, dit Kiou-Li, nous n'avons pas encore toutes ces espèces; mais il est peu de phalanstères qui ne possèdent quelques paires d'éléphants, animal plus précieux aujourd'hui pour la production qu'il ne l'était autrefois pour la guerre.

— Après les vigognes, nous avons un chenil très bien garni de chiens de toute espèce, chiens de chasse surtout; vous



verrez des équipages complets. Certaines espèces, moins agrestes et mieux élevées que les autres, sont admises dans l'intérieur du phalanstère. Il y a des hommes et même des dames qui ne peuvent se passer de leur chien. Quant aux

chats, nous leur avons bien ménagé un logement, mais il est impossible de les y retenir; ils se promènent, et nous y trouvons notre compte par la ruine des souris et des rats; la chasse est quelquefois bien maigre, aussi les matous sont assez exacts à retourner à leur domicile pour l'heure des repas; ils reçoivent comme les autres animaux des distributions régulières

qui nous délivrent des sollicitations et des coups de griffe dont nous serions victimes pendant nos repas. Après leur festin du soir, on les enferme jusqu'au matin, et jamais la nuit nous ne sommes réveillés par ces concerts de miaulements partis des gouttières qui troublaient tant les civilisés et dont se plaint si fort le poète Boileau.

Les visiteurs parcoururent tous ces bâtiments annoncés. Quelques membres du cortège s'attardaient dans les parties de l'établissement qui leur offraient un intérêt spécial, et pour cette population habituée à la vie des champs, à l'agronomie savante et raffinée, cette visite offrait un intérêt bien supérieur à celui qu'elle aurait pu avoir pour les citadins d'autrefois.

VICTOR HENNEQUIN

(La suite quelque jour.)



UNITÉ NATIONALE ET DÉCENTRALISATION ADMINISTRATIVE.

ÉQUILIBRE DE POPULATION.

→ *Emancipation et organisation de la Commune.*

La terre produit directement les denrées nécessaires à notre existence, elle produit les matières premières dont l'industrie s'empare pour les approprier, non seulement aux besoins essentiels de la vie, mais encore aux exigences et aux fantaisies du luxe. L'Agriculture est donc la source véritable de la richesse. C'est la productivité du sol qui fait la puissance de la plupart des nations, et cette productivité dépend elle-même de l'organisation du travail agricole.

On ne peut nier l'importance capitale de cette question, à laquelle se rattache intimement celle de la répartition des populations.

Pour le corps social, l'équilibre de population est une condition absolue de bien-être et de développement régulier, nous pourrions dire de santé. En effet, si cet équilibre n'existe pas, s'il y a paralysie d'une part, pléthore de l'autre, ici vide, là encombrement, le Corps social tout entier souffre : négativement, par suite d'une déperdition considérable de forces ; positivement, par suite d'un emploi anormal d'activité.

Nous sommes bien obligés de reconnaître que, dans l'état actuel des sociétés, la répartition des populations est fautive, irrégulière, en complet désaccord avec la loi naturelle qui doit présider à toute organisation, c'est-à-dire en désaccord avec l'Ordre vrai.

Que se passe-t-il chez nous, en France, par exemple ? nos

grandes villes regorgent d'habitants, qui s'y pressent, s'y entassent, tandis que les bras manquent aux travaux des champs. Des masses, de jour en jour plus nombreuses, viennent s'agglomérer dans nos cités manufacturières, où elles ne trouvent ni espace, ni air, ni soleil. Travaux monotones, habitations insalubres, chômage et misère, voilà ce qui les attend; et cependant elles ne peuvent se soustraire à l'influence secrète, à la force irrésistible qui les pousse là où il y a un mouvement intellectuel, une atmosphère de luxe, d'art et de jouissances, une vie fiévreuse sans doute, mais que traversent des idées, des aspirations, qu'illuminent toutes les audaces de l'esprit humain.

En fuyant leurs champs, leurs hameaux paisibles, les villageois fuyent aussi la pauvreté et l'ignorance!

Les veillées d'hiver sont quelquefois si longues, la chaudière est si triste, si froide quand elle s'enfouit sous la neige; le pain est si noir, et puis les sabots sont bien durs aux pieds nus des jeunes filles: les jeunes têtes rêvent partout de beaux habits!

Paris, Lyon, Rouen, Lille, Nantes, Bordeaux, Marseille, Strasbourg, on a eu vent de vos bruyants plaisirs, de vos fêtes, de vos théâtres, de vos splendides magasins inondés de lumière; et il se conte de fantastiques histoires de pauvres paysans ayant fait fortune au loin. On part donc, on dit adieu à ses vieux parents; on quitte les vignes et les vertes prairies, les brebis et les grands bœufs, les sillons et les arbres du verger. On abandonne tout cela pour la navette du tisserand, pour l'usine et pour l'atelier, pour le comptoir ou la boutique, pour la livrée de la domesticité peut-être.....

Qui sait! on apprendra quelque chose là bas, on deviendra peut-être riche; on vivra... on se sentira vivre! Belles illusions, vaines espérances, dangereux projets!!!

Il est, certes, très facile de comprendre et d'expliquer, quelles sont les causes qui font que les campagnes se dépeuplent. Or, cela ne suffit pas pour quiconque a au cœur l'amour de l'humanité : il faut aller plus loin, et le mal une fois constaté, chercher et trouver les moyens de guérison.

Si l'agriculture produisait en raison des besoins, si l'encombrement des centres manufacturiers n'engendrait pas des maux terribles, la concurrence anarchique, la dépréciation des salaires, la dégénérescence physique, les désordres moraux qui croissent et se multiplient avec la misère ; s'il n'y avait pas dans la fièvre des villes, aussi bien que dans l'ignorance des campagnes, des causes incessantes de perturbation, d'abrutissement, de pauvreté générale, on pourrait se borner à constater les faits et à dresser des tableaux statistiques ; mais le mal est immense, profond : après l'avoir reconnu et démontré, il faut se hâter d'y porter remède, et l'emploi de quelques palliatifs serait impuissant et ridicule en présence de l'énormité de la plaie.

L'agriculture souffre, elle manque de bras et de capitaux ; la source essentielle de la fortune publique se tarit, et d'autre part d'innombrables populations étouffent et s'étiolent dans l'enceinte méphitique de nos grandes villes.

Oui, nous ne saurions trop le répéter, le Corps Social tout entier est malade, parce que la répartition de la population sur la surface du sol est hors d'équilibre. Il est donc urgent de s'occuper activement et sérieusement de cette question qui touche aux plus graves intérêts du pays ; il s'agit de bien-être et de moralité ; il s'agit de la Liberté et de l'Ordre ; il s'agit de l'avenir, de la vie nationale.

Qu'on sache bien, toutefois, que ce n'est point par voie

d'ordonnances, de décrets et de réglementations prohibitives ou coercitives qu'il convient de procéder.

Toute idée de contrainte, toute mesure coercitive seraient inefficaces et dangereuses.

C'est à l'ATTRAIT seul, direct ou indirect, c'est aux moyens d'ordre naturel, aux procédés organisateurs qu'il faut demander la solution du problème.

Ces moyens sont nombreux et divers ; ils partent de l'organisation administrative actuelle et vont jusqu'à la commune sociétaire, pivot du système :

- Décentralisation administrative ;
- Extension des attributions municipales ;
- Bureaux de renseignements et de placements ;
- Institutions de crédit, banques rurales ;
- Comptoirs communaux, entrepôts, bazars ;
- Banque nationale ;
- Travaux unitaires d'irrigation ;
- Unité de l'impôt *par l'assurance* ;
- Education professionnelle, scientifique, artistique et agricole ;
- Gratuité d'enseignement pour toutes les branches élémentaires des sciences et des arts ;
- Application progressive du principe d'association ;
- Importation libre de l'industrie manufacturière et artistique dans les campagnes ;
- Alternance des travaux ;
- Salubrité et élégance des logements ;
- Constructions combinées de telle sorte qu'elles donnent pleine garantie à la liberté de l'individu et de la famille, tout en réalisant d'énormes économies et en favorisant l'essor du luxe collectif ;

- > Lavoirs, bains, crèches, salles d'asile, chaufoirs ;
- > Généralisation des bibliothèques publiques ;
- > Extension des fêtes musicales et des représentations dramatiques ;
- > Achat en commun des denrées et des objets de première nécessité ;
- > Emploi unitaire du gaz, des machines, de la vapeur, pour le chauffage, l'éclairage, les préparations culinaires, etc. ;
- > Association intégrale, libre et volontaire ;
- > Education attrayante ;
- > Travail attrayant ;
- > Organisation de la commune sociétaire, agricole-industrielle.

L'organisation de la commune qui résume toutes les forces constitutives de la société, toutes les réformes et améliorations que l'on peut tenter, et qui est la base du monde harmonien, est donc le but supérieur à atteindre. Or, c'est aussi dans l'affranchissement progressif de la commune actuelle que réside la puissance la plus réelle de transition pacifique et de transformation radicale.

Il importe, en conséquence, de se rendre un compte exact de l'état actuel de la commune pour bien comprendre ce qu'il y a à faire et quel chemin immense il faut parcourir pour arriver du point de centralisation administrative et subversive où nous sommes, à la décentralisation unitaire et enfin à l'unité nationale composée, c'est-à-dire à l'organisation hiérarchique de toutes les communes émancipées, libres, associées dans leur propre sein et solidaires entre elles.

La commune, telle qu'elle existe aujourd'hui, se compose d'un certain nombre de familles groupées sur un point du

territoire, liées par un même intérêt local, gérées par un maire et un conseil municipal élus.

Le maire est à la fois le délégué du pouvoir central et le gérant de la commune; nommé et élu, il agit tantôt comme le mandataire du gouvernement, tantôt comme le représentant de ses concitoyens. Ses arrêtés, pour être valables, ont, dans la plupart des cas, besoin de l'approbation du préfet auquel la loi confère le droit de les annuler. Le maire est non-seulement soumis à la surveillance du préfet, mais, en fait, sous sa dépendance complète.

Quant au conseil municipal, il peut réglementer, délibérer, proposer, émettre des vœux sur des objets d'intérêt local, mais ces décisions ne sont rien sans la sanction du préfet ou du ministre.

L'initiative de la commune, représentée par ses administrateurs, est donc plutôt une apparence qu'une réalité; le joug du pouvoir central, sous prétexte de tutelle, pèse sur la commune, restreint son action, étouffe sa volonté, énerve sa spontanéité. A chaque instant, elle se trouve empêtrée dans les rouages compliqués d'une bureaucratie que l'on sait peu diligente de sa nature; des mesures urgentes, des idées souvent fécondes, des tentatives hardies et utiles, doivent passer par la filière scabreuse des contrôles, au risque de rester accrochées au passage ou de sortir, après un long temps, de la poussière des cartons, revues, corrigées, diminuées, modifiées, expurgées de leur caractère primitif, de leur originalité, et marquées au cachet banal de la routine officielle.

Il s'en faut donc de beaucoup que la commune soit en pleine possession d'elle-même, et l'on n'ignore pas que les forces ne se développent, que l'activité productive ne trouve son énergie que dans une atmosphère de liberté et d'expansion.

Autrement il peut bien y avoir vie, sans doute, mais une vie négative, froide, sans passion, sans rayonnement.

Ce joug permanent, cette gêne continuelle, ces obstacles de chaque instant à l'essor individuel et collectif, contribuent pour une grande part à l'état d'ignorance et de mal-être dans lequel se trouvent les populations des campagnes, et par suite les poussent à émigrer dans les villes où elles espèrent instinctivement rencontrer plus d'aliments à leurs besoins d'activité intellectuelle. Que la commune soit émancipée, qu'elle devienne libre, attractive par son organisation même, et l'équilibre de population s'établit de soi-même.

La commune, composée d'une collectivité d'individus, constitue dans son organisation normale, telle que nous la concevons, une unité supérieure à l'individu; soumise aux mêmes lois naturelles que lui, elle ne saurait, pas plus que lui, grandir en savoir, en moralité, en richesse, qu'à la condition de s'appartenir, de se sentir libre et responsable, d'avoir enfin la conscience de son individualité, le pouvoir de penser et d'agir.

L'émancipation de la commune, en ce qui concerne son activité intérieure, sa vie intime, pour ainsi parler, n'altère en rien d'ailleurs les rapports hiérarchiques qui résultent de l'organisation cantonale, départementale et provinciale. La tutelle trop immédiate de l'État, à l'égard de la commune, peut être un obstacle, mais on comprend que pour les grands travaux d'utilité publique et d'intérêt général, routes, chemins de fer, canaux, irrigations, cours de rivières, ponts, forêts, etc., etc., l'influence d'une direction centrale est utile, nécessaire.

Expliquons d'ailleurs le rôle de l'État.

L'égalité pour tous, pour chaque citoyen, pour chaque fa-

mille, pour les citoyens réunis en groupes aussi bien que pour les familles groupées en associations ; voilà ce que nous demandons. Or, il ne faut pas confondre l'égalité du droit, le pouvoir d'expansion et de développement avec nous ne savons quel niveau égalitaire qui, venant d'en haut, s'abaisse uniformément sur tous, individus ou groupes, comprime les essors naturels, efface les titres caractériels et frappe d'un coin monotone les physionomies, les tempéraments et les types divers.

Aussi sommes nous les adversaires déclarés de l'absorption par l'état ; et c'est pour cela que nous classons parmi les réformes les plus urgentes et de l'intérêt le plus immédiat la décentralisation administrative et l'extention des attributions municipales nées du suffrage universel direct.

Que si l'on nous objecte que, par la décentralisation administrative, nous courons risque de porter atteinte à l'unité politique du pays, nous répondons que nous sommes partisans de l'Unité plus que qui ce soit. Notre doctrine est celle de l'unité universelle, et bien loin d'affaiblir la force centralisatrice de l'état, c'est-à-dire de la gérance administrative de la nation, dans ce qu'elle a de légitime, de bon, de nécessaire, nous voulons au contraire la fortifier. L'Unité nationale, fruit glorieux de plusieurs siècles, puise dans l'application de nos principes une force nouvelle. Qu'on y réfléchisse bien toutefois, l'Unité nationale peut exister sans liberté, avec la liberté restreinte, avec la liberté réelle, absolue, complète, et c'est du dernier terme de cette proposition qu'il s'agit aujourd'hui. Quoiqu'on fasse, quel que soit l'ordre de faits dans lequel on raisonne, on agisse, il y a pour nous un principe dominant. Ce principe, c'est la liberté ; hors de là, tout est cahos, désordre, impossibilité.

Si conformément aux besoins de notre temps, en raison

des progrès accomplis, nous restreignons considérablement le rôle de l'état ; d'un autre côté, nous purifions sa sphère d'action ; nous le rendons libre lui aussi, et entre autres choses nous l'affranchissons du joug de la féodalité financière.

Chargé du soin de régler les rapports du pays avec les autres peuples, l'Etat, gardien de la dignité nationale est aussi le gardien de l'honneur et de la fortune publics. Grande et noble mission ! à lui le droit et le devoir de garantir à tous sécurité et justice ; à lui le droit et le devoir de solliciter le progrès par une initiative intelligente, par une publicité constante et générale, par des encouragements éclairés ; à lui de convertir l'impôt en un vaste système d'assurances ; à lui d'entretenir au moyen de cet impôt, de créer, de multiplier les voies de grandes communications, à lui de faciliter, d'activer la circulation des individus et des choses ; à lui de répandre partout l'air et la lumière. L'Etat n'est point un pédagogue, mais un serviteur dévoué et intelligent ; l'état n'est et ne doit être ni producteur, ni industriel, ni agriculteur, ni manufacturier ; mais il lui appartient de rendre plus nombreux et plus solides les liens qui unissent, dans une religieuse solidarité, tous les enfants d'une même patrie.

Qu'on se figure maintenant une nation ainsi organisée : chaque commune de France s'administrant elle même, associant les forces qui la constituent, les bras et les capitaux, l'intelligence et la matière, la science et l'industrie, l'art et l'agriculture, les travaux de tout genre et l'éducation ; qu'on se figure chacune de ces communes douée de son individualité et de son caractère particulier, reflétant dans ses productions et dans ses mœurs, dans ses constructions, dans ses costumes, l'influence du climat et du sol ; obéissant avec bonheur à l'impulsion de son génie propre et jusqu'aux fantaisies de son imagination ; qu'on se figure un vaste réseau d'associations communales de

divers degrés, hiérarchisées et solidarisées entre elles par de puissantes institutions cantonales, départementales et provinciales, convergeant par une suite de progressions vers un centre commun, un foyer unitaire (l'Etat ou gérance nationale), tout cela mis en mouvement et équilibré par le jeu permanent du suffrage universel le plus étendu possible, et l'on aura le tableau d'une société telle que nous la concevons, d'une société forte et heureuse dans laquelle l'Ordre absolu résultera de la Liberté absolue ; dans laquelle l'unité harmonique de la nation sera d'un titre d'autant plus élevé et plus pur que les variétés qui la composeront seront plus nombreuses, plus libres et plus diverses entre elles.

Cette société sera conforme aux lois éternelles de la nature universelle, c'est à l'homme qu'il appartient de la constituer : là est sa destinée.

Cette société sera.

CHARLES BRUNIER.

LES POUVOIRS FORTS.

La force semble avoir repris l'empire du monde. La démocratie traquée sur tous les points de l'Europe expie dans les persécutions, dans les cachots et sur les échafauds de l'absolutisme ses aspirations et ses efforts.

A Naples, un roi entasse dans ses bagnes l'élite de son peuple ;

A Rome, une faction règne par la délation et par la terreur sur une population consternée.

A Vienne, un empereur de vingt ans, soutenu par les sabres des bourreaux de la Lombardie et de la Hongrie, déchire la constitution de l'empire et annonce fièrement à l'Eu-

rope que l'absolutisme est rétabli sur le trône des Césars d'occident.

En France... nous ne savons plus aujourd'hui jusqu'où il est permis de pousser ses récriminations et ses plaintes ; mais les faits de chaque jour parlent pour nous.

Eh bien, devant cette intimidation de la force, devant cette terreur générale qui ferme nos lèvres et arrête notre plume, nous demeurons calmes, confiants, sûrs de l'avenir, et nos adversaires nous envient la sécurité de notre foi et l'ardeur de nos espérances.

C'est que nous sentons que la vie de l'humanité est en nous, que le souffle de Dieu nous anime.

C'est qu'au delà de ces haies de baïonnettes qui veulent nous barrer la route de l'avenir, nous apercevons l'horizon radieux de la grande régénération.

Que peux-tu, force aveugle, contre ce torrent de l'idée qui s'étend, s'étend sans cesse, envahissant les générations, entraînant l'humanité frémissante ? Que pouvez-vous, dignes impuissantes du pouvoir, contre le flot de la démocratie qui monte et vient battre incessamment les bases vermoulues de vos vieilles institutions ?

L'ancienne autorité agonise ; sa mission sociale est finie ; celle de la liberté commence.

Sur tous les points de l'Europe, les peuples sentent qu'ils sont mûrs pour l'émancipation. Souffrant des mêmes douleurs, arrêtées par les mêmes entraves, en butte aux mêmes persécutions, les classes opprimées de tous les pays abjurent leurs haines nationales, leurs rivalités belliqueuses et se tendent les mains par dessus leurs frontières. La démocratie militante n'a plus qu'une patrie, et cette patrie c'est le monde.

Plus tard, quand sera accomplie la délivrance commune, les provinces, les nations, les races se reconstitueront d'elles-

mêmes, sans autre loi que la liberté, sans autre guide que l'attrait, sans autres conditions que l'affinité d'origine, de mœurs, de langage, de caractère, non plus pour se combattre, mais pour s'entraider, non plus pour se ruiner par la guerre, le pillage et les prohibitions fiscales, mais pour échanger librement les produits de leurs industries naturelles, les créations de leurs génies divers.

Ces prédictions, ces espérances, ces promesses qui, il y a cinq ans à peine, amenaient un sourire de pitié sur toutes les lèvres, sont déjà banales aujourd'hui, tant le monde a fait de chemin.

Ces nobles aspirations sont entrées dans le cœur des masses; l'ouvrier, le paysan lui-même comprennent instinctivement cette grande loi de la solidarité universelle qui va créer bientôt la nouvelle humanité.

Seuls, les hommes du passé, les Codini du pouvoir ferment partout les yeux à cette lumière rayonnante qui éclaire et réchauffe les ignorants et les humbles. Fièremment campés sur leurs trônes de velours, sur leurs chevaux de guerre, ils n'écoutent que le bruit de leurs caissons qui roulent, chargés de mitraille, sur le pavé des villes et sur les routes ferrées; ils ne comptent que les baïonnettes de leurs fantassins; ils ne voient que le rayonnement des lances aux banderolles flottantes, et retranchés dans leur arbitraire, derrière ces forêts de fusils chargés, ils crient bravement à leurs sujets: — Avancez!

Fanfaron de la force, ne voyez-vous pas qu'en frappant toujours, vos glaives s'émoussent. Ne savez-vous pas que les peuples sont comme l'hydre de la fable dont les têtes repoussent à mesure qu'on les abat!

Demandez à l'Italie, à la Hongrie, à l'Allemagne, si chaque goutte du sang de leurs martyrs n'a pas enfanté un

prosélyte de la liberté? Demandez si l'état de siège, les persécutions, les condamnations multipliées ne créent pas chaque jour de nouveaux partisans à l'idée nouvelle, de nouveaux adversaires aux doctrines de compression?

Oui la force brutale a fait son temps. Chaque coup qu'elle frappe l'ébranle sur sa base.

Un jour, bientôt, demain peut-être, elle perdra l'équilibre, après quelque effort insensé, et elle tombera pour toujours au milieu des huées universelles.

Pouvoirs forts, sachez-le bien, il n'y a qu'un pouvoir aujourd'hui, c'est la raison; qu'une force, c'est la liberté.

Ces deux armes briseront toutes les vôtres.

Allez donc, allez toujours; faites encore quelques victimes sur votre chemin; mais songez que chacun de vos pas vous rapproche de votre chute.

EUGÈNE NUS.



PREMIÈRE EXPOSITION UNIVERSELLE

DES PRODUITS DE L'HUMANITÉ.

I.

La seconde moitié du XIX^e siècle a inauguré résolument les premiers mois de sa carrière, en glorifiant le travail de l'humanité. Les nations qui ne paraissaient en face les unes des autres que l'arme au poing, et n'essayaient entr'elles que leurs forces destructives, se sont trouvées réunies à Londres pour lutter enfin de génie, de richesse et de fécondité.

Ces revues d'armées où dans les premières années de notre cycle séculaire, les peuples se plaisaient encore à faire montre de leur puissance de meurtre; ces étalages vivants où la destruction exposait ses moyens de faire la détresse et la ruine, ont fait place à de plus nobles spectacles. Les deux moitiés du siècle se tranchent ainsi dès l'abord et se contrastent fortement.

Les grands hommes de la première phase étaient des guerriers, ses grands jours des dates de combats; les congrès étaient des rassemblements de rois où l'on parlait encore de partages d'hommes et de démembrements de nations. Mais déjà la science, d'accord avec les aspirations des peuples, travaillait ardemment à faire disparaître cet ordre gothique; et l'on peut affirmer cette fois, grâce à ses hardies découvertes, que dans la seconde



part de notre siècle, les producteurs de toutes œuvres : artistes, ouvriers, savants, inventeurs, vont enfin prendre le pas sur les guerroyeurs, les destructeurs, les dictateurs et les parasites aux innombrables dénominations, sous le poids desquelles s'affaisait le vieux monde.

L'Angleterre a eu la gloire d'appliquer pour la première fois une idée que la France avait commencé déjà à populariser. Elle a offert sa capitale au rendez-vous général des peuples ; grâce à elle, l'humanité a pu rassembler ses merveilles de tous les points du globe et faire le premier dénombrement des forces que chacune de ses provinces saura fournir à la rédemption définitive. Les nations réunies ont pu s'apprécier et comprendre la solidarité étroite qui les lie en présence des produits si variés de leurs sols et des manifestations si différentes de leur génie. Elles sont désormais forcées de s'occuper les unes des autres ; ce premier acte de leur vie commune les contraint de songer à s'informer réciproquement de leurs places sur les zones terrestres, de leur état actuel de prospérité ou de langueur, de la largeur de leurs frontières, de la fécondité ou de l'inclémence de leur climat. Les nations isolées vont regarder avec plus de curiosité à travers les fentes de leurs murailles et finiront par les élargir en portes ouvertes à ceux que les merveilles de la science et de l'industrie leur aura appris à estimer.

Cette foire de l'univers a tant de splendeur, c'est un pas si hardi, si nouveau dans la voie de l'avenir, que beaucoup ont pensé qu'elle serait la seule fête de ce genre à laquelle assisterait notre génération. Ceux-là sont de pauvres gens, qui n'attendent pas comme nous le messie de l'unité. Depuis longtemps nous prédisions, nous, cette inauguration de la vie universelle ; son avènement nous a réjouis, mais pour nous l'exposition de Londres n'est encore, malgré sa hardiesse, qu'un essai rudimentaire, où les lacunes sont frappantes,

où la vérité du concours laisse encore largement à désirer.

Le grand atelier de l'Angleterre seul se trouve là au complet. Les étalages des autres peuples ont été formés précipitamment, presque au hasard. Ils portent tous plus ou moins le cachet du réveil en sursaut et de la défiance. Beaucoup de producteurs semblent n'avoir pas osé prendre cette idée grandiose au sérieux, tant la vieille société est habituée à la mesquinerie et aux allures restreintes. Beaucoup d'autres ont craint le vol ; ils ont redouté le guet-à-peñs dans cette invitation de mettre au jour leurs titres d'intelligence, faite par une nation habituée à ne reculer devant aucun moyen pour arriver au monopole de la production.

Une autre cause a entravé le concours des nations, surtout les nations du continent européen. Au moment de paraître à ce nouveau congrès international, toutes étaient en travail de leur affranchissement. La rénovation sociale occupait fiévreusement leurs généreuses populations lorsque l'appel de l'Angleterre s'est fait entendre. Les luttes armées, les vengeances des princes, les réactions de toute nature neutralisaient la plus noble partie des travailleurs. L'Allemagne, l'Italie et les populations slaves étaient écrasées par l'oppression brutale, et les préparatifs de l'exhibition de leurs richesses ont dû se faire au moment où leurs ateliers étaient appauvris et ruinés par les derniers efforts des brutalités antiques.

II.

Telle qu'elle est cependant, l'exposition de Londres a suffi pour introniser l'idée de l'unité du monde. L'effet grandiose est produit. Toutes les paroles prononcées à ce sujet par les visiteurs de toutes les races sont empreintes de cette largeur d'esprit, de cette foi au progrès indéfini que les grands politiques raillaient encore avec tant d'aplomb et de succès avant

le réveil de février. Devant cette première communion du travail universel disparaissent le patriotisme restreint, hargneux, les vieux griefs et les rancunes internationales, ces fondements indispensables à la stabilité des trônes.

Je me suis trouvé maintes fois, à Londres, dans des réunions cosmopolites où toutes les nations se trouvaient représentées ; j'ai assisté aux conversations expansives de tous ces étrangers si étrangers les uns aux autres il n'y a pas longtemps, et j'ai toujours vu dominer cette idée, si énorme encore pour certains réactionnaires comme Radetzky, que la seule guerre désormais possible était une guerre des peuples contre les rois. Personne n'admettait plus cette supposition, si naturelle jadis, que des travailleurs, des hommes utiles à la fécondité du champ social, pussent être lancés les uns contre les autres, au son des instruments de cuivre, au profit des oisifs et des gouvernants.

Chacun des visiteurs vient prendre dans l'enceinte du palais de cristal une large dose d'espérance et retourne annoncer aux hommes de sa langue l'ère de la paix, du bien-être et de l'unité. Autour de ce centre nouveau, l'on respire un air de cosmopolitisme, l'on recueille à son insu une ardeur de propagande féconde, on se pénètre, à quelque opinion que l'on appartienne, de cet esprit nouveau qui souffle sur le monde, et l'on sort de là apôtre de l'avenir, en causant et sans s'en douter.

Mais faisons à vol d'oiseau notre tournée dans cet immense caravansérail ouvert à toutes les nations.

En y entrant pour la première fois on est émerveillé à l'aspect de toutes ces bannières nationales, de ces armoiries de provinces et de villes suspendues au-dessus des richesses de chacune d'elles. Comme j'admirais l'ordre merveilleux dans lequel ces rangs serrés de trésors défilent sous les yeux du

visiteur, je me suis rappelé, je ne sais pourquoi, la revue passée par Godefroy de Bouillon dans le premier chant de *la Jérusalem délivrée*. Cette fois encore il s'agit d'une réunion volontaire pour une croisade ; mais le Sarrazin à combattre aujourd'hui c'est la souffrance et la misère ; la Jérusalem nouvelle à conquérir c'est l'opulence, la liberté et le bonheur. Voyons donc ce qu'apporte à ce siège chaque partie de notre terre, avec quelles forces chacun des peuples se présente pour livrer ce vigoureux assaut.

III.

Eh bien, commençons comme le Tasse : **PRIMA I FRANCHI MOSTRARI**, la France marche en tête de la croisade moderne, comme elle marchait jadis contre le mécréant. Sa pensée rayonne, malgré les efforts de ses gouvernants et des vieux partis qui la retiennent ; l'idée même de l'exposition universelle est la sienne. Elle apporte là ses riches étoffes de Lyon où l'art a rivalisé avec la matière première, où le talent est la partie la plus précieuse du travail. Voyez étalées les toiles de l'Alsace aux dessins si légers, si gracieux, si coquets ; les chefs-d'œuvre de l'ébénisterie du faubourg Saint-Antoine, cette Prague nouvelle où le cœur bat si fort, où vivent côte à côte depuis si longtemps l'amour du travail et l'amour de la liberté. Voyez la bijouterie et l'orfèvrerie parisiennes qui font acclamer les passants.

Certes, n'y a-t-il pas en France autant d'artistes que de travailleurs ? Ce désir du mieux qui remplit le cerveau de nos masses s'épanouit ici en merveilles de tout genre, au point qu'en voyant la plupart de nos produits, on ne reconnaît plus la limite du nécessaire et du superflu : le nécessaire y est toujours beau, le superflu toujours utile. On n'aurait jamais fini d'énumérer si l'on voulait s'arrêter à toutes les merveilles de

l'industrie française qui n'a pourtant pas complété son étalage ; car beaucoup de nos produits ont été retenus par les spéculateurs jaloux ou par l'insouciance des producteurs.

Enfin la France a exposé sa dernière découverte contre les anathèmes des vieilles théories : le moyen de neutraliser la douleur. Avec ces appareils si simples garnis d'éponges pour recevoir l'éther ou le chloroforme et munis d'une embouchure respiratoire, les opérations les plus atroces pourront s'exécuter sans un soupir du patient, les femmes enfanteront le sourire sur les lèvres, et le vieux livre qui les a condamnées à mettre au monde dans les larmes aura tort. Pour moi, c'est là le point culminant de l'invention humaine dans ces dernières années ; et ce n'est rien encore, le génie de l'homme qui le rend l'image de Dieu ne commence qu'à se débrouiller du nuage de l'ignorance. Hier à peine Lucifer, l'étoile de lumière, n'était-il pas déclaré le génie du mal ? Les fruits de l'arbre de la science n'étaient-ils pas défendus aux hommes et ne brûlait-on pas les inventeurs comme sorciers ?

IV.

Voici l'Angleterre qui a pris à elle seule la moitié du palais de cristal pour figurer l'énormité incommensurable des produits manufacturés par sa population, et la place immense qu'elle occupe sur la surface du globe. L'Océanie presque entière, les deux vastes péninsules de l'Inde, la moitié de l'Amérique du Nord, la moitié des Antilles, et l'extrémité méridionale de l'Afrique, tout cela c'est encore l'Angleterre. Certes, l'Angleterre a une grandeur imposante, il lui fallait de la place ; c'était juste, bien qu'elle en ait peut-être un peu trop pris.

On voit dans son étalage de solides tissus, de la coutellerie robuste, de la vaisselle bien d'aplomb ; on voit des matières

premières de qualité irréprochable, fers, laines, lins, cotons, etc. Je suis assuré que personne au monde ne fabrique aussi bien tout cela ni aussi vite que ses machines innombrables et ses muets ouvriers ; personne ne sait mieux faire braver à ces objets manufacturés le choc et les injures du temps. Cependant la forme en est raide et rectangulaire, le goût des dessins fait souvent croire que les Anglais en ont confié l'exécution et le choix à ceux de leurs voyageurs qui reviennent des plus primitives contrées.

Mais voyons leurs machines, c'est là qu'est leur véritable gloire, c'est là qu'est leur véritable apport au progrès du monde. Justement un courant de vapeur qui se ramifie aux besoins de chacune d'elles les met en mouvement sous nos yeux. Voici une presse à imprimer, qui sans se lasser tire sous nos yeux quatre exemplaires de la même feuille à la fois ; voici des dévidoirs innombrables qui réduisent en fils impalpables les toisons des brebis, les gousses du coton et les écorces du chanvre ; voici des appareils hydrauliques pour dessécher promptement les étangs et les marais. Mais parlons tout de suite de la plus importante de ces créations.

Je vois là des auxiliaires d'agriculture qui n'attendent pour aider de toutes leurs forces nos laboureurs que le moment où ceux-ci voudront réunir leurs parcelles de terre en vastes champs, et s'associeront entr'eux pour recueillir les avantages sans bornes de la grande propriété. En effet, à quoi servirait, je vous le demande, sur nos terrains de quelques mètres, cette charrue puissante munie de cinq socs robustes prêts à labourer la terre à la vapeur, avec une vitesse de 10 kilomètres à l'heure ?

Que dites-vous, s'il vous plaît, d'une invention aussi vitale, aussi nécessaire à la liberté et à l'opulence générale ? Dans cette machine bien élémentaire encore est toute une révolution pacifique.

Venez ici, peuples qui luttez si péniblement contre la nature de votre sol, voici des sondes pour forer des puits artésiens en une semaine et fertiliser vos déserts ; voici des pompes pour aspirer les eaux stagnantes de vos marais ; voici des pioches, des semoirs, des herses et des charrues à vapeur qui vous rendront maîtres de féconder des provinces entières dans le temps que vous mettiez à labourer le territoire d'une commune. Et dites après cela que le temps des vrais miracles n'est pas venu ! Voilà de quoi conquérir le monde et faire germer des moissons d'or sur toute la surface de ce globe si en désordre et si désert encore aujourd'hui.

V.

Faisons maintenant place à l'Italie. Malgré le désordre où l'a mise la coalition de 1849, cette vaillante patrie de la renaissance des sciences et des arts a fourni un riche contingent à l'exposition. Avant de parler de cette noble contrée qui a tant de droits aux sympathies des peuples, rétablissons l'ordre malicieusement interverti à son sujet. L'empire d'Autriche s'est attribué les envois de la Lombardie, de Milan et de Venise. Ce lâche gouvernement a poussé l'insulte jusqu'à placer la statue du tourmenteur de ces provinces en face de leurs produits. Déjà aux premiers jours de l'exposition le public avait fait justice de cette ignoble raillerie, et les policemen eurent beaucoup de peine à empêcher les visiteurs de couvrir de crachats la tête vulgaire, basse et féroce de Radetski. Nous rendrons donc à l'Italie cette part de ses œuvres.

L'Italie apporte surtout au trésor commun des ouvrages d'art. Les statues de Milan attirent la foule et avec raison. Il y a là entr'autres une vestale voilée dont l'exécution est hardie et pleinement originale. L'auteur, M. Raphaël Monti, a simulé le voile sans cacher la tête, en laissant seulement des plis fins et vrais flotter devant la face. Milan a envoyé en outre d'ad-

mirables vitraux peints dont plusieurs avec des sujets modernes pleins de gaieté et d'éclat. Voici maintenant les pailles tressées de la Toscane, inimitables de finesse et de beauté. Voici les coraux taillés de Naples, les verres de Venise, les soieries du Piémont, etc.

Mais les produits d'une industrie unique, nécessaire, essentielle à l'avenir du luxe, ce sont ces mosaïques de toutes formes et d'usages si variés. Rome les exécute en manière de fresques ou les compose avec tant de délicatesse que son Colysée tiendrait sur une broche de femme, sur une épingle à fermer les schalls; Florence taille les siennes à pierres larges et en fait de charmants ornements de meubles; Padoue et Venise les préparent pour paver et daller les appartements, selon l'usage de la Rome antique. Vous le voyez, malgré sa détresse, l'Italie a encore son cachet et ses industries à elle; l'amour du beau vit plus que jamais dans son sein. Que sera-ce donc lorsque cette terre natale des Colomb, des Galilée, des Campanella, aura reconquis sa liberté?

VI.

Voyons à présent la part de l'Allemagne. Est-il besoin d'avertir que je laisse de côté les industries générales qui ont à peu près partout leurs ateliers plus ou moins habiles, plus ou moins complets? L'Allemagne nous envoie des boiseries, des porcelaines de Saxe, des zincs de Prusse métamorphosés en groupes d'une sculpture gigantesque, des instruments de cuivre et ces cristaux si renommés de la Bohême, brillants, colorés, dorés et taillés pour tous les usages et dans toutes les dimensions. L'Allemagne aussi a une façon nationale qu'elle communique à ses ouvrages. Ici encore nous trouvons une fantaisie originelle à laquelle le travail général aura beaucoup à emprunter.

La Belgique et la Suisse ont fait preuve d'ardeur et d'activité. Leurs produits, qui ont une grande similitude avec ceux de leurs grands voisins, rivalisent avec avantage et l'emportent souvent par le bon marché : ainsi les fers fabriqués des Flandres Belges et l'horlogerie des cantons. Or, cette question du bon marché est une question vitale qu'il faut résoudre pour le bonheur des masses, et ce n'est pas une petite gloire à ces deux concurrents pacifiques de l'industrie moderne, d'avoir obtenu déjà à ce sujet d'assez larges résultats.

VII.

La Russie a offert aux regards ses blés dont on a tant parlé en 1847, ses cuirs à odeur balsamique, les échantillons de ses mines d'or et d'argent, d'immenses pièces de malachite sous forme de portes et de vases cyclopéens ; elle a exposé les laines des troupeaux de ses Cosaques et de ses Tartares. Ce qui m'a du reste frappé davantage dans son avoir, ce sont les fourrures amples, moëlleuses et chaudes qu'elle tire des champs glacés du nord à la lueur des aurores boréales. C'est bien là la spécialité de la nation qui enserre presque entièrement les contrées aux longues nuits du pôle nord. C'est elle qui se charge avec le Groënland et le Canada de préserver l'humanité des atteintes du froid.

VIII.

De son côté, l'Espagne nous offre dans ses vases à terre légère et poreuse les moyens de boire frais en été ; c'est là son côté spécial. Elle a bien, elle aussi, d'admirables marbres, ainsi que le Portugal. Ces deux peuples frères récoltent d'excellents vins de dessert, des fruits merveilleux à transformer en confitures ; ils recueillent de la soie parfaite et de la laine soyeuse, mais il m'a semblé que jusqu'à présent, ils laissaient

un peu trop exclusivement au soleil la tâche de les enrichir et de les illustrer.

IX.

Passons à l'Orient. Voici les maroquins barbaresques, les essences pénétrantes, les huiles de rose et de jasmin, les vases à sorbets, les lourds tapis, la sellerie fantasque, les vêtements damasquinés et les armes brodées. Par là se conservent pour le jour de l'opulence les traditions de l'ampleur, de la fantaisie et de la couleur. La Turquie, la Perse et les Indes savent seules employer l'or et la soie. Les Indes surtout aiment voir le soleil miroiter sur tout ce qui les entoure. Voyez leurs écharpes, leurs babouches, leurs robes, leurs palanquins : tout cela brille, éclate, flamboie, peut-être même un peu trop. Ils semblent s'être donné la tâche de compenser en ce genre notre mesquinerie et notre pauvreté.

La Chine elle-même est au rendez-vous, avec ses porcelaines sans rivales et sa collection de thés. Elle est entourée de ses éventails, de ses soieries, de ses dessins grotesques. C'est égal, je la trouve bien nue ; il me semble que tout cela est bien peu pour représenter le génie de tant de millions d'habitants.

X.

Mais rentrons dans la série des peuples actifs. Les Etats-Unis d'Amérique attendent leur tour ; il faut les visiter. Le sol est à peine défriché par les inatigables pionniers qui le parcourent, ce peuple atteint à peine un âge d'homme, et déjà il fabrique tout ce que fabrique l'Europe. Il a toutes les préoccupations du vieux monde, il est désormais essentiel à l'indépendance et au bonheur de l'universelle confédération. Non seulement il imite l'ancien continent, mais encore il invente, il perfectionne. Il est pour sa part dans toutes les grandes dé-

couvertes modernes, il met la main à la confection de toutes ces puissantes machines qui viennent racheter les derniers esclaves de l'humanité.

Voyez, il expose tout ce qu'exposent les autres peuples, et il y apporte un excédant. Cet excédant ce sont les matières premières de toute nature puisées aux sources mêmes et sous les latitudes diverses de son vaste territoire qui mesure tous les degrés du soleil. Il n'a qu'à recueillir sur cette terre fertile et sans bornes : aussi comptez si vous pouvez toutes ses richesses. Voici les gommés dont l'Américain a multiplié indéfiniment l'usage : vêtements, chaussures, tubes, cylindres, canots, bateaux de sauvetage, cartes géographiques inusables et faciles à transporter sur soi, appareils de plongeurs, jouets d'enfants ; c'est en tout cela et en bien d'autres choses que j'ai vu employer la gutta-percha et le caoutchouc. Voici les fourrures de l'ours et du castor, les peaux du buffle et du bison. Voici des minerais de fer, de houille, d'étain, de cuivre, d'or et d'argent ; voici des céréales de tous les climats et des conserves de toutes les plantes et de tous les fruits. Quelle inépuisable mine, quel immense producteur que ce nouveau continent !

Ah ! si les républiques de race espagnole, si le Brésil aux terres sans limites, si tous ces pays inondés de chaleur et de lumière se réunissaient à leur tour en confédération, quel surcroît de richesses n'auraient-ils pas aussi à apporter au grand marché des peuples ! Il ne manque, certes, pas là de territoires vierges prêts à ouvrir leurs sillons plantureux, où les machines venant en aide à l'activité humaine vont faire jaillir sur tous l'opulence et le trop plein.

Mais pour cela il faut que le travailleur jouisse enfin des fruits de son travail. Il ne faut plus que l'homme dont les bras font le bien-être des autres vive de privations.

Celui qui habille et nourrit ses voisins ne doit plus être hâve, pâle de faim et moitié nu. La répartition nouvelle doit plus qu'un morceau de pain ou une poignée de riz à celui qui crée le luxe.

Une idée m'est venue en voyant briller à l'exposition le fameux diamant de cinquante millions, cette *montagne de lumière* ravie à l'interminable écrin des Indes, cette image vraie ou figurée de la richesse à son apogée; j'ai pensé que l'Indien qui l'a arraché jadis à sa gangue rocheuse, a reçu tout simplement le jour de cette découverte les quelques *doudous* dont on payait son travail, et qu'il a continué sa vie d'angoisses et d'écrasement, lui qui venait de trouver un trésor capable d'enrichir un peuple. Voilà bien la parabole du passé et de sa justice; étonnez-vous après cela que l'humanité soit restée si longtemps dans la tristesse et les privations!

Heureusement, l'ère nouvelle est proche où toutes les criantes iniquités de l'enfance du monde vont disparaître. La confédération du genre humain a vu son premier congrès; elle vient de constater hardiment ses forces productives et de dénombrer les possibilités de les décupler. A l'idée de la solidarité universelle est venue se joindre la préoccupation de généraliser largement le bien-être. Or, en voyant tous les chefs-d'œuvre de production réunis dans le palais de cristal, chacun a pu se faire ce simple raisonnement:

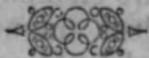
— Toutes ces merveilles si élégantes, si utiles et si précieuses, ne sont dans leurs éléments que des matières bien communes et bien répandues autour de nous. Les cristaux les plus brillants ne sont que du sable et des minéraux vulgaires. Les tapis, les velours, les riches étoffes ne sont que de la laine, et les pâturages ne manquent pas aux moutons sur nos col-

lines, que du coton, et les immenses plaines de l'Amérique et de l'Asie sont prêtes à le produire. Les beaux meubles, les élégantes et confortables créations de l'ébénisterie ne sont que des troncs d'arbres mis en œuvre. En continuant l'analyse chimique de toutes ces belles choses réservées encore aux privilégiés de la fortune, on s'aperçoit que les matières premières du luxe abondent jusqu'à devenir viles. Que faut-il donc alors pour produire le luxe abondant et général? Il ne faut que du travail. Oui, du travail, qu'il se nomme art, talent, science ou simplement main-d'œuvre.

Arrivé à ce terme bien simple de la grande question, il est facile de conclure en disant : Le problème de l'abondance se résout à l'encouragement exagéré du travail, à la prédominance réelle du travailleur. Il faut enfin que l'enthousiasme qui ne se lasse jamais naisse dans l'âme du producteur, par la connaissance du but, par le jour fait dans l'esprit, par la liberté du choix des travaux, par la certitude de la sécurité.

Et si l'on veut faire mieux encore, si l'on veut atteler les oisifs à la besogne, et faire une joie suprême de la production elle-même, il faut y intéresser les passions et s'adresser à leurs vigoureux entraînements. Le temps est venu où les hommes doivent chausser sans crainte ces éperons divins qui les aideront à s'éloigner rapidement et pour toujours des privations et des tortures du bon vieux temps.

ANTONY MÉRAY.





POLITESSE GÉNÉRALE.

Le premier but de l'éducation harmonienne est de faire disparaître une tache bien honteuse pour la civilisation et qu'on ne trouve pas chez les sauvages; c'est la grossièreté et la rudesse des classes inférieures. Elle peut être nécessaire parmi nous où le peuple, accablé de privations, sentirait trop vivement ses misères s'il était poli et cultivé; mais dans un ordre social où le peuple jouira d'un *minimum* supérieur au sort de nos bons bourgeois, il ne sera pas besoin de l'abrutir pour le fa-

çonner à des souffrances qui n'existeront plus, pour l'enchaîner à des travaux qui n'auront plus rien de pénible, puisque l'ordre sériaire les rend attrayants.

De cette attraction industrielle dérive la nécessité de polir la classe plébéienne, car si un nouveau mécanisme industriel, séduisant par sa disposition, amorce les souverains comme les classes inférieures, il suffirait de la seule grossièreté du peuple pour contrebalancer les amorces du mécanisme sériaire. Les Grands ne pourraient jamais se plaire à se rencontrer dans le travail avec des rustres, à se mettre à toutes leurs fonctions. Ainsi, par le double motif du bien-être du peuple et de l'accession du riche au travail, il devient non seulement inutile que le peuple reste grossier, mais il est nécessaire qu'il rivalise de politesse avec la classe riche pour la charmer dans le travail attrayant qu'elle ne pourra pas diriger et présider sans se mêler aux plébéiens qui l'exécuteront.

La politesse générale ne peut s'établir que par une éducation collective qui donne à l'enfant pauvre les manières et le ton de l'enfant riche. Si l'Harmonie employait comme parmi nous des académiciens pour raffiner les enfants riches et des ignorantins pour dégrossir les pauvres, elle arriverait au même but que nous, à la duplicité, ou ton grossier chez les pauvres et raffinement chez les riches. Elle évite cet inconvénient par un système d'éducation qui est un pour toute la Phalange.

FOURIER.



LES FILLES DE MAGDELEINE.



Ceci est une histoire vraie, toute simple et toute unie. Je ne suis point un romancier, par malheur, et ce n'est point un roman que j'écris.

Donc, je vais vous la raconter aujourd'hui telle qu'on me l'a dite hier, sans y rien changer, pas même le lieu de la scène. Le fait est ancien déjà, et si un homme y joue un rôle odieux, il ne s'agit après tout que de l'une de ces infamies de bonne compagnie qui ont cours partout, de ces choses que chacun de nous a faites, ou tout au moins s'est exposé à faire.

On dit quelquefois que la civilisation pêche par la morale, qu'il n'y a plus de morale. Reproche deux fois injuste, car cette ingénieuse société, qui lapide la femme adultère au pied de la statue élevée au duc de Richelieu, ce Don Juan moderne, en possède deux au contraire, bien vivaces et bien positives; l'une, à l'usage du sexe masculin, qui permet et autorise tout; l'autre, à l'usage du sexe féminin, qui condamne et défend tout. — Enfin, une morale mâle et une morale femelle.

Du reste, il y a toujours eu de par le monde tant de morales diverses, si variées et si bizarres, — chacune étant la seule

vraie, suivant le pays ou le siècle. Il y a eu la morale des Patriarches, qui permettait quelque peu d'inceste et d'adultère, et qui, jugée à notre point de vue, mènerait tout droit en cour d'assises les serviteurs de Dieu. Il y a eu celle des Romains, qui reconnaissaient deux sortes de mariages légitimes ; il y a celle des Mahométans, qui accorde à chacun quatre épouses et pas mal de concubines ; il y a celle des Thibétains, qui donne au contraire à une seule femme tous les frères d'une même famille ; il y avait tout récemment celle de l'empire, qui permettait le divorce. Il y en a un millier d'autres, plus la nôtre d'aujourd'hui, morale toute constitutionnelle, qui règne et ne gouverne pas, et laisse l'administration aux deux vice-morales dont je signalais l'existence.

C'était à Saumur, un jour de mardi-gras, en 184., au milieu du mois de mars. Le blond Phébus lui-même semblait en fête ce jour-là ; l'air était tiède et pur comme par une journée de printemps. Des masques, grotesquement accoutrés et chez lesquels l'obscénité grossière ne remplaçait qu'insuffisamment l'esprit absent, s'agitaient et couraient au milieu des gamins émerveillés, auxquels ils jetaient pour principal lazzi un cri aigu et guttural destiné à la fois à attirer l'attention et à déguiser une identité que nul ne songeait à constater.

Parfois, une lointaine cavalcade s'avancait, annoncée par les sons déchirants des trompes qui couvraient pour un moment le chant monotone du cornet à bouquin, de même que les cavaliers absorbaient tous les regards, toutes les admirations, au grand préjudice des masques vulgaires, des piétons humiliés.

Les fenêtres s'ouvraient et le bruit de l'intérieur venait se heurter aux cris de la rue ; les regards se croisaient, les propos hardis s'échangeaient. C'était du soleil, du bruit, de la lumière, du clinquant, des oripeaux, de la misère, de la joie,

de l'esprit même parfois, mais comme par hasard et à dose modeste.

Plaisirs de gens ennuyés et qui s'étourdissent et s'énevrent d'une joie délirante et folle, comme ces affamés qui se jettent sur les aliments et se tuent avec ce qui fait la vie.

A l'angle de deux rues, il y avait une maison, triste et morne au milieu de toute cette joie, et qui n'ouvrait aucun des six yeux de sa façade sur les merveilles du dehors. J'ai dit que toutes ces fenêtres étaient fermées, et cependant il s'échappait de temps en temps de l'une de ses chambres, et à des intervalles de plus en plus rapprochés, un cri, cri terrible, effrayant, qui traversait les obstacles, et, couvrant pour un moment les mille cris de la rue, glaçait dans leur joie les passants qui s'éloignaient silencieux.

Ces cris solennels annonçaient qu'un homme allait naître, qu'une femme allait donner le jour à un enfant.

Dans une autre rue, dans une autre maison, se passait une scène bien différente, et certes, — tant le contraste était complet, — rien ne faisait présager que leurs divers acteurs allaient bientôt peut-être se trouver rapprochés.



Là, en effet, il y avait six personnes, trois jeunes gens et trois jeunes filles, trois couples d'amants qui allaient pré-luder par un festin largement arrosé de vins des coteaux, cette heureuse contre-façon du champagne, aux plaisirs désordonnés, aux orgies échevelées du bal masqué. Les trois jeunes gens étaient des disciples d'Esculape; leurs compagnes, de jeunes artisanes, des grisettes.

Les jeunes gens, déjà revêtus de leurs costumes, servaient,

sans plus de façon, de femmes de chambres à leurs compagnes. Le mardi-gras, l'approche d'un bal masqué excusent bien des privautés. La toilette avançait lentement, car c'était un peu l'histoire du voile de Pénélope.

On heurtá à la porté.

— Ce n'est pas ici ! cria Stéphane sans se déranger.

— Au diable ! fit un autre.

— Au diable ! répéta Jenny d'un air décidé.

— J'y suis, reprit Jules en attachant une dernière agrafe.

Ici on entendit distinctement l'échange d'un baiser contre un soufflet. La conversation eût peut-être continué sur ce pied inégal, mais la porte s'ouvrit.

— Tiens ! la mère Laurent, s'écria Héloïse.

— Une sage-femme parmi nous ? Vous êtes déplacée ici, brave mère Laurent. La sagesse, un jour de mardi-gras, doit rester chez elle ! Etes-vous en mal d'enfant, mère Laurent ?

— Ecoutez, mes enfants, dit la sage-femme au milieu des interpellations, vous savez que j'aime à rire comme un autre.

— Elle aime à rire, elle aimé à boire !... chanta Jenny en saisissant son verre.

La préoccupation visible, l'anxiété qui se peignaient sur le visage de la sage-femme eurent plus d'autorité que sa parole même, et l'on écouta :

— Riez, mes filles, dit-elle enfin, riez et faites la vie, et chantez bien haut, et tâchez d'oublier qu'après le mardi-gras il y a le mercredi des cendres !

— Connu, connu, interrompit Stéphane ; Corneille l'a dit avant vous :

« L'homme aspire à monter, et finit par... des cendres !... »

— Ton Corneille est un oiseau de mauvais augure ! répar-tit Charles.

— Or, le mercredi des cendres, continua la sage-femme, c'est une de vos sœurs, une fille du peuple comme vous, qui, dans ce moment, accouche et meurt chez moi.

— Et vous n'êtes pas auprès d'elle? demanda Stéphane.

— Vous savez que, dans certains cas difficiles, il nous est ordonné d'appeler un médecin. Mais s'il y a de pauvres filles assez mal inspirées pour mourir un mardi-gras, ce jour-là il n'y a pas de médecins. L'un est à la campagne, un autre dîne en ville, un autre, plus empêché encore, donne à dîner chez lui. Aujourd'hui, chacun s'amuse tant et si fort, que pas un n'a une heure à donner aux souffrances d'autrui. Je suis donc allée enfin à l'hôpital et j'ai demandé l'interne de service.

— Et l'on vous a dit que l'interne de service, c'était moi, reprit l'étudiant. J'ai voulu faire le grand médecin et me donner congé; j'ai eu tort. Je suis encore trop jeune; je n'ai pas une assez nombreuse clientèle pour pouvoir me passer d'avoir de l'humanité. L'humanité, c'est le luxe de la jeunesse; nous n'avons guère que celui-là, il faut le ménager. Jenny, je sais tout ce que tu peux avoir à objecter, mais ce serait de l'éloquence perdue. Je ne te dirai pas : Mets-toi à la place de celle qui souffre et attends, ce n'est plus l'heure de plaisanter. Reste avec les autres; ils tâcheront d'endormir tes douleurs. Je serai ici le plus tôt possible; si je ne suis libre que dans la nuit, et si les événements tournent de telle sorte qu'il me reste du cœur à la danse, je te retrouverai au bal masqué. Sinon, à demain. Mère Laurent, rien que le temps d'endosser un costume plus conforme, et je suis à vous.

— Pas une minute, reprit celle-ci, voilà déjà bien des paroles inutiles, et il sera peut-être trop tard. Un chapeau sur votre tête, un manteau sur votre costume de débardeur, et partons!

— O Hippocrate, voile ta face ! murmura Stéphane.

Il fit comme avait dit la sage-femme, et ils partirent.

Ce sombre résumé de la vie humaine, ce rapprochement de deuil et de joie, de mort et de naissance, était certes de nature à refroidir bien des cœurs. Il eût été mieux de se séparer, mais vingt ans n'est pas l'âge des méditations lugubres et profondes, des impressions durables ; et puis, pouvait-on renoncer ainsi à une partie projetée depuis si longtemps et impossible à renouer avant une année entière ! Les journées de plaisir, de paresse et d'oubli sont-elles si communes pour ces ouvrières des villes que le salaire de leur travail n'affranchirait pas de la misère, si la galanterie ne s'y joignait par complément, pour qu'on puisse les ajourner ainsi !

Toutefois, comme le stoïcisme n'était pas non plus leur vertu, il régna bien pendant au moins un quart d'heure un malaise évident parmi les cinq joyeux convives. Mais, ce tribut de faiblesse payé à l'infirmité de la nature humaine, les choses reprirent leur cours. Jenny seule se trouva pour le reste de la nuit dans une position équivoque.

Nous n'ajouterons pas par notre présence un nouveau trouble à leurs plaisirs, et nous suivrons Stéphane et la mère Laurent.

Le secours de l'art arriva à temps pour l'enfant, trop tard pour la mère. Elle-même comprit qu'elle n'avait plus que peu d'heures à vivre.

— Placez mon fils à côté de moi, murmura-t-elle d'une voix affaiblie, et vous, Monsieur, laissez-moi presser votre main. C'est à deux genoux et en suppliante que je voudrais vous parler ; permettez du moins que je le fasse comme à un ami, comme à un protecteur. Ecoutez-moi : je vais mourir ; oh ! n'essayez pas de me tromper ; je ne regrette pas la vie, je ne puis ni ne veux vivre. Tenez, j'ai une mère, un père, deux

sœurs dont jè suis l'ainée, toute une famille. J'ai été chassée de la maison paternelle, parce que mon exemple pouvait perdre mes deux pauvres sœurs, parce qu'une portion de ma honte pèsera déjà bien assez lourde sur leurs têtes innocentes. Celui qui devait m'épouser et qui m'a trahie, celui-là va bientôt appartenir à une autre. Vous voyez bien que nul ne tient plus à moi, et que ma vie gêne et compromet trop de monde.

— Mais, basarda Stéphane, à la place de tous ces liens qui, en se brisant, vous détachent de la vie, oubliez-vous déjà un nouveau lien, plus fort que tous les autres, lien d'amour éternel, celui-là, amour qu'on n'oublie pas et qui ne trahit pas ! Est-il permis de mourir tant qu'il reste un devoir à accomplir ?



— Des devoirs ! toujours des devoirs à accepter, jamais de droits à exercer ! On devait veiller sur moi, me diriger, me protéger, me défendre ! C'était là aussi un devoir, peut être, et je le comprends, aujourd'hui que je suis mère. On ne l'a pas rempli, et ceux qui y ont manqué m'ont chassée. Le mépris de leur devoir oublié ne leur a pas enlevé ce droit. Celui qui m'avait fait tant de serments ; c'était son devoir de les tenir, mais c'était son droit aussi de nier, de me repousser, de me calomnier, et d'ajouter encore le mensonge au parjure ! Et son parjure bien avéré, c'est encore moi, moi seule, la victime, qui suis flétrie ! Je ne suis plus fille, sœur, ni épouse ; je ne peux pas mieux être mère : est-ce qu'une femme gagne de l'argent ? Est-ce qu'une fille du peuple peut nourrir son enfant ? Je vous l'ai dit, je n'ai rien, aucune avance d'aucun genre. J'ai commis une de ces fautes qu'on

ne pardonne pas si vite, et bien des portes se fermeront désormais devant moi. Mes vingt-six journées de travail de chaque mois, à 40 c., me donneront-elles les 10 ou 12 francs qu'il me faudra donner à celle qui lui vendra son lait? Et si je les donne une fois, avec quoi vivrais-je pour en gagner d'autres? Que je le garde avec moi, et je ne puis plus travailler, plus gagner, et ma mort entraîne la sienne. Vous voyez bien qu'il vaut mieux que je meure seule et tout de suite. Oh! j'ai eu tout le temps dans mes longues insomnies d'envisager toutes ces choses et d'arriver à ceci, — qu'une pauvre fille abandonnée par son séducteur n'a que le choix entre l'infanticide et les Enfants-Trouvés. Je n'aurais eu de courage ni pour l'une ni pour l'autre de ces deux nécessités. Il en est pourtant qui choisissent! C'est qu'aussi peut-on exiger beaucoup d'amour dans le cœur de ces pauvres mères pour ces frêles créatures maudites et repoussées de tous, pétries de nos larmes, enfantées dans les angoisses, la terreur et le désespoir, et qui nous apportent le déshonneur et la misère! Ah! j'oublie, ajouta-t-elle avec un sourire amer, il y a, pour celle qui veut garder et nourrir son enfant, il y a la prostitution! Mais je me suis donnée et ne veux point me vendre. Déshonorée aux yeux du monde, je recule jusqu'à la tombe devant le déshonneur à mes propres yeux. J'aime mieux mourir. C'est lâche peut-être à une mère de dire qu'elle n'ose plus lutter pour son enfant; je n'en ai plus la force. Mais avant de mourir, je voudrais voir une fois encore, une dernière fois, le père de cette pauvre petite créature qui va porter la peine de notre faute, et qu'attend une si misérable destinée.

Elle s'arrêta un instant, puis elle reprit :

— Vous tiendrez le serment que j'exige de vous, de ne jamais révéler le nom que je vais vous dire. Vous allez envoyer un commissionnaire. Une demi-heure, en se hâtant, suffit

pour se rendre auprès de lui. Dans une heure il peut être ici, et j'attendrai cette heure pour mourir. Oh ! j'ai trop besoin de le voir ! On lui dira bien que je vais mourir, qu'il n'a plus rien à craindre de moi.

On fit ce que la malheureuse demandait. Deux heures s'écoulèrent pendant lesquelles tout ce qui lui restait de vie sembla se résumer dans cette espérance unique. Quand l'heure que, dans sa pensée, elle avait assignée pour délai au retour de l'émissaire fut écoulée, en proie à une surexcitation étrange, ses yeux reprirent leur éclat ; ses forces, son énergie vitale reparurent pour un instant, et il fallait l'œil impitoyable du médecin pour ne voir dans ces symptômes trompeurs que la dernière lueur d'une lampe qui va s'éteindre. Ses sens, esclaves plus parfaits d'une volonté supérieure, semblaient participer déjà des perfections d'une vie immatérielle. Parmi tous les bruits du dehors, elle distinguait celui qui pouvait annoncer l'approche d'une personne qui se hâte, qui arrive où quelqu'un l'attend pour mourir... Enfin des pas se firent entendre ; leur bruit vint expirer au seuil de la porte. On ouvrit, quelques paroles s'échangèrent, les pas se firent entendre de nouveau, s'éloignèrent et s'éteignirent dans le silence et la nuit qui commençait à descendre. Elle s'était dressée, anxieuse ; elle comprit que tout était fini, et retomba brisée.

— Le misérable ! — murmura-t-elle. — Celle qui fut sa femme devant Dieu, il la laisse mourir seule et désespérée. Celui qui lui doit la vie, il lui refuse le baiser au prix duquel il pouvait obtenir le pardon de la mourante ! Le séducteur, le parjure est absous aux yeux du monde, lui qui est le vrai coupable ; nul avenir, nulle carrière ne se fermera devant lui, et quelque jour il viendra, juré sévère, flétrir quelque pauvre femme que la séduction aura poussée au crime. Tandis que moi, la fille trompée, moi, la victime, je meurs méprisée, abandonnée de tous ! Voilà la justice des hommes ! Mais ma

vie leur échappe, et j'en ai fini avec eux. J'ose en appeler à celle de Dieu ! Mais mon enfant, mon pauvre enfant !... Il dort, tandis que la tombe maternelle se creuse à ses pieds ! Oh ! s'il pouvait y glisser et s'y engouffrer avec moi ! Pauvre déshérité, la misère sera son partage. Maudit de son père parce que sa naissance peut renverser des espérances de trafics matrimoniaux, privé des caresses et des conseils de sa mère, le vice l'appelle, le vice le réclame, la misère le pousse, et le crime est là qui l'attend.

— Vous vous tuez ! interrompit Stéphane ; à quoi bon ces pensées, à quoi bon ces pressentiments qui ne se réaliseront pas, je veux le croire ?

— Qui donc se chargera de celui que sa famille condamne et réprouve ?... Oh ! Monsieur, continua-t-elle, et toute son âme passa dans sa voix : quand l'amant repousse, quand le père maudit, quand la mère est sans pitié, on ne doit plus s'adresser à aucun homme, je le sais. Mais enfin, vous êtes seul auprès de moi, il faut bien que je m'adresse à vous, il faut bien que je vous dise : je vous donne mon enfant, veillez sur lui !

Et elle s'arrachait du lit pour se laisser glisser aux pieds de l'étudiant.

-- Tenez, reprit-elle, je n'ai rien, rien que mon corps ; eh bien ! je vous le donne ! Vous avez besoin, n'est-ce pas, pour vos études, de cadavres ?... prenez le mien !... Mais prenez aussi mon fils ! Vous lui apprendrez tout, vous lui direz que vous êtes tout pour lui, qu'il vous doit tout. Vous serez le maître, lui l'esclave, le chien qui ne connaît que son maître et se fait tuer pour lui. Oh ! dites que vous consentez, afin que j'aie quelqu'un à aimer et à bénir, et dites-moi votre nom, afin que dans un instant je le répète à Dieu qui m'appelle et qui va m'entendre !...

Elle mourut, et l'étudiant, sans avoir pu accepter ni répu-

dier ce triste legs de la mort, resta seul entre cette tombe et ce berceau et se laissa aller au cours de ses pensées. C'était un étrange spectacle, en effet, que celui que présentait cette chambre de douleur, que cet orphelin qui dormait entre sa mère morte et un inconnu en costume de bal masqué ! Singulière entrée dans le monde que celle-là !

L'enfant s'éveilla, poussa quelques cris, et Stéphane fut rappelé à toute la bizarrerie de sa situation. La sage femme accourut.

— Monsieur, dit-elle à Stéphane, que vais-je faire ? Voilà une femme morte, et vous savez que j'ai fait tout pour la sauver. Mais puisque tout est fini, que gagnerait-elle à ce que je me compromette pour elle maintenant ?

— Oui, se dit Stéphane, elle compromettrait son amant, ses sœurs, sa famille. Maintenant son corps compromet la maison d'une sage-femme ! Oh ! quelle qu'aït été ta faute, pauvre infortunée créature, elle est bien expiée, et tu peux sans crainte te présenter devant le Dieu de miséricorde et de pardon ! Voyons, mère Laurent, où voulez-vous en venir ?

— Une femme morte en couches, reprit celle-ci, un enterrement, des prêtres peut-être ; vous comprenez quelle impression tout cela peut faire sur mes autres pensionnaires. Et puis j'ai des ennemis dans le quartier : qui n'a pas les siens ? On s'en prendra à moi de ce malheur, et ceci pourrait être un rude coup pour mon établissement. Je voudrais donc, mon bon monsieur Stéphane, que vous fissiez transporter le corps à l'hôpital. Personne ne viendra le réclamer, et ce serait bien mieux pour tout le monde.

Stéphane comprit les craintes de la sage-femme, dont l'humanité s'arrêtait là où s'arrêtait la vie. La nuit était complète, il jeta son manteau sur ses épaules et courut à l'hôpital. De nouvelles difficultés l'y attendaient. D'abord son manteau ne l'enveloppait pas si bien qu'on ne pût s'apercevoir de l'excentricité de son costume. Une première religieuse lui refusa

l'entrée, en exigeant qu'il fût préalablement revêtu d'un costume plus canonique. Mais à toute rigueur on pouvait parler et s'expliquer sans franchir le seuil du pieux édifice des douleurs. Une seconde, quand l'étudiant lui eut inconsiderément raconté les choses telles quelles étaient, refusa d'accueillir le corps d'une fille morte en couches et sans confession. Une troisième fut plus accommodante, parce que Stéphane, mieux avisé, lui fit un conte qui donnait satisfaction à tous ses scrupules religieux.

Enfin, une heure plus tard la porte de la mère Laurent s'ouvrit mystérieusement, et il en sortit quatre hommes. Le premier tenait une lanterne allumée. Le second et le troisième portaient une litière sur laquelle était un fardeau inconnu, disséminé dans les plis d'un drap soigneusement attaché. Le quatrième suivait, les regards fixés sur la terre, drapé dans un long manteau. On prit le chemin de l'hôpital.

A moitié route, on se croisa avec une joyeuse bande de masques. Ils étaient cinq, et couraient au bal public. Ils n'avaient pas encore rencontré un seul promeneur attardé sans le poursuivre de quelque lazzi.

— Tiens ! dit l'un, ce genre, de revenir du bal en litière !

— Dites donc, porteurs, reprit une voix de femme, y a-t-il une place... pour une dame ?...

— Et cet autre, qui se croise les bras, comme le quatrième des officiers de Malborough !...

— Et l'autr'ne portait rien ! et l'autr'ne portait rien ! chanta la même voix de femme.

Celui dont on parlait releva la tête, se détacha du groupe dont il faisait partie, et fit quelques pas en avant. Son manteau s'ouvrit, on se reconnut.

— Vous allez au bal, leur dit-il. Montez un instant chez moi, en passant, avant une demi-heure je vous aurai rejoint, et nous nous y rendrons ensemble.

Les deux groupes se remirent en marche, également silencieux cette fois, et à l'heure dite Stéphane rejoignit ses amis. Aucune plaisanterie n'accueillit son arrivée, car on avait tout compris.

L'étudiant leur raconta quelle terrible journée il venait de vivre. Puis quand il eut fini il se leva.

— Maintenant, dit-il, qui vient au bal masqué ?

Tous se regardèrent avec une sorte de stupeur.

— Stéphane, dit Jenny, tu as promis de veiller sur l'enfant de cette malheureuse. Eh bien ! je jure, moi, de ne pas prendre plus de quatre heures de repos chaque nuit jusqu'à ce qu'il ait une layette complète.

— Et moi, reprit Héloïse, je travaillerai comme toi, et comme le petit n'a pas le temps d'attendre, il y aura bien du malheur si ma sœur, qui vient de sevrer son quatrième, n'a pas quelques langes à me prêter, et qu'elle oubliera de réclamer.

— Moi, dit la troisième, je n'ai que mon travail, mais je l'offre à discrétion. Ce sera notre enfant à toutes trois.

— Bien ! mes filles, reprit Stéphane, — vous avez des trésors d'amour et de sainte affection dans le cœur. Vous avez quelque peu gaspillé votre trésor ; la prodigalité a ses entraînements ; mais il n'est pas épuisé, et le Dieu de Madeleine la Repentie vous pardonnera. C'est par le cœur que vous avez péché, c'est le cœur qui vous sauvera.



E. BONNEMÈRE.

DU DRAINAGE.



De tout temps les cultivateurs ont cherché à se débarrasser de l'excès d'humidité de certains sols, au moyen de rigoles souterraines, remplies de pierres, de branchages ou d'autres matériaux analogues. Ces anciens procédés ont reçu depuis quelques années d'importantes améliorations. On désigne sous le nom de *drainage* les méthodes perfectionnées d'assainissement des terres, employées maintenant en Angleterre, et dont l'usage commence à se répandre dans notre pays.

Le drainage exerce, sur le climat des contrées où il est appliqué sur une certaine échelle, une influence des plus remarquables. Ainsi, la ferme de Deanston, de 80 hectares, sur laquelle M. Smith fit ses premiers essais, était autrefois très fréquemment plongée dans les brouillards les plus épais. Ces phénomènes locaux ont disparu, et on ne souffre plus maintenant sur ce domaine que des brouillards généraux qui recouvrent tout le pays.

Un terrain marécageux existait il y a peu d'années auprès de Birkenhead; tous les soirs il était couvert d'un brouillard des plus intenses; un drainage énergique, poussé à 2 m. 43 de profondeur, a fait disparaître ces brouillards périodiques. La valeur du terrain a plus que quadruplé par cette simple opération.

Les épidémies qui attaquaient périodiquement les races ovines et bovines sur un grand nombre de fermes, disparaissent rapidement par l'effet du drainage; c'est un des résultats les plus constants de cette opération. La santé des hommes reçoit également la bienfaisante influence des travaux de drainage exécutés sur une certaine étendue de terrain. Dans

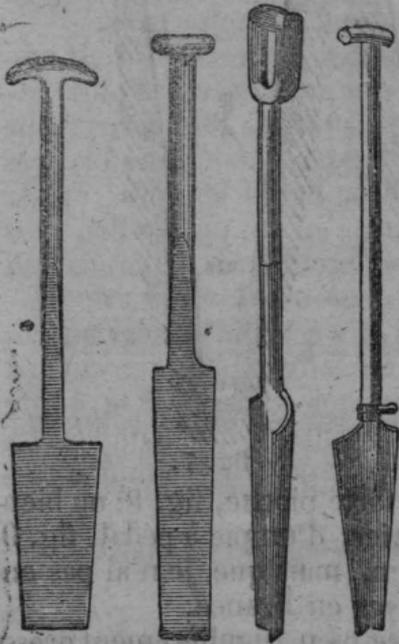
plusieurs localités, le nombre des fièvres intermittentes et autres maladies de même espèce, s'est réduit d'une année à la suivante, dans le rapport de 100 à 14.

Dans de fortes argiles où les navets ne réussissaient jamais, et où les pommes de terre manquaient souvent, le drainage a permis d'obtenir régulièrement ces deux récoltes que l'on fait alterner avec les céréales. La niel faisait de telles ravages dans certains sols du nord de l'Ecosse que l'on était obligé de renoncer à la culture du froment. Cette maladie disparaît dans les terres drainées.

Le drainage élève notablement la température moyenne du sol et avance, par cela même, de douze ou quinze jours l'époque de la maturité des récoltes. Sir Robert Peel, dans son active propagande de l'emploi du drainage, citait toujours un ancien cerisier de l'une de ses terres qui de mémoire d'homme n'avait pas fourni de fruit mûr, et qui, après le drainage du terrain où il se trouvait, donnait chaque année une abondante récolte de cerises vermeilles.

Modifier les climats, faire disparaître les maladies épidémiques, avancer les saisons, doubler les récoltes, voilà les impossibili-

tés que réalise tous les jours le drainage, et la réponse qu'il fait, pour sa part, à ceux qui mettent en doute la science, le progrès et l'amélioration du sort de l'homme sur la terre.



Les procédés qui permettent d'obtenir de tels résultats, sont-ils bien difficiles à exécuter, bien compliqués à saisir ?

Pas le moins du monde, comme on va le voir. Un pauvre terrassier, avec quelques outils bien simples, peut réaliser toutes ces merveilles. Armé de bèches fortes, longues et étroites, fig. 1, 2, 3, 4, employées successivement, il ouvrira dans les champs à assainir des tranchées, espèce de fossés de 4 m. à 4 m. 20, et même plus de profondeur et le moins larges possible, présentant en coupe, suivant les cas, l'une des formes indiquées par les fig. 5, 6, 7. Si, par places, le sol ré-

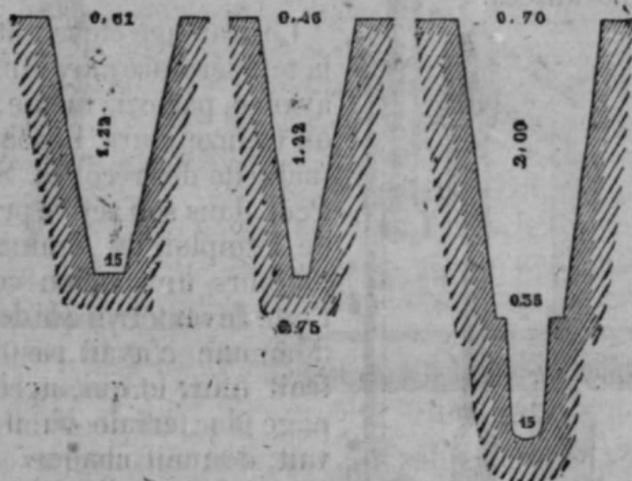


fig. 5.

fig. 6.

fig. 7.

siste à la bêche, il s'aidera d'une forte pioche, fig. 8; ou bien, pour franchir les bancs de gravier, d'un pic à pédal, fig. 9, que les Anglais manient très bien, mais que je n'ai pas encore eu l'occasion de voir employer en France.

Le fond de la tranchée doit être bien régulièrement dressé et présenter une pente de deux millimètres par mètre au moins. Quand cette partie du travail est terminée, on pose les uns à la suite des autres, dans le fond de la tranchée, des

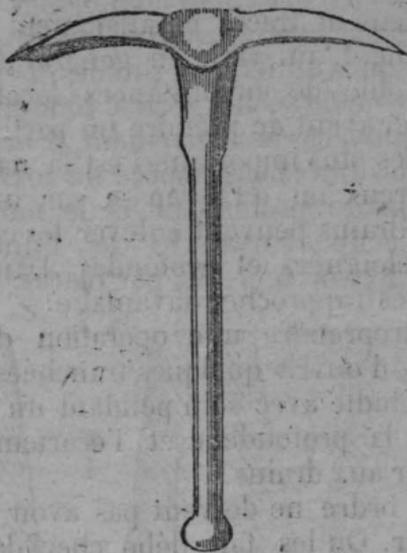


fig. 8.

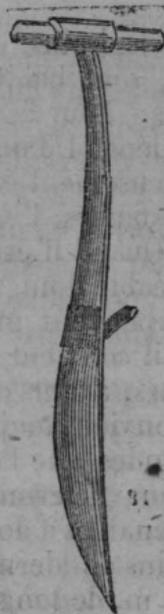


fig. 9.



fig. 10.

tuyaux cylindriques en terre cuite, fig. 10, de 0 m. 30 à 0 m. 35 de longueur, et de 0 m. 03 à 0 m. 05 de diamètre. Les extrémités contigües des tuyaux sont recouvertes de quelques tessons de tuiles, ou mieux librement engagées dans des bouts de tuyaux d'un plus grand diamètre, comme l'indique la



fig. 11.

fig. 11. Cette dernière méthode de pose est bien préférable à la première. Les tuyaux posés au fond de la tranchée sont recouverts d'une couche de terre pilonnée, sur laquelle on rejette le reste de la terre extraite de la rigole.

Les petits drains, ou drains de dernier ordre, dont on vient de parler, sont habituellement tracés parallèlement les uns aux autres. Leur écartement, qui varie en général de 8 m. à 15 m., dépend d'une foule de circonstances locales qu'il faut soigneusement étudier avant de prendre un parti. Parmi ces circonstances, l'une des plus importantes est la nature du sous-sol. Quand il est poreux ou qu'il repose sur une couche perméable dont les drains peuvent enlever les eaux, les tranchées peuvent être éloignées et profondes. Dans le cas contraire il convient de les rapprocher davantage.

D'ailleurs, avant d'entreprendre une opération de drainage, il convient toujours d'ouvrir quelques tranchées d'essai très profondes que l'on étudie avec soin pendant un certain temps, pour déterminer la profondeur et l'écartement le plus convenables à donner aux drains.

Les drains de dernier ordre ne doivent pas avoir plus de 250 à 350 m. de longueur. On les fait déboucher dans les drains principaux ou sous-principaux, qui conduisent les eaux dans le canal de décharge. Il faut un drain principal de 0 m. 04 à 0 m. 08 de diamètre pour recevoir les eaux de 3 à 5 hectares de terrain. Les drains principaux sont posés un peu plus bas que les petits drains.

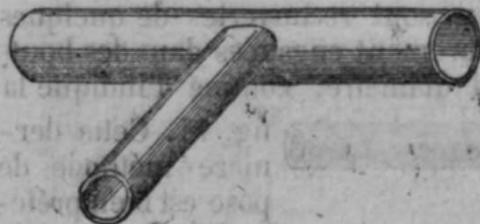


fig. 12.

Le raccordement de deux lignes de tuyaux (fig. 12) se fait de la manière la plus simple : le plus gros tube porte une ouverture circulaire, faite à l'avance, dans laquelle s'engage librement l'extrémité du plus petit.

Les drains principaux sont placés, autant que possible, dans les plis du terrain, et les drains de dernier ordre dirigés suivant les lignes de plus grande pente de la surface.

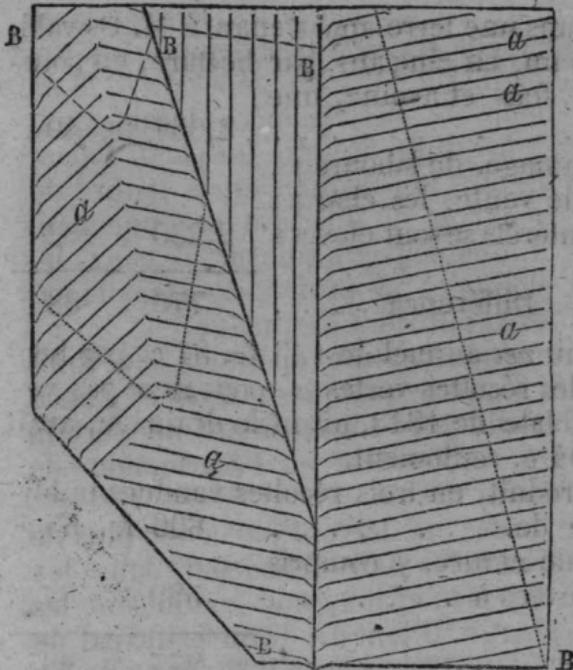


fig. 13.

La fig. 13 offre un exemple d'application des règles qui précèdent. Les lignes ponctuées représentant les horizontales du terrain, on voit que les drains de dernier ordre, *a, a, a*, leur sont à peu près perpendiculaires, c'est-à-dire dirigés dans le sens des lignes de plus grande pente. Les lignes fortes, *B*, indiquent les drains principaux, qui conduisent au dehors les eaux que leur amènent les petits drains *a, a, a*.

Les frais que nécessitent les travaux de drainage par hectare dépendent des difficultés locales, du prix de l'unité de longueur des drains et de leur développement total. On peut admettre que dans des circonstances ordinaires la main-d'œuvre ne dépassera pas 120 à 160 fr. par hectare, aussitôt que l'on aura quelques ouvriers exercés. Le prix des tuyaux se réduira à 12 ou 15 fr. le mille dans tous les pays où le combustible n'est pas trop cher.

Quant aux bénéfiques produits par le drainage, on estime, en Angleterre, qu'ils s'élèvent au moins, en moyenne, à 40 0/0 des sommes dépensées. Mais on arrive souvent à de bien

plus beaux résultats. Dans une terre appartenant à M. Oswald, par exemple, on a obtenu, en cinq ans, par hectare, en pommes de terre, froment, foin et avoine, une

somme de 3,057 fr. 40 c.

Les dépenses de drainage, de labourage, de fumure, les frais de vente, les charges de toute nature et les intérêts se sont élevés à

	2,280	52
--	-------	----

	776	88
--	-----	----

Différence

Ce qui fait un revenu *net* annuel de 455 fr. 37 c. par hectare sur une terre où les récoltes vertes ne pouvaient pas venir, et où la récolte totale de 4843, avant le drainage, avait produit brut 438 fr. 94 c. seulement.

Une autre terre a produit, en trois récoltes vendues publiquement, une somme de 806 fr. 65 c.

Les dépenses de toute nature, y compris les intérêts, se sont élevées à

	529	37
--	-----	----

	277	28
--	-----	----

Ce qui fait un bénéfice net annuel de 92 fr. 42 c.

Une partie marécageuse sur la même ferme a produit, l'année même de l'achèvement des travaux, une récolte de pommes de terre vendue 554 fr. 57 c. On avait dépensé, en tout, 567 fr. 17 c.; c'est-à-dire qu'une seule récolte a sensiblement payé les travaux!

H. M.



STATUTS D'UNE ASSOCIATION OUVRIÈRE.



Le principe générateur de tous les progrès sociaux que l'humanité doit accomplir est l'Association. Déjà ce principe qui doit unir un jour l'agriculture avec l'industrie dans la *Commune sociétaire*, germe de transformation pour le globe entier, a produit dans

quelques grandes villes, à Paris surtout, des résultats partiels incomplets, mais déjà décisifs et qui nous garantissent l'avenir.

Au lieu de consacrer ici quelques pages à faire l'éloge de l'association ouvrière, nous aimons mieux la propager par un moyen pratique et donner à nos lecteurs les moyens d'augmenter ses conquêtes en mettant sous leurs yeux les statuts de l'association des corroyeurs de Paris, l'une des mieux organisées. Ces statuts sont le résultat de délibérations suivies assiduellement pendant cinq mois :

→ CHAPITRE I^{er}. — *Constitution de la société.* — ART. 1^{er} Entre les membres fondateurs signataires suivants, savoir :

Les citoyens.

Et les nouveaux membres qui, conformément à l'art. 2, pourront par suite être reçus comme associés ;

Il est formé par ces présentes conventions :

UNE SOCIÉTÉ EN NOM COLLECTIF.

La dénomination est :

ASSOCIATION DES MANUFACTURIERS EN CUIRS ET PEAUX DE PARIS.

La raison sociale est : Letellier, Mouton et Comp.

Son siège est :

→ A PARIS, RUE DE LA TERRASSE, N° 40 (Batignolles-Monceaux).

Sa durée est de :

QUATRE-VINGT-DIX-NEUF ANS, à partir de mil huit cent quarante-neuf, pour finir en mil neuf cent quarante-huit, et aucun des associés ou des tiers intéressés ne pourra, avant l'expiration de ce temps, demander sous quelques prétextes ou motifs que ce soit, la dissolution ni la liquidation de la Société.

En cas de mort, de retraite volontaire ou d'expulsion d'un associé, cet associé ou ses héritiers et autres intéressés n'auront droit qu'aux sommes qui lui seraient dues pour salaire, prêts et retenues, enfin qu'au dernier solde de son compte au grand livre, au moment où il cesserait de faire partie de la Société.

→ ART. 2. Nul n'est admis dans l'association qu'après avoir été reconnu par le vœu de la majorité absolue des associés :

- 1° Comme bon ouvrier dans sa partie ;
- 2° Comme membre utile à la prospérité de l'établissement ;
- 3° Qu'après avoir effectué, soit en espèces, soit d'après estimation, en outils ou marchandises, un apport de cent francs.

Ces versements de chaque associé ne leur seront jamais rendus et formeront l'actif du capital social.

→ ART. 3. Nul nouveau membre ne sera reçu comme associé que d'année en année, après chaque bilan annuel et conformément au précédent art. 2.

Les adhérents à l'association qui auraient été reconnus remplir les deux premières conditions de l'art. 2, et qui n'auraient cependant pas pu être admis à signer l'acte de société, parce que, au moment de le signer, ils se trouvaient dans l'impossibilité d'effectuer leur apport complet de cent francs, seront inscrits sur une liste des *Membres supplémentaires*.

Le nombre des membres supplémentaires qui pourront être reçus, *avec voix délibérative*, dans chaque section, ne pourra jamais excéder les deux tiers du total des membres signataires de cette même section.

Tout membre inscrit sur la liste supplémentaire sera obligé

de faire à la Société un prêt de 50 francs. Ce prêt pourra être effectué par fractions, dont la première sera d'au moins 10 francs, et le membre supplémentaire ne pourra exiger de remboursement, ni être admis à signer l'acte de Société qu'après dix mois écoulés depuis son premier versement, et cinq mois écoulés depuis le complément de son prêt de 50 francs.

Dans le cas où un membre supplémentaire se refuserait ou ne serait pas admis à signer l'acte de Société, il serait considéré comme un des créiteurs étrangers à l'exploitation, et l'intérêt de son prêt ne lui serait compté qu'à partir du jour où il serait arrivé au chiffre de 50 francs.

→ ART. 4. La Société emprunte soit en espèces, soit sur une estimation, en marchandise ou outils, des sommes à 5 p. 0/0 d'intérêt annuel.

Ceux de ses membres qui deviennent ses créiteurs à ce titre, sont, comme tout prêteur étranger à l'Association, crédités des valeurs qu'ils prêtent.

Tout créiteur de la Société peut, en garantie des valeurs qu'il lui prête, se faire délivrer une ou plusieurs *reconnaisances* détachées d'un registre à souche. Ces reconnaissances, timbrées du sceau de l'association, portent un N° d'ordre; elles sont signées du chef de la section administrative et par le directeur aux achats. Elles portent intérêt à 5 p. 0/0 l'an, et peuvent se transmettre par la voie de l'endossement. Elles donnent droit au porteur à les échanger, à présentation, contre les produits de l'association, ou, à des termes subordonnés aux ressources pécuniaires de la Société, contre de l'argent.

→ ART. 5. L'association se divise, autant que possible, en autant de sections qu'il y a de parties distinctes dans la manufacture de cuirs et peaux.

Elle a de plus une section administrative composée de ceux de ses membres qui ne sont pas spécialement ouvriers, tels que : directeurs, magasiniers, comptables, commis, surveillants, aides, etc.

Chaque section choisit, à la majorité absolue de tous ses membres, un chef de section et ses ouvriers à la journée.

La Société toute entière choisit, à la majorité absolue, tous les membres de l'administration.

Les chefs de section, les ouvriers à la journée et les membres de l'administration, restent nommés pour autant de temps qu'ils conviennent à la majorité absolue de leurs électeurs.

Le chef de la section administrative est le mandataire de la Société toute entière. Il a la signature, mais les papiers signés par lui n'engagent la Société qu'à la condition d'être contre-signés par le directeur des achats, et timbrés du sceau de la Société.

Le chef de la section administrative, conformément au quatrième alinéa de ce présent article, est :

Notre sieur....

Et le sceau de l'association est celui ci-apprôsé :

Chacun des fonctionnaires sus-nommés ne conservant son emploi que conformément au cinquième alinéa de ce présent article, leur changement, le cas échéant, aura lieu à la seule condition de le faire afficher au tribunal de commerce et sans qu'aucun intéressé puisse en tirer prétexte contre la constitution sociale.

→ ART. 6. Un jury composé de tous les chefs de sections et des membres de l'administration, à l'exception des aides, se réunit une fois par semaine pour délibérer sur les intérêts sociaux.

Une fois par mois, tous les membres signataires et tous les membres supplémentaires ayant voix délibérative, se réunissent pour délibérer sur les rapports présentés par le jury.

→ ART. 7. Les réunions mensuelles sont dirigées, d'après un règlement imprimé, par un président et des membres du bureau choisis à la majorité absolue des voix parmi tous les sociétaires quels qu'ils soient.

→ ART. 8. Tout membre qui serait accusé d'avoir calomnié ou employé des moyens répréhensibles pour influencer d'autres membres de l'association, ainsi que tout associé qui sera accusé de ne pas accomplir son devoir, seront jugés en séance mensuelle et condamnés par la majorité absolue, soit à la réprimande, soit à l'expulsion.

→ **ART. 9.** Le salaire doit être égal pour ceux qui travaillent également.

Pour la juste application de ce principe, le travail sera payé aux pièces, d'après des tarifs équitablement établis.

Et, afin d'intéresser tous les membres de l'association à ce que chacun donne aux intérêts sociaux une quantité égale de temps et de capacités intellectuelles et manuelles, les associés à la journée gagneront, savoir :

— 1° Les chefs de sections et les ouvriers à la journée, le terme moyen du prix de tous les ouvriers aux pièces d'une même section ;

— 2° Tous les sectionnaires de l'administration, à l'exception des aides, le terme moyen du total gagné par tous les chefs de sections ;

— 3° Les aides et le surveillant, le minimum de la journée complète des ouvriers aux pièces. Ce minimum ne pourra pourtant jamais être moindre de 2 fr. 50 c.

Il s'ensuit que les membres de l'administration seront intéressés à ce que les chefs de sections gagnent le plus possible, et que ces derniers seront aussi intéressés à ce que tous les membres de leurs sections respectives rapportent le plus possible à la Société.

→ **ART. 10.** Afin de stimuler et de récompenser le zèle et les facultés intellectuelles de chaque associé, la Société tiendra un registre de procès-verbaux constatant les améliorations, les perfectionnements et les inventions qui pourront être faits, le nom de leurs auteurs et les récompenses pécuniaires qui leur auront été votées.

→ **ART. 11.** La paie se fera autant que possible tous les samedis après la fin de la journée.

→ **ART. 12.** Quelle que soit la somme gagnée par un des membres de l'association, soit dans ou hors de l'établissement, la paie de sa semaine ne pourra pas dépasser 21 fr. au moins jusqu'à l'application de l'art. 13.

Ce membre sera crédité pour le surplus qu'il pourra avoir gagné, sans rapport d'intérêt tant que la somme de l'argent qu'il

aura ainsi prêté n'égalera pas 50 fr., et avec intérêt à 5 p. 0/0 dès qu'elle aura atteint ce total.

→ ART. 13. Les bénéfices ne commenceront à être répartis entre les associés signataires qu'après le remboursement des deux tiers des emprunts contractés. Lorsqu'il ne restera plus qu'un tiers des emprunts à rembourser, un tiers seulement des bénéfices sera réparti, et ce n'est qu'après que la Société n'aura plus de dettes passives que la totalité des bénéfices pourra être répartie.

→ ART. 14. Pour les membres fondateurs et les supplémentaires qui auront été admis après le premier bilan annuel, la répartition des bénéfices se fera *également* par tête et non proportionnellement au gain de chaque associé.

Pour les associés non fondateurs, elle se fera aussi également par tête, mais proportionnellement à l'époque où ils auront été reçus membres signataires.

→ ART. 15. Les sociétaires devenus invalides, les veuves, les orphelins, ont droit à une pension viagère.

Ces pensions viagères seront prélevées sur les bénéfices de la Société et ultérieurement réglées dans un des chapitres du règlement de l'atelier.

Elles seront basées sur ce principe :

Les ressources pécuniaires d'une famille doivent être en raison du nombre de ses membres et des moyens d'existence qu'ils peuvent se procurer par leur propre travail.

→ ART. 16. Des estampilles faites et placées de manière à éviter toute fraude possible, indiqueront à l'acheteur la valeur relativement intrinsèque de chaque article et la dénomination de la Société.

→ ART. 17. Les livres de la Société seront tenus en partie double, et le bilan arrêté en assemblée générale tous les six mois.

→ ART. 18. Pour l'exécution des présentes, les parties élisent domicile, chacune au siège sus-indiqué de la Société.

Pour faire publier et insérer ces présentes conformément à la loi, tout pouvoir est donné au porteur d'un exemplaire ou extrait.

Dont acte sur modèle représenté et rendu.

Fait et passé à Paris, au siège de ladite Société, pour toutes les parties, le mil huit cent quarante-neuf.

Et ont les parties, signé,

NECROLOGIE.



Le 12 mai 1850, est mort à Rio Janeiro (Brésil) notre excellent ami Derrion, enlevé par l'épidémie qui ravageait cette ville. Il était né à Lyon en 1802. Il consacra ses efforts à propager dans cette ville le principe de l'association, et y forma des établissements dans ce but. Choisi par ses amis, pour diriger des essais de colonisation au Brésil, il se voua à cette œuvre avec une ardeur religieuse et une tenacité infatigable. Sa perte a laissé de profonds regrets dans la ville qu'il s'était donnée comme seconde patrie.

— Le 17 février dernier, la mort frappait subitement à Algé-
siras don Joaquin Estanislao Abreu y Orta, âgé de 69 ans, ancien officier de la marine espagnole, ancien membre des cortès, l'un des plus dignes et des plus dévoués représentants de la science sociale en Espagne, son premier et son plus constant propagateur dans ce pays des ardeses convictions.

Proscrit par Ferdinand VII en 1823, il se réfugia en Algérie, puis en France; ce fut à Marseille en 1833 qu'il eut la première connaissance de la théorie de Fourier. Il quitta aussitôt cette ville et vint à Condé-sur-Vosges pour rejoindre ceux des disci-

ples de Fourick qui s'y trouvaient alors réunis. M. Abreu était rentré en Espagne depuis 1855, et dans ses derniers jours il s'était livré à la direction d'un vaste domaine auprès de Tarifa, sa ville natale.

— L'École phalanstérienne a fait une perte sensible dans la personne de M. Allard, officier d'état-major en retraite, mort à Angers le 21 février dernier, à l'âge de 55 ans. Il avait su créer dans cette ville plusieurs établissements d'utilité générale, et au moment où la mort l'a surpris il concourait activement à en multiplier le nombre.

— Le 11 mai 1854 est mort subitement, à l'âge de 41 ans, Jules-Charles Lichtenberger, ancien notaire à Wissembourg (Bas-Rhin), membre du conseil d'arrondissement, membre du conseil municipal, élu en 1848 à une majorité dépassant de plus de cent voix celles obtenues par tous ses collègues. Capitaine en premier d'une compagnie de la garde nationale, etc.

Veuf depuis 1842, il laisse trois enfants.

L'annonce de sa mort avait répandu la consternation et le deuil dans la population entière. Le jour de son enterrement les habitants de toutes les conditions se pressaient en foule pour accompagner au cimetière sa dépouille mortelle.

Une telle unanimité dans l'estime que lui portaient ses concitoyens ne peut s'expliquer que par les qualités de l'homme qui en a été l'objet.

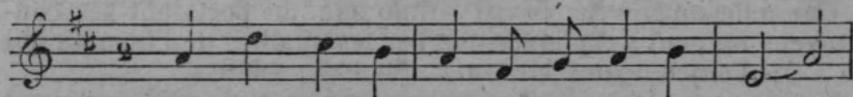
Simple et modeste dans sa manière d'être et de vivre, quoique favorisé de la fortune; cœur aimant et large; esprit droit et ouvert: bienveillant et sympathique pour tout le monde et plus particulièrement pour les malheureux; aidant à chacun en tout et dans toute la mesure de ses moyens; toujours prêt aux plus généreux sacrifices pour le bien public et pour le succès de toute mesure ou institution ayant pour but le soulagement du sort des classes déshéritées, tels sont les principaux traits auxquels on a pu reconnaître cet excellent citoyen.

L'École phalanstérienne perd en lui un ami qui, pendant dix ans, lui était attaché par toute sa sympathie et tout son dévouement.



LE VIN DU PARDON.

Paroles d'Eugène POTTIER ; musique d'Allyre BUREAU.



Tout flamme et tout miel, Le vin de ma ton-



ne, A re-çu du ciel, Un nom qui ray-



on - - - ne. Bu-vons, bu-vons, bu-vons

donc, Pour peu qu'on en goûte on par-don-ne, Bu-vons,

buvons, bu-vons donc, Bu-vons le vin du par-

Chœur.

don. Bu-vons, buvons, bu-vons donc, Pour peu qu'on

en goûte on par--don-ne, Bu-vons, buvons, bu-vons

donc, Bu-vons le vin du par--don.

PROCÉDÉS D'E. DUVERGER.

Tout flamme et tout miel
 Le vin de ma tonne
 A reçu du ciel
 Un nom qui rayonne.

Buvons, buvons, buvons donc,
 Pour peu qu'on en goûte on pardonne;
 Buvons, buvons donc,
 Buvons le vin du pardon.

Tout marche à rebours,
 Mais à qui s'en prendre ;
 Le mal vient toujours
 Faute de s'entendre.

Buvons, buvons, buvons donc,
 Trinquer, c'est déjà se comprendre ;
 Buvons, etc.

Dans des camps rivaux
 La France étoilée
 A quatre chevaux
 Est écartelée.

Buvons, buvons, buvons donc,
 Tirons l'erreur de la mêlée ;
 Buvons, etc.

Tout pouvoir cassé
 Dont la fin s'avance
 Fait du sang versé
 Son eau de Jouvence.

Buvons, buvons, buvons donc,
 Plaignons la vieillesse en enfance ;
 Buvons, etc.

Des moines étroits,
 Soutanes râpées,
 Aiguillant les croix
 S'en font des épées.

Buvons, buvons, buvons donc,
 L'arme a blessé leurs mains crispées
 Buvons, etc.

En courtage et bail
 L'usure détrouse ;
 Au champ du travail
 La misère pousse.

Buvons, buvons, buvons donc,
 Sous le pressoir l'avenir mousse ;
 Buvons, etc.

Et chacun est las
 De sa destinée,
 La machine hélas !
 Est mal engrenée.

Buvons, buvons, buvons donc,
 Vin vieux se fait-il dans l'année ?
 Buvons, etc.

Buvons même du sort ;
 Car demain, splendide,
 Le papillon sort
 De sa chrysalide.

Buvons, buvons, buvons donc,
 Humectons le fil qu'il dévide,
 Buvons, etc.

O pardon rosé,
 Vin cher au trouvère,
 Mûris arrosé
 Du sang du Calvaire.

Buvons, buvons, buvons donc,
 Buvons la clémence à plein verre ;
 Buvons, buvons donc,
 Buvons le vin du pardon.

ENCORE QUELQUES JOURS DE SOLEIL.

AIR : *le Printemps.*

Le soleil, sur la terre humide,
 Etend une nappe de feu ;
 La végétation timide,
 Rougissante, pointille un peu.
 Elle est sans formes décidées
 Prise encor d'un vague sommeil.....
 Ainsi bourgeonnent les idées.
 Encor quelques jours de soleil !

Toutes ces ronces décharnées
 Vont étaler leur écrin vert ;
 Salut, feuilles nouvelles-nées !
 L'amour des nids est à couvert.
 Ce monde est sec comme une ronce ;
 On le croit bois mort... ton réveil,
 Feuille d'avril, est ma réponse.
 Encor quelques jours de soleil !

L'arbuste pleure une rosée ;
 C'est d'ivresse et non de douleur.
 Voyez cette étoile rosée !
 Voici la fleur ! voici la fleur !
 Pour qu'au souffle de la parole,
 Fleur que teint notre sang vermeil,
 L'idée ouvre aussi sa corolle,
 Encor quelques jours de soleil !

La loi suprême est accomplie.
 Longue soif accours sans retard !

Sous le fruit la branche qui plie
 Te tend sa coupe de nectar.
 Toi qui naîtras, enfance blonde,
 Tu pourras, dans un jour pareil,
 Comme un fruit mûr, cueillir le monde...
 Encor quelques jours de soleil !

EUGÈNE POTTIER.

LA POMME DE NEWTON.

Newton, un jour, chercheur suprême,
 Etendu sous des rameaux verts,
 Voulait dégager d'un problème
 L'X éternel de l'univers.
 L'oiseau chantait une sonate
 Sous son pommier, gai parasol,
 Quand soudain la pomme incarnate
 Quitte la branche et tombe au sol.

La pomme,
 En tombant, dit à l'homme :
 Selon la loi du Créateur,
 J'obéis à la pesanteur.

Avant qu'à la loi l'homme atteigne,
 Combien a-t-il vu, dans les bois,
 Le gland sauvage et la châtaigne
 Tomber des mille et mille fois !
 Au plus une gaze lui cache
 Les ressorts du monde, et pourtant
 La science à grand'peine arrache
 Ce que tous les jours Dieu lui tend.

La pomme, etc.

« Mon poids trace une règle nette ;
 « Car l'engrenage est tout pareil
 « Du satellite à la planète
 « Et de la planète au soleil.
 « Si loin que l'esprit le recule,
 « Tout globe tend vers un milieu ;
 « Et, comme ton sang, tout circule
 « Aux battements du cœur de Dieu. »

La pomme, etc.

— J'en sais assez, dit ce grand homme.
 — « Pesant les soleils dans sa main,
 « Sous la même loi, — dit la pomme, —
 « Gravite aussi le cœur humain.
 « Mais, dévié de son amorce,
 « Le corps social est perclus
 « Sous la camisole de force..... »
 — Newton, hélas ! n'écoutait plus.

La pomme, etc.

Des destins Newton fut l'arbitre ;
 Mais ce timide audacieux,
 Comme la mouche sur la vitre,
 S'arrête au bleu cristal des cieux.....
 Et vers la liberté fertile
 Le monde empêché tend toujours,
 Et, révélatrice inutile,
 La pomme tombe tous les jours,

La pomme,
 En tombant, dit à l'homme :
 Selon la loi du Créateur,
 J'obéis à la pesanteur.

PRINCIPALES FOIRES DES 86 DÉPARTEMENTS.



AIN. — Bourg, 16 janvier, 4 et 18 février, 4 et 15 mars, 2, 22, 26 et 27 avril, 3 août, 3 et 14 septembre, 12 et 19 novembre, 2 décembre. — Pont-de-Vaux, 15 octobre. — Belley, 9 novembre. — Nantua, 31 août. — Trévoux, 3 janvier, 13 novembre.

AISNE. — Guise, 7 janvier, 7 avril, 7 octobre. — Fère-en-Tardenois, 13 janvier, 29 septembre. — Ronzoy-sur-Serre, 22 janvier, 23 avril, 23 juin, 7 septembre, 4 décembre. — Bruyères, 3 février, 21 octobre. — Vailly-sur-Aisne, 23 février, 22 juillet, 9 novembre. — Neuilly-Saint-Front, 25 février, 21 juin, 23 octobre. — Vervins, 4^{er} mai, 4^{er} septembre, 4^{er} décembre. — Anizy-le-Château, 19 mars, 19 juin, 19 septembre, 21 décembre. — Longpont, 25 avril, 24 août. — Corbery, 4^{er} mai, 14 septembre. — Braisne, 3 mai, 14 septembre, 14 décembre. — Neuchâtel, 6 décembre. — Oulchy-le-Château, 19 juin, 11 novembre. — Hirson, 25 novembre. — Coucy-le-Château, 6 décembre. — Liesse, 21 septembre, 22 décembre. — Crépy, 4 juillet. — Guise, 7 juillet. — Laferté-Milon, 9 octobre, 30 novembre. — Laon, 10 août. — Chauny, 29 août. — Condé, 1^{er} septembre, 25 novembre. — Villers-Cotterêts, 24 septembre, 7 décembre. — La Fère, 25 septembre. — Beaurieux, 23 octobre. — Crécy-sur-Serre, 28 octobre.

ALLIER. — Moulins, 5 janvier, 4^{er} lundi de carême, lundi de la semaine de la Passion, 11 juin, 30 août, 27 septembre, 18 octobre, 12 novembre, 1^{er} et 22 décembre. — Lapalisse, 16 janvier, 16 février, 12 mars, 6 mai, 16 juin, 6 août, 2 octobre, 15 novembre, 28 décembre.

ALPES (BASSES). — Digne, lundi après la Quasimodo, 4^{er} lundi de carême, lundi après l'Octave de la Fête-Dieu, lundi après la Saint-Julien, lundi après la Toussaint, 30 novembre, 22 décembre. — Riez, 3 janvier, 14 septembre, 24 octobre, 27 novembre, 21 décembre. — Forcalquier, 16 août. — Sisteron, 21 janvier, 4^{er} avril.

ALPES (HAUTES). — Gap, avant-dernier lundi de carnaval, 4^{er} mai, 18 septembre, 11 novembre. — Ribiers, lundi après le 14 juillet. — Briançon, 8 septembre. — Embrun, 25 août.

ARDÈCHE. — Privas, 4 mai, 24 août, 29 septembre, 25 novembre, 18 décembre. — Aubenas, 17 janvier, 2 juillet, 10 septembre. — Villeneuve-de-Berg, 24 mars. — Les Vans, 22 août.

ARDENNES. — Givet, 13 mai, 25 août, 11 novembre. — Château-Porcien, 8 juin, 24 août, 23 octobre, mardi avant la Semaine-Sainte. — Mézières, 28 octobre, jour de la Mi-Carême, mercredi qui suit le dimanche des Rameaux. — Tourléron, 11 novembre. — Charleville, 25 novembre, lundi après le dimanche de Quasimodo. — Rocroi, 4^{er} mardi de janvier, 4^{er} mardi d'avril, 4^{er} mardi de juillet. — Rethel, 4^{er} lundi de Carême, lundi après l'Ascension, lundi avant la Saint-Jean-Baptiste, lundi après la Sainte-Anne. — Sedan, 4^{er} lundi de Carême, 4^{es} lundis de mai, d'août et de septembre.

ARRIÈGE. — Foix, lundi après les Rois, lendemain de Pâques, lendemain de la Trinité, 9 septembre, 9 décembre.

AUBE.—Troyes, 2^e lundi de Carême, 1^{er} septembre. — Nogent-sur-Seine, 24 mars, 11 juin, 11 août, 28 octobre.

AUDE. — Carcassonne, 6 mars, mardi de la Pentecôte, 6 août, 25 novembre. — Castelnaudary, 11 janvier, 15 avril, 29 août, 6 novembre. — Limoux, 25 janvier, 25 mai, 9 septembre, 12 novembre. — Narbonne, 7 août.

AVEYRON. — Rodez, la Mi-Carême, 30 juin, 8 septembre, 30 novembre.

BOUCHES-DU-RHONE. — Marseille, 31 août. — Aubagnes, 2 février, lundi avant la quinzaine de Pâques, jeudi avant la Fête-Dieu, 23 septembre, 8 décembre. — Auriol, 18 septembre, 30 octobre, 9 décembre. — La Ciotat, 6 mars, 16 août. — Lambesc, 7 janvier, 25 février, 4 août. — Tarascon, 8 septembre. — Arles, 17 janvier, 14 février, 3 mai.

CALVADOS.—Caen, 1^{er} lundi de Carême, jour de la Mi-Carême, Vendredi-Saint, 1^{er} dimanche après la Quasimodo, lundi de la Trinité, 29 septembre, 28 octobre, 28 décembre. — Bayeux, 25 juin, 14 septembre, 18 octobre, 3 novembre, 6 décembre. — Falaise, 15 août, 15 septembre. — Lisieux, 14 juin. — Honfleur, 17 juillet, 25 novembre. — Vire, 19 mai, 29 septembre.

CANTAL. — Aurillac, lundi de la Septuagésime, 25 mai, 7 août, 14 octobre, 13 décembre. — Maurs, 25 mars, 23 avril, 29 mai. — Mauriac, 8 juin. — Saint-Flour, 3 février, 2 juin, 7 novembre. — Chaudes-Aigues, 14 janvier, 30 octobre.

CHARENTE.—Angoulême, 14 janvier, 24 mai, 24 août. — Laroche foucaut, 11 juin, 9 septembre. — Cognac, 8 mai, 8 novembre. — Jarnac, 5 mai, 5 septembre. — Ruffec, 28 octobre.

CHARENTE INFÉRIEURE.—Saintes, 29 avril, 1^{er} lundi de chaque mois, excepté en mai. — Rochefort, 4 mars, 11 juillet, 11 novembre. — La Rochelle, 1^{er} janvier, 1^{er} juillet. — Marans, les 1^{ers} mardis de février, d'avril, de juin, de septembre et de novembre. — Saint-Jean-d'Angely, 23 juin et 3^e samedi de chaque mois.

CHER. — Bourges, mercredi des Cendres, 3 et 21 mai, 20 juin, 10 et 24 août, 1^{er} octobre, 11 novembre, 24 décembre. — Vierzon, 28 juin. — Saint-Armand, lundi après la Saint-Luc. — Sancerre, mercredi de la Passion.

CORRÈZE. — Tulle, 22 février, 3 avril, 3 mai, 2 juin, 2 et 27 juillet, 30 août, 2^e septembre, 15 novembre. — Brives, 13 juin.

COTE-D'OR.—Dijon, 40 mars, 16 juin, 10 novembre. — Auxonne, 16 mars, 20 juin, 28 octobre, 22 décembre. — Beaune, 4 août, 12 novembre. — Bligny-sur-Ouche, 15 janvier, 4 mars, 1^{er} mai, 4 juin, 30 août, 23 octobre, 6 décembre. — Saint-Jean-de-Losne, 16 août. — Seurre, 25 novembre. — Châtillon-sur-Seine, 7 avril, 13 juin, 19 octobre.

COTES-DU-NORD.—Saint-Brieuc, mercredi des Cendres, mercredi avant la Mi-Carême, 1^{er} mercredi de mai, 7 et 30 septembre. — Chatelaudren, 3^e lundi d'octobre. — Quintin, 1^{er} février, 31 juillet, 13 novembre. — Dinan, 2^e jeudi de Carême. — Pleboulle, 14 septembre. — Treguier, 1^{er} mercredi de

CREUSE.—Guéret, 4 janvier, 7 février, 9 mars, 9 avril, veille de la Pentecôte, 28 et 29 juin, 9 août, 10 septembre, 1^{er} et 25 octobre, 15 novembre, 17 décembre.

DORDOGNE.—Périgueux, 6 janvier, 16 mars, 26 mai, 26 juillet.—Bergesac, dimanche avant les Rameaux, 11 novembre.—Belvès, 12 août.

DOUBS.—Besançon, lundi après la purification, lundi après la Quasimodo, lundi après l'Ascension, 2^e lundi de juillet, lundi après la Saint-Louis, lundi après la Saint-Martin.

DROME.—Valence, 3 mars, 3 mai, 3 août, 6 novembre.—Bourg-de-Péage, 28 septembre.—Etoile, 8 février, 5 et 20 octobre.—Saillans, 9 octobre.

EURE.—Evreux, 20 avril, mardi de la Pentecôte, 16 juillet, 11 août, 18 septembre, 6 décembre.—Bernay, mercredi de la 5^e semaine de Carême.—Pont-Audemer, lundi gras et 2 septembre.

EURE-ET-LOIR.—Chartres, 11 mai, samedi après la Saint-Jean, tous les jeudis de juillet, 24 août, 8 septembre, 30 novembre.—Epernon, 24 décembre.—Bonneval, 1^{er} septembre.—Dreux, 1^{er} septembre.

FINISTÈRE.—Brest, au commencement de chaque mois.—La Martyre, 15 juin.—Châteaulin, 6 avril.—Moriac, 15 octobre, 2^e samedi de chaque mois.—Landivisiau, 19 octobre.

GARD.—Nîmes, 16 août, 29 septembre.—Aigues-Mortes, 8 septembre, 30 novembre.—Beaucaire, 22 juillet, la plus fameuse de l'Europe.—Alais, 17 janvier, 24 août.—Brignolles, 6 mai, 12 juillet, 29 novembre.—Pont-Saint-Esprit, 1^{er} septembre.—Villeneuve-lès-Avignon, 24 février, 6 mai, 30 novembre.

GARONNE (HAUTE-).—Toulouse, 21 janvier, 30 février, 22 mars, 21 avril, 24 juin, 20 juillet, 19 août, 25 septembre, 23 octobre, 22 novembre, 1^{er} décembre.—Saint-Gaudens, 10 mai, 22 juillet, 8 septembre, 12 novembre.—Aspays, 24 février, 8 juin, 2 août, 25 novembre.—Saint-Béat, 1^{er} juin, 13 octobre, 17 novembre, 22 décembre.

GERS.—Auch, 27 janvier, 3^e lundi de Carême, 3 mai, 3 juin, 1^{er} juillet, 12 août, 9 septembre, 1^{er} octobre, 14 novembre, 30 décembre.—Mirande, 2^e jeudi d'octobre, 4^e lundi de novembre.

GIRONDE.—Bordeaux, 1^{er} mars, 16 mai, 1^{er} juin, 16 juillet, 10 et 16 août, 29 septembre, 16 octobre, 6 novembre.—Cadillac, 21 juillet, 27 octobre.—Bazas, 6 janvier, 4 septembre, 17 novembre.—Blaye, 22 mars, 24 juin, 10 octobre, 25 novembre.—Pauliac, 24 février, 4 juin, 16 novembre.—Saint-Estèphe, 8 septembre.—Libourne, 31 mars, 1^{er} juin, 11 novembre.—Sainte-Foy, 20 mars, 4 juin, 1^{er} septembre.

HÉRAULT.—Montpellier, 9 avril, 2 novembre.—Cette, 31 janvier, 11 août.—Lunel, 31 mai, 25 août.—Béziers, 20 février, 19 août.—Agde, 9 août.—Pézénas, lundi après le 21 mai, lundi après l'Exaltation de la Sainte-Croix, 1^{er} lundi après la Saint-Martin.—Lodève, lundi le plus près du 13 février, lundi de Saint-Fulcrand, au mois de mai, jour de Saint-Genies du mois d'août, lundi de la 3^e semaine de novembre.

ILLE-ET-VILAINE.— Rennes, 1^{er} de chaque mois.— Saint-Malo, 24 mai.
— Saint-Servan, 14 mai.

INDRE.— Châteauroux, 1^{er} lundi de Carême, tous les samedis depuis le 1^{er} juin, jusqu'au 1^{er} juillet, 7 septembre, 9 octobre, 30 novembre, 21 décembre.— Issoudun, 27 janvier, samedi après la mi-Carême, 2 mai, 23 juin, 7 et 21 juillet, 12 septembre, 12 octobre, 25 novembre.

INDRE-ET-LOIRE.— Tours, 10 mai, 10 août.— Chinon, les 1^{ers} jeudis d'avril, d'août, d'octobre et de décembre.

ISÈRE.— Grenoble, 22 janvier, lundi de la Semaine-Sainte, 16 août, 4 décembre.— Bourg-d'Oisans, 24 décembre.— Voiron, mercredi des Cendres, mercredi de la mi-Carême, 12 novembre.— Saint-Marcelin, 2 mai.— La-tour-du-Pin, 26 juin.

JURA.— Lons-le-Saulnier, 15 de chaque mois.— Châtillon, 2 mai, 22 juillet, 15 septembre.— Clairvaux, 8 août.— Orgelet, 24 septembre.

LANDES.— Mont-de-Marsan, 1^{er} mardi après les Rois, 4^e mardi de mars, 2^e mardi de mai, 1^{er} mardi après la Saint-Martin.

LOIR-ET-CHER.— Blois, 25 août, 28 janvier, 1^{er} avril, 24 juin, 1^{er} octobre, 6 décembre.— Romorantin, 1^{er} lundi après la Saint-Martin.— Vendôme, 8 jours, le 3 février.— Sancerre, 4 jours, mercredi de la semaine de la Passion.

LOIRE.— Montbrison, jour de Saint-Luc, 1^{er} jeudi de Carême, Samedi-Saint, jeudi avant la Pentecôte, samedi avant l'Assomption, samedi avant Noël.

LOIRE (HAUTE-).— Le Puy, 7 janvier, 3 février, 26 mars, aux Rogations, 11 juillet, 16 août, 9 septembre, 1^{er} octobre, 3 novembre, 2 et 25 décembre.— Monastier, 12 avril.— Yssengeaux, 30 juin, 30 septembre.

LOIRE-INFÉRIEURE.— Nantes, 3 février, jeudi de la Mi-Carême, lendemain de la Saint-Marc, 25 mai, 16 juillet, 2 septembre, 1^{er}, 2^e, 3^e et 4^e samedis après la Saint-Gilles, 11 octobre et 1^{er} décembre.— Château-Briant, 16 septembre.

LOIRET.— Orléans, jeudi de la Fête-Dieu, 18 novembre.— Meung, 9 octobre, 11 novembre.— Gien, 2^e lundi de Carême, 28 avril, 9 octobre.— Montargis, 21 juillet.— Pithiviers, 18 janvier, 23 avril, 18 novembre.

LOT.— Cahors, 3 janvier, les 1^{ers} février, mars, avril, mai, juin, juillet, août, septembre, octobre, 3 novembre, 1^{er} décembre.

LOT-ET-GARONNE.— Agen, les 3 premiers jours de la Semaine-Sainte, 1^{er} lundi de juin, 15 septembre, 2^e lundi de décembre.— Marmande, 1^{er} juin.— Tonneins, 17 janvier, 23 mai, 25 novembre.— Nérac, 15 juin, 29 août.— Villeneuve-d'Agen, 1^{er} juin, 1^{er} septembre

LOZÈRE.— Mende, 6 janvier, lundi de la Quasimodo, 14 juin, 16 septembre, 1^{er} novembre.— Marvéjols, 12 novembre, 12 décembre.

MAINE-ET-LOIRE.— Angers, les 2^{es} mardis de janvier, de février, de

mars, d'avril, 1^{er} mai, 2^e mardi de juillet, lendemain de la Fête-Dieu, 6 août, 2^e mardi de septembre, 2^e mardi d'octobre. 12 novembre, 2^e mardi de décembre. — Saumur, 3^e jeudi après Pâques, 1^{er} lundi de juillet, 4^e jeudi de septembre, 1^{er} jeudi de décembre.

MANCHE. — Saint-Lô, 25 janvier, 3^e jeudi de Carême, 18 avril, 22 septembre, 29 novembre, jeudi de l'Octave de la Fête-Dieu, 1^{er} jeudi de septembre. — Carentan, 7 novembre. — Avranches, 2 mars, 11 mai, 21 septembre. — Granville, 10 avril. — Coutances, veille du dimanche des Rameaux, 30 septembre. — Cherbourg, les 1^{ers} lundis de Carême, après la Trinité, après la Saint-Michel.

MARNE. — Châlons-sur-Marne, 1^{er} samedi de Carême, 15 jours après le mardi de Pâques, veille de la Pentecôte, le 1^{er} août, 1^{er} samedi après la Saint-Denis, 1^{er} et 2^e samedi après la Saint-Martin, 15 juin. — Châtillon-sur-Marne, 2^e mercredi de Carême, 22 juin, 2^e mercredi de septembre, 22 novembre. — Dormans, 23 janvier, 29 juin, 29 octobre. — Epernay, samedi de la troisième semaine de Carême, 22 juillet, 24 septembre, samedi avant la Toussaint. — Fère-Champenoise, 1^{er} mars, 2 mai, 1^{er} septembre, 25 novembre. — Montmirail, 3^e lundi de février, 3^e lundi de mars, 29 juin, 26 août, 3^e lundi de septembre, 26 octobre, 3^e lundi de décembre. — Reims, 7 janvier, 1^{er} mardi après Pâques, 26 juillet, veille de Saint-Rémi. — Sainte-Menehould, 22 février, 29 mai, 14 août, 11 novembre. — Vitry-le-Français, 24 février, 8 jours après l'ouverture de la foire de Pâques de Châlons, 22 juillet, 1^{er} septembre, 11 novembre, 1^{er} décembre.

MARNE (HAUTE-). — Chaumont, 14 janvier, mardi après la Quasimodo, mardi après la Saint-Jean, 1^{er} octobre. — Langres, 15 février, 18 août. — Saint-Dizier, 3 mai, 22 juillet, 15 novembre.

MAYENNE. — Laval, 1^{er} samedi de chaque mois, mardi après la Mi-Carême, dernier mercredi d'avril, mardi avant la Saint-Jean, 9 septembre, 3 novembre.

MEURTHE. — Nancy, 20 mai et 25 novembre, la première dure 40 jours et la seconde 3. — Pont-à-Mousson, 27 mars, 29 août. — Lunéville, 1^{er} mars, 15 août, 15 jours. — Toul, 19 avril, 3 septembre. — Château-Salins, 1^{er} juillet. — Altroff, 3 novembre. — Dieuze, 11 février, 22 juillet, 11 novembre. — Vic, 14 février, 25 juillet, 7 novembre, 3 jours.

MEUSE. — Montmédi, 15 janvier, 13 avril, 15 octobre. — Vaucouleurs, 16 janvier, 13 mai, 1^{er} septembre. — Bar-le-Duc, 22 janvier, 3 novembre, jeudi après l'Ascension, 8 jours. — Saint-Mihiel, 10 février, 18 juillet, 30 septembre. — Commercy, 40 mars, 1^{er} mai, 27 juillet, 1^{er} décembre. — Forges, 1^{er} avril, 10 août. — Verdun, 25 mai, 9 septembre, 11 novembre, 3 jours.

MORBIHAN. — Lorient, 31 mars. — Hennebon, 27 mars. — Pontivy, 2 mars, 20 juin, 23 octobre.

MOSELLE. — Conflans, 15 mai et 15 octobre. — Longwy, 7 janvier, le jour des Cendres, le lendemain de Pâques, 24 juin, 24 août et 15 octobre. — Thionville, 14 septembre, 15 jours, les 3^{es} lundis des mois de janvier, février, mars, mai, juin, novembre et décembre, marchés de bestiaux. — Metz,

4^{er} mai, 15 jours, 4^{er} lundi de mars et dernier lundi d'octobre, chevaux et bestiaux.—Sarréguemines, le samedi qui suit la Mi-Carême, 29 septembre et 21 décembre.

NIEVRE.—Nevers, lendemain de la Saint-Cyr, 11 janvier, 4^{er} samedi de Carême, lendemain de la Quasimodo, lundi après la Madeleine, 22 septembre, le samedi après la Saint-Denis, 2 décembre.—Decize, 13 août.

NORD.—Lille, 29 août.—La Bassée, 23 janvier, 23 avril, 22 juillet, 23 octobre.—Roubaix, 2 septembre.—Turcoing, 20 juillet.—Avesnes, 30 juillet.—Bavet, 9 août. Etreungt, 12 novembre.—Landrecy, 16 mars, 17 octobre.—Maubenge, 23 septembre.—Quesnoy, 20 juin, 23 octobre.—Cambray, 25 avril, 27 octobre.—Cateau-Cambrésis, 21 mai, 23 septembre.—Douai, 1^{er} août, 4^{er} octobre.—Condé, 3 octobre.—Valenciennes, 8 septembre.—Dunkerque, 20 juin, 22 décembre.—Gravelines, 15 août.—Hazebrouck, 23 mai, 19 août.

OISE.—Beauvais, 1^{er} samedi de chaque mois.—Meru, 16 octobre.—Clermont, 4 février, 12 août, 2 décembre.—Liancourt, 12 novembre.—Compiègne, 30 avril, 23 octobre.—Noyon, 23 juin.—Senlis, 25 avril, 21 octobre.—Crépy, 6 mars, 5 novembre.

ORNE.—Alençon, 3 février, 2^e lundi de Carême, lendemain de l'Ascension, 8 et 21 septembre.—Carrouge, 29 août.—Argentan, 22 janvier, lendemain de la Quasimodo, lundi de la Pentecôte, 3 novembre.—Ecouché, 3 février, 9 septembre.—Mortagne, 4^e jeudi de Carême, 28 octobre.—Laigle, 1^{er} septembre, 11 novembre.

PAS-DE-CALAIS.—Arras, 10 avril, 10 octobre, 3 février, 15 août.—Baupume, 2 et 5 septembre.—Béthune, 4 février, 28 août.—Boulogne, 22 juin, 11 novembre.—Calais, 10 janvier, 11 juillet.—Desvres, 7 et 25 octobre.—Guines, 4^{er} août.—Saint-Pierre, 15 mai, 30 juin, 5 octobre, 5 novembre.—Montréuil, dimanche de la Fête-Dieu.—Hesdin, 6 décembre.—Saint-Omer, au Carnaval, 20 septembre.—Aire, mardi de la Pentecôte et 23 novembre.—Saint-Pol, 26 janvier, 6 juillet.

FUY-DE-DOME.—Clermont-Ferrand, dernier vendredi du Carnaval, 9 mai, 16 août, 11 novembre.—Riom, 29 mai, 2 septembre, 17 octobre, 27 décembre.

PYRÉNÉES (BASSES-).—Pau, 2 juin, 13 novembre.—Bayonne, 2 février, 2 août.—Oléron, 2 mai, 9 septembre.—Orthez, 2 juin, 1^{er} octobre.—Navarreins, 25 septembre, 9 décembre.

PYRÉNÉES (HAUTES-).—Tarbes, 4^e lundi de Carême, 15 septembre.—Bagnères, 11 novembre.

PYRÉNÉES-ORIENTALES.—Perpignan, 15 janvier, 11 novembre.—Prades, 5 mars, 29 novembre.

RHIN (BAS-).—Strasbourg, mercredi de la semaine de Pâques, 25 juin, 18 et 26 décembre.—Hagueneau, 4^{er} mardi de février, 4^{er} mardi de mai, 4^{er} mardi après la Saint-Michel, 4^{er} mardi après la Saint-Martin.—Bouxviller, 4^{er} mars, 30 mai, 5 septembre, 5 décembre.—Schelestadt, 23 février, 25 mai

24 août, 16 novembre.—Barr, 1^{er} mai, 14 novembre. — Erstein, 15 avril, 26 novembre. — Wissembourg, 11 septembre. — Lauterbourg, 15 avril, 4 juin, 17 octobre.

RHIN (HAUT). — Colmar, aux quatre-temps de février, jeudi après la Pentecôte, aux quatre-temps de mai, jeudi après la Fête-Dieu, aux quatre-temps de septembre, jeudi après la Saint-Martin, aux quatre-temps de décembre. — Guebwiller, 20 février, 22 novembre. — Cernay, 24 mai. — Porrentruy, 24 janvier, 6 mars, 4 et 14 juin, 31 juillet, 12 septembre. — Monthé-liard, 3 février, 25 mars, 4 juin, 22 juin, 22 août, 6 octobre, 15 novembre.

RHONE. — Lyon, jour de la Pentecôte, 24 et 29 juin, 14 juillet. — Condrieu, 16 février, vendredi-saint, 11 juin, 28 août, 28 octobre, 6 décembre. — Mornant, 14 janvier, 16 avril, 18 août, 28 octobre. — Villefranche, le lundi de la Pentecôte. — Beaujeu, 21 février, 24 mars, 13 mai, 2 juin, 25 octobre, 4 décembre.

SAONE (HAUTE). — Vesoul, jeudi avant les Cendres et tous les jeudis de Carême, 23 avril, 24 juin, 4 et 22 septembre, 25 novembre. — Port-sur-Saône, 3 mai.

SAONE-ET-LOIRE. — Autun, 29 août. — Châlon-sur-Saône, 26 juin. — Louhans, 6 et 24 février, 22 mars, 3 et 20 juin, 17 décembre.

SARTHE. — Le Mans, le lendemain de la Mi-Carême, le lendemain de la Pentecôte, le dernier vendredi d'août, le 3 novembre. — La Flèche, 22 janvier, 24 avril, 25 octobre. — Le Lude, le jeudi après le 8 septembre.

SEINE. — Saint-Denis, 24 février, 11 juin, 9 octobre. — Saint-Ouen, 29 août. — Vincennes, 25 juin.

SEINE-INFÉRIEURE. — Rouen, 20 février, 20 juin, 23 octobre. — Elbeuf, lundi de la Passion, 1^{er} septembre. — Dieppe, 16 août, 30 novembre. — Eu, 10 août. — Le Havre, 29 septembre. — Fécamp, samedi avant les Rois, la veille de la Trinité. — Ingouville, 26 septembre. — Montvilliers, 14 septembre. — Bolbec, 29 septembre.

SEINE-ET-MARNE. — Melun, 24 juin, 11 novembre. — Montry, 9 septembre. — Coulommiers, 10 octobre. — Fontainebleau, le lendemain de la Trinité, 26 novembre. — Montereau, 22 novembre. — Nemours, 24 juin. — Meaux, 15 mai, 11 novembre. — Laferté-sous-Jouarre, le jour de la Mi-Carême, le 25 octobre, 6 décembre. — Lagny, 1^{er} dimanche de juillet. — Provins, 2 février.

SEINE-ET-OISE. — Versailles, 1^{er} mai, 25 août, 9 octobre. — Louvres, 1^{er} mai. — Rambouillet, le lundi de la Quasimodo, le 2^o lundi de septembre. — Saint-Cloud, le 8 septembre. — Saint-Germain-en-Laye, 25 août, le dimanche qui suit le 30 août. — Corbeil, le 5^o dimanche après Pâques. — Lonjumeau, 24 juin, 21 décembre. — Etampes, 20 septembre, 15 novembre. — Dourdan, le 2^o lundi après le 1^{er} dimanche de septembre. — Mantes, 22 juillet, le mercredi après la Saint-André. — Houdan, 21 septembre, 14 octobre. — Pontoise, 8 septembre, 1^{er} novembre. — Luzarches, le jeudi de la semaine de la Passion, 28 septembre, 28 novembre.

SEVRES (DEUX-).—Niort, 6 février, 7 mai, le jeudi de l'octave de la Fête Dieu, 6 octobre, 30 novembre.

SOMME.—Amiens, 25 juin, 11 novembre. — Abbeville, 22 juillet.

TARN.—Albi, 17 janvier, 4^e mercredi de Carême, 15 mai, 16 juin, 22 juillet, 5 septembre, 18 octobre, 23 novembre, 21 décembre.—Gaillac, 16 mars, 1^{er} mai, 11 août, 21 décembre.—Lavaur, 4 février, 11^e jour après la Saint-Marc, le jeudi après la Saint-Jean, 9 septembre, le mardi avant la Toussaint, le mardi avant Noël.

TARN-ET-GARONNE.—Montauban, 2 janvier, 3 février, 19 mars, le lendemain de la Quasimodo, le lendemain de l'Ascension, 2 juillet, 9 septembre, 13 octobre, 1^{er} décembre.—Castel-Sarrazin, 3 avril, 29 août, 4 novembre.

VAR.—Bargemont, 12 avril, 2 août, 19 et 24 octobre, 18 décembre.—Fréjus, 13 mai.—Saint-Tropez, 17 mai, 27 juillet.—Brignolles, 25 avril.—Trouves, 23 septembre. — Antibes, 24 janvier, 20 juin, 10 août, 18 novembre.—Toulon, 20 février, 15 novembre.

VAUCLUSE.—Avignon, 24 février, 3 mai, 14 septembre, 30 novembre. — Apt, la Sainte-Claire, Sainte-Luce, Quasimodo, Sainte-Anne.—Entrechaux, 11 août.

VENDÉE.—La Roche-sur-Yon, 8 janvier, 8 mars, 8 avril, 8 mai, 8 juin, 8 novembre.—Fontenay, 24 juin, 2 août, 11 octobre.

VIENNE.—Poitiers, 5 janvier, le jeudi de la Mi-Carême, 24 juin, 30 août, 18 octobre.—Châtelleraut, le 6 de chaque mois.

VIENNE (HAUTE-).—Limoges, le dernier jeudi de chaque mois, le jeudi avant le dimanche des Rameaux, le premier lundi après la Saint-Géral, les 16 juin, 1^{er} juillet, 18 novembre, 28 décembre, et les 21 mai, 1^{er} avril et 22 septembre.—Saint-Junien, 29 janvier.

VOSES.—Autreville, 3 février, 9 mai.—Mirecourt, 1^{er} lundi de Carême, mercredi après Pâques, lendemain de la Trinité, 9 septembre, 13 décembre.—Epinal, 1^{er} et 3^e mercredis de chaque mois. — Saint-Dié, 2^e mardi de chaque mois. — Plombières, les derniers mercredis de février, d'avril, de septembre, de novembre. — Remiremont, les 1^{ers} et 3^{es} mardis de janvier, de février, de mars, d'avril, les 1^{ers} mardis de mai, de juin, de juillet, d'août, de septembre, d'octobre, les 1^{ers} et 3^{es} mardis de novembre, de décembre.

YONNE.—Joigny, 10 août, 11 septembre, 1^{er} octobre. —Tonnerre, le lendemain des Cendres, jeudi de la Passion, 17 mai, 25 juin, 28 septembre, 12 novembre. — Villeneuve-le-Roi, Vendredi-Saint, 16 août, 2 novembre.

TABLE DES MATIÈRES.

Notice sur les journaux publiés par l'école phalanstérienne.	P. 2	Un orchestre humain, par Fourier	P. 80
Calendrier	3	Le magnétisme, par J. Durand	83
Concordance des ères des différents peuples	9	La religion progressive, par Edouard de Pompery	93
Quatre-Temps. — Fêtes immobiles. — Commencement des quatre saisons	9	Education, par J. Fleury	97
Eclipses	9	Promenade dans l'avenir, par Victor Hennequin	108
Tableau des mesures légales	10	Unité nationale et décentralisation administrative, par Charles Brunier	120
Rapport des mesures et des poids anciens avec les nouveaux	11	Les pouvoirs forts, par Eugène Nus	129
Mesures itinéraires étrangères.	12	Première exposition universelle des produits de l'humanité, par Antony Méray	133
Marées	12	Politesse générale, par Fourier.	147
Un bout de préface, stances, par Antony Méray	13	Les filles de Magdeleine, par E. Bonnemere	149
Gloire à Dieu, par Fourier	16	Du drainage, par H. M.	162
Un peu de bon sens s'il vous plaît, par Charles Brunier	19	Statuts d'une association ouvrière	169
Réduction de l'armée	23	Nécrologie	175
La vérité, par V. Considérant.	27	Le vin du pardon, paroles d'Eugène Pottier, musique d'Allyre Bureau	179
La partie d'échecs sociale, par le même	31	Encore quelques jours de soleil, par E. Pottier	181
L'attraction passionnée, par Fourier	40	La pomme de Newton (id)	187
La chasse de la Gazelle à l'oiseau, par Alphonse Tousse- nel	48	PRINCIPALES FOIRES des 86 départements	189
Histoire de l'année, par Emile Bourdon	56		

DERNIÈRES PUBLICATIONS DE LA LIBRAIRIE PHALANSTÉRIENNE

29, Quai Voltaire, à Paris :

<i>La Solution, ou le Gouvernement direct du Peuple,</i> par Victor Considérant	Prix : 0 fr. 30 c.
<i>Les quatre Crédits,</i> par le même.	1 »
<i>Programme démocratique,</i> par Victor Hennequin.	1 25
<i>Manuscripts de Fourier, année 1851,</i> 1 vol.	3 50

Paris, Imprimerie Lange Lévy, rue du Croissant, 16.

